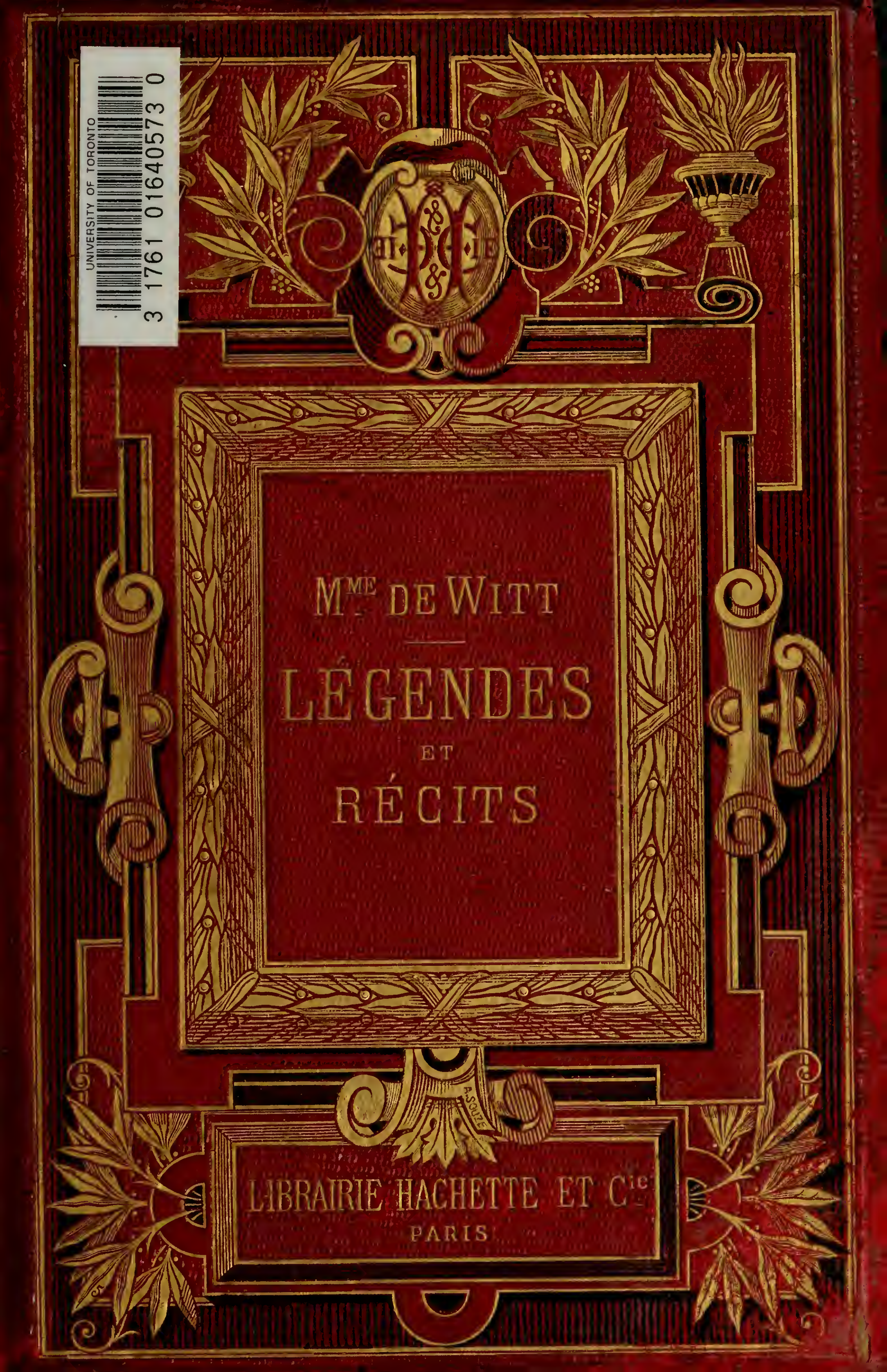


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01640573 0
Mme DE WITT
LÉGENDES
ET
RÉCITS
A. SOUZE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS

LÉGENDES ET RÉCITS

POUR LA JEUNESSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

LÉGENDES ET RÉCITS

POUR LA JEUNESSE

OUVRAGE

Illustré de 18 gravures dessinées sur bois

Par P. PHILIPPOTEAUX



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés


AUG 27 1990
UNIVERSITY OF ILLINOIS

LÉGENDES

BRETONNES ET NORMANDES

L'ENFANT PERDU

LÉGENDE BRETONNE

L'ENFANT PERDU

LÉGENDE BRETONNE

Katinker a bien pleuré à la ferme : elle est veuve, elle a perdu son mari depuis deux ans ; mais ses larmes s'étaient promptement taries : elle était courageuse, elle était active, et son Laoëk dormait dans son berceau ; il fallait travailler pour lui, cultiver pour lui la métairie, labourer les champs et rentrer les récoltes. Katinker se levait matin et se couchait tard ; les serviteurs de la ferme lui obéissaient mieux qu'ils n'obéissaient naguère au maître qui dormait depuis deux ans dans le cimetière.

Les blés jaunissent sur la pente des collines, les vaches mugissent doucement sur la lande, les moutons paissent l'herbe courte qui croît entre les ajoncs, les laboureurs sont de bonne heure aux champs et travaillent avec assiduité ; mais Katinker ne se réjouit plus de la prospérité qui l'environne, car Laoëk ne dort plus dans son berceau. Le berceau n'est pas vide cependant :

à la place du bel enfant baptisé est un petit monstre noir et poilu, aux ongles aigus, à la voix criarde, aux traits hideux, qui crie et qui veut teter, bien qu'il parle comme un homme et qu'il ait au moins sept ans ; c'est un poulpikan, l'enfant d'une Korrigan, d'une des fées aux blonds cheveux qui dansent la nuit derrière les dolmens ; elle a emporté Laoëk, et a laissé son vilain nourrisson à la place ; la pauvre Katinker n'ose pas maltraiter le petit monstre, elle a peur qu'on ne le rende à son enfant bien-aimé.

La fermière pleure nuit et jour, elle va de grand matin à l'église, elle a consulté le prêtre : « Portez le poulpikan à la châsse de sainte Anne d'Auray, et priez la sainte qu'elle vous vienne en aide. » Katinker est partie pour Auray, elle marche nu-pieds, et jeûne le long du chemin ; elle a mendié l'argent de son pèlerinage, la riche paysanne veut se présenter en suppliante auprès de la Mère de Notre-Dame. Le poulpikan se tient tout droit sur son bras, il regarde autour de lui de ses yeux perçants ; il fait cent questions sur les objets inconnus qui le frappent ; Katinker interrompt ses prières pour lui répondre : elle craint que son petit Laoëk appelle en vain la fée qui l'a enlevé et qu'on laisse ses cris sans réponse. Mais c'est en vain qu'elle afflige son âme par le jeûne, en vain que ses pieds sanglants se heurtent aux pierres du chemin, sainte Anne ne lui a point donné de consolation ; Katinker rapporte le poulpikan à la ferme.

« O vierge Marie ! s'écrie dans sa douleur la pauvre femme, vous avez gardé votre Fils, bien qu'il ait passé par les angoisses de la mort ; priez-le, afin qu'il me rende mon enfant ! Divin Fils de Marie, que mon Laoëk revienne entre les bras de sa mère ! »

Le soleil se couchait, une vieille mendiante parut à la porte de la ferme. Quand la mendiante entre quelque part, elle a un sourire pour tout le monde : « Que Dieu vous bénisse en cette maison, vous, femme, et vous, enfant, comment vous portez-vous ici ? me voici venue encore une fois pour me promener.

— Las! commère, cela ne va pas mal, si je n'avais un chagrin qui me dévore. En allant à la fontaine puiser de l'eau, je laissai mon Laoëk dans son berceau; quand je revins à la maison, il était bien loin, et à sa place on avait mis ce monstre; sa face est aussi rousse que celle d'un crapaud; il égratigne, il mord sans rien dire ; c'est le fils d'une Korrigan!

— Ma fille, ma fille, ne vous affligez pas; c'est le bon Jésus que vous avez prié qui m'a envoyée ici; votre Laoëk n'est pas perdu, votre cher Laoëk sera retrouvé. Feignez seulement de préparer le repas pour vos dix laboureurs dans une coque d'œuf devant l'âtre, et quand le poulpikan vous fera des questions, prenez-le dans vos bras et frappez fort, sa mère saura bien venir chercher son avorton; les Korrigans sont comme les femmes, elles entendent toujours les cris de leurs enfants. »

Les larmes coulaient sur les joues brunes de Katinker : « C'est vraiment le Seigneur Dieu qui vous a envoyée, ma mère : si Laoëk m'est rendu d'après vos conseils, vous n'aurez plus besoin de courir les campagnes en été avec les glaneurs, en hiver avec les étrenneurs pour demander votre pain; la crêpe la plus chaude, le meilleur coin au foyer et le lait le plus frais des vaches seront toujours à votre service. Laoëk y tiendra l'œil quand sa mère n'y sera plus. »

La mendiante souriait en hochant la tête : « Avant que Laoëk soit grand, dit-elle, avant que vous ayez passé le seuil de la ferme, entre les porteurs, les pieds en avant, je dormirai depuis longtemps en terre sainte. Quand le poulpikan aura parlé, ne manquez pas de frapper fort. »

A peine la mendiante avait-elle tourné le dos, que déjà Katinker, toute tremblante, cassait un œuf sur le bord de l'âtre. Le poulpikan était assis sur une petite chaise; il chauffait ses pieds difformes et regardait attentivement tous les mouvements de la fermière : « Mère, s'écria-t-il enfin d'une voix stridente, que faites-vous là avec ce petit œuf?

— Ce que je fais ici, mon fils? Je prépare à dîner dans une coque d'œuf pour les dix laboureurs de ma maison.

— Pour dix! chère mère! dans une coque? » et le poulpikan s'était dressé tout debout dans son étonnement; il appuyait son menton sur sa petite main noire et marmottait à demi-voix : « J'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche, j'ai vu le gland avant de voir l'arbre, j'ai vu le chêne au bois de Brézal et je n'ai jamais vu pareille chose! »

Katinker n'a fait qu'un pas jusqu'au vilain nain; elle le saisit dans ses bras robustes : « Tu as vu trop de choses, mon fils! Ah! petit vieillard, je te tiens! »

Les coups pleuvent comme la grêle sur la peau rugueuse du poulpikan, il se débat, il crie, la fermière frappe de plus belle.

Le chien hurle, le chat s'est enfui, les poules effrayées se sont juchées sur les poutres du plafond; Katinker lève encore la main, un autre bras l'arrête :

« Ne le frappe pas, rends-le-moi, je n'ai fait aucun mal au tien, il était notre roi dans notre pays. »

Par où la Korrigan est-elle entrée? Nul ne le sait, la porte n'a pas crié sur ses gonds rouillés; la fenêtre est close, car la pluie bat les vitres verdâtres; elle est là cependant, frêle et délicate, roulée dans son long voile blanc, ses cheveux blonds épars sur ses épaules; elle tend les bras à son fils, et le poulpikan s'est réfugié auprès d'elle : tous deux ont disparu sans que Katinker effrayée, stupéfaite, sût prononcer une parole pour demander Laoëk.

Elle n'a pas parlé, mais derrière elle, dans le berceau où reposait naguère le monstre hideux, dort un enfant blanc et rose, un beau petit garçon de trois ans. La fermière s'est retournée; elle a entendu cette respiration paisible, elle contemple ces traits chéris, elle attend le moment où les beaux yeux bleus qu'elle pleure depuis six mois s'ouvriront enfin pour éclairer de nouveau sa vie. Laoëk s'agite dans son sommeil : sent-il quel amour passionné veille auprès de lui? Il se soulève, il s'éveille, il tend ses petits bras : « J'ai dormi bien longtemps, ma mère! » balbutie-t-il. Katinker l'a porté au pied du crucifix, elle remercie le Fils de Marie, l'enfant sourit et passe ses mains potelées sur le



L'enfant perdu.

visage de sa mère : « Quand la mendiante viendra céans, dit la paysanne après son dernier signe de croix, elle verra si Katinker a de la mémoire. » Laoëk s'est rendormi, sa mère le veille. En rentrant à midi, les laboureurs ne trouvèrent pas le dîner préparé comme de coutume : Katinker regardait encore son enfant.

LES

LAVANDIÈRES DE NUIT

LÉGENDE NORMANDE

LES

LAVANDIÈRES DE NUIT

LÉGENDE NORMANDE

« Je te dis que les jeunes filles n'ont rien à faire aux assemblées, » soupirait une femme à la voix aiguë, aux traits amaigris par la souffrance, retenue sous ses rideaux d'indienne à grands bouquets par une maladie qui devait la conduire au tombeau. Sa fille cousait auprès de la fenêtre; grande, blonde, fraîche, les yeux bleus bien ouverts, les dents blanches, elle répondait naturellement au titre de Riri (ou *rieuse*), qui avait fait oublier dans le pays le nom de Zéphirine, sous lequel elle avait été baptisée; elle riait en effet presque toujours, mais cette fois un nuage sombre couvrait son front, elle boudait, et le mouvement de ses épaules indiquait un vif mécontentement. « L'assemblée de la Saint-Loup à Crèvecœur est la plus belle à dix lieues à la ronde; je ne vois pas pourquoi je serais privée d'y aller comme les autres; si les jeunes filles n'y allaient pas, il n'y aurait bientôt plus d'assemblées! » marmottait-elle entre ses dents. La mère

était un peu sourde, elle n'entendait pas les paroles, mais elle interprétait sans peine les gestes de sa fille. « Tu ne saurais aller à la Saint-Loup, dit-elle, parce que je suis malade et qu'on ne va pas à l'assemblée sans sa mère. » Cette réflexion ébranla un moment l'assurance de Riri, elle hésitait, mais elle reprit bientôt : « Si mon parrain voulait m'emmener, ne pourrais-je pas aller à la Saint-Loup, ma mère ? » La malade soupira, elle était lasse, elle voulait dormir, elle avait mal élevé sa fille, elle savait que Riri mécontente frapperait les portes, heurterait la vaisselle, laisserait tomber ses ciseaux, et ne lui permettrait pas une minute de repos. « Si ton parrain veut se charger d'une écervelée ! soupira-t-elle.— Il ne demandera pas mieux, j'en suis certaine. » Et Riri bondissait de sa chaise qu'elle renversait au passage, embrassant gaiement sa mère en signe de reconnaissance. « Il dit toujours que les assemblées ne sont pas si jolies que dans son jeune temps, mais il n'en manque pas une, et il me prendra en croupe sur son bidet. J'irai ce soir à la ferme, à l'heure de son souper, pour lui demander si je puis tirer mon bonnet de ses enveloppes. » Et tout en bavardant, en riant, elle sautait par la chambre, faisant vibrer à chaque pas les vitres verdâtres, heurtant ses pieds aux grands carreaux inégaux, sans s'apercevoir que sa mère pâlissait et portait la main sur son cœur, avec un geste douloureux. La jeune fille chantait gaiement dans le jardin, contente d'avoir remporté la victoire, enivrée d'avance du plaisir qu'elle se promettait ; la malade avait perdu tout souvenir du temps présent ; à demi privée de sa connaissance par la douleur aiguë qui lui avait traversé la poitrine, elle remontait, sans le savoir, le cours des années, revoyant le temps où elle était heureuse, forte et bien portante, le temps où son mari était en vie, où ses fils n'étaient pas à l'armée, quand Riri était toute petite et qu'on ne lui demandait rien de plus que la santé et la gaieté. La pauvre mère soupirait amèrement ; elle n'accusait pas sa fille ; si quelqu'un s'était permis de faire devant elle la moindre allusion au goût excessif de Riri pour le plaisir, elle l'aurait défendue avec vivacité. « Il faut que jeunesse se passe, » disait-elle, mais elle se sentait seule et triste,

quand Riri la quittait tout le jour pour aller s'amuser ; selon la coutume des mères normandes, elle s'était dévouée sans réserve à ses enfants, mais elle ne leur avait pas fait comprendre que l'abnégation doit éveiller l'abnégation, et que les parents comme les enfants doivent également leur obéissance au Maître divin. Riri allait chaque dimanche à l'église, mais elle pensait à l'assemblée qui suivait la messe, aux rubans de son bonnet, aux boucles de ses souliers, et elle n'entendait même pas la voix du prêtre. Tous les jeunes gens s'empressaient autour de Riri, mais les parents hochaient la tête. « Elle est bien jolie, mais ce ne sera pas une bonne femme, disait-on, elle est trop étourdie. » Bien des mères soupiraient en parlant ainsi : leurs filles n'étaient pas plus raisonnables que Riri, et peu étaient aussi jolies qu'elle.

C'était le matin de la Saint-Loup, et les petits chemins creux, si calmes et si solitaires à l'accoutumée, qui conduisaient au bourg de Crèvecœur, étaient remplis de paysans endimanchés, leur parapluie rouge à la main, choisissant soigneusement leurs pas au milieu des ornières et des flaques d'eau. En dépit de la longue sécheresse, la boue régnait encore en souveraine maîtresse dans ces sentiers ombragés et profonds, servant souvent de lit à un petit ruisseau ; les femmes se pressaient contre les grandes haies pour éviter d'être éclaboussées par les pieds des chevaux, qui portaient quelque riche herbager avec sa femme, un marchand de bœufs et sa fille, dont le grand bonnet garni de dentelles et de rubans s'élevait au-dessus du chapeau à larges bords, de la blouse brodée et des grandes bottes de son compagnon. Tout le monde se rendait gaiement à la Saint-Loup ; nul n'était plus joyeux que Riri ; elle avait trait la vache, soigné les poulets, préparé la soupe de sa mère ; tout ce qu'elle imaginait en fait de devoirs était accompli, et à chaque soubresaut de la monture elle serrait entre ses bras la taille robuste de son parrain, riant de son effroi et bavardant sans relâche ; le vieux fermier qui la conduisait ne prêtait pas plus d'attention à son gai babil qu'au chant des oiseaux dans la haie ; mais Riri parlait toute seule. « N'avez-vous pas eu bien peur, hier au soir, mon parrain, quand

Tranquille est venu dire que les bœufs étaient entrés dans le haut champ Rault ? » Cette fois le fermier se retourna, un sourire dérida son visage. « Tranquille m'a payé la peur qu'il m'a faite, dit-il avec calme ; il a fait connaissance avec le manche de mon fouet. — Mais, mon parrain, insistait Riri, s'il avait vraiment vu les bœufs ? » Le paysan riait tout à fait. « Il n'y a pas dans tout le champ un épi cassé ; la plus belle paille qu'on puisse voir dans tout le canton ; plus de quatre-vingts boisseaux à l'acre, j'en réponds. — Tranquille ne boit pas ! s'écria vivement Riri, il ne saurait avoir la vue trouble ! » Le parrain regardait la jeune fille. « Tu tiens donc bien à Tranquille ? » dit-il. Riri rougit, mais elle ne baissa pas les yeux. « Il m'a répété plus de dix fois qu'il avait vu les bœufs, » répondit-elle à demi-voix. « Où donc l'as-tu vu pour lui donner le temps de te raconter tant de choses ? demanda-t-il. — Tout à l'heure après la messe, dit Riri un peu confuse. — Sous l'if du cimetière où il était resté pour répéter ses bêtises au lieu d'entrer dans l'église ! » reprit le fermier. Riri fit un signe d'assentiment. Le parrain avait l'air pensif. « Je ne regrette pas de l'avoir frappé... non..., dit-il lentement ; cela lui apprendra à réfléchir avant de crier, mais c'est pas pour dire qu'il n'a pas vu les bœufs ; défunt mon père en avait vu une fois aussi dans le même endroit ; seulement, s'il avait eu autant d'idée que le père Zéphyre, il aurait lancé son bâton après le dernier bestial, et toute la bande se serait sauvée au plus vite, sans qu'un épi eût seulement courbé la tête : c'est comme ça qu'il était, défunt mon père : pas de bruit et de la besogne plus qu'un autre. » Pendant que le vieux fermier méditait ainsi sur les mérites de son père enterré depuis plus de trente ans et que Riri répétait tout bas : « Si Tranquille a vu les bœufs, c'est qu'ils y étaient, sûr et certain, » on approchait de Crèvecœur ; à chaque instant les passants devenaient plus nombreux ; les jeunes gens chantaient plus haut ; les jeunes filles, presque toutes accompagnées par leurs mères, répondaient plus gaiement, on entendait déjà le bruit des violons, les cris des marchands de galette, le son des boules qui s'entrechoquaient et la crécelle des loteries de porcelaines. Riri souriait

d'avance au plaisir qui l'attendait. « Vous ne vous en irez qu'à la nuit tombée, n'est-ce pas, mon parrain? » suppliait-elle. Le vieux fermier riait. « Cela dépend de l'eau-de-vie qu'Amable Enault aura à nous servir, » marmottait-il. Riri sautait de joie sur la croupe du bidet. « L'eau-de-vie d'Amable est toujours bonne, disait-elle, et ne paye rien au commis. » Son parrain riait encore. Il avait vendu bien des barils d'eau-de-vie au cabaretier sans que les agents du fisc en touchassent un sou. La nuit, quand il faisait sombre, plus d'un cheval circulait par les petits chemins creux ; en soulevant les bottes de foin attachées des deux côtés de la selle, on aurait trouvé les bidons d'eau-de-vie de cidre, aussi chère et aussi funeste aux Normands d'il y a cent ans qu'à leurs descendants de nos jours.

Le soir était venu. Riri avait dansé toute la journée, elle avait tiré aux loteries, conduite par les jeunes gens les plus galants du bourg; elle avait mangé de la galette et des prunes vertes, elle avait trempé ses lèvres dans un petit verre d'eau-de-vie; mais ses plaisirs n'avaient pas été sans mélange : les filles des marchands de bœufs portaient à leurs bonnets des dentelles plus fines que les siennes; Pulchérie Lebourg, la nièce du grand herbager de Sainte-Marie-aux-Anglais, étalait sur son corsage de soie puce une croix et une chaîne d'or, qui brillaient encore aux yeux éblouis de Riri, longtemps après que la jeune orpheline eut repris le chemin de la ferme lointaine où elle dirigeait le ménage de son oncle.

Riri était fatiguée, elle n'était pas gaie comme de coutume, et les joyeuses réparties expiraient sur ses lèvres. Elle commençait à songer à sa mère, seule depuis si longtemps, et le désir passionné de rentrer au logis la saisit tout à coup. Riri cédait toujours à son premier mouvement, bon ou mauvais; cette fois, un instinct naturel la poussait vers sa mère ; la jeune fille voulait partir, elle appela Tranquille qui rôdait autour d'elle, éloigné par les jeunes gens plus riches et mieux vêtus que lui. « Si tu voulais voir où boit mon parrain, dit-elle, peut-être est-il prêt à faire seller son bidet. » Lorsque Tranquille revint, Riri n'était pas retournée à

la danse; elle s'était assise sur une pierre, la tête appuyée sur ses mains. « Notre maître a dit que l'eau-de-vie d'Amable était bonne et que vous pouviez vous en donner de vous récréer tout à votre aise. A cette heure, il s'est endormi, et ne se réveillera pas de sitôt. » Le jeune valet ne disait pas qu'il avait essayé de persuader au fermier d'emmener Riri et qu'il en avait été récompensé par une volée de jurons. Riri ne répondait pas; elle avait baissé la tête, et ses larmes coulaient entre ses doigts. La nuit était obscure, Tranquille n'avait pas vu qu'elle pleurait, un petit sanglot trahit son chagrin. « Qu'avez-vous donc? s'écria-t-il vivement, vous êtes-vous blessée? Quelqu'un vous a-t-il fait de la peine? » Riri haussait les épaules. « Laisse-moi donc, Tranquille! dit-elle avec humeur, comme si l'on ne pleurait pas quelquefois sans savoir pourquoi? Je m'en vas, comme ça, chez nous, à pied, par la traverse, tu le diras à mon parrain. » Tranquille tressaillit. « Toute seule, la nuit, dit-il, ça n'a pas de raison; je vais avec vous, si vous voulez! — As-tu peur que je rencontre les bœufs dans le haut champ Rault?» repartit dédaigneusement la jeune fille. Tranquille se sentit rougir. « C'est comme j'espère d'aller en Paradis, ils étaient plus de cent dans les blés à courir parmi les épis et la paille, comme autant de démons, dit-il en serrant autour de sa main le cordon de cuir de son bâton. Si j'avais eu ça, je les aurais chassés et notre maître...» Tranquille rougit encore, il n'avait pas pardonné au vieux fermier les coups qu'il en avait reçus. Lorsqu'il releva la tête, Riri n'était plus assise sur la pierre, elle avait disparu dans l'ombre : ses jupes relevées, son parapluie à la main, elle marchait dans les ténèbres par les chemins bien connus : elle avait oublié sa fatigue, et elle riait tout bas du tour qu'elle avait joué à Tranquille. « Si mon parrain est en colère, ce sera tant pis pour lui, disait-elle, pourquoi ne m'a-t-il pas emmenée sur son bidet? »

Riri avançait sans crainte; elle ne croyait qu'à demi les contes effrayants qu'elle avait entendu raconter depuis son enfance; elle ne s'inquiétait ni des gobliers, ni des fées; elle n'avait pas peur des bœufs mystérieux; elle n'écoutait pas le vent du soir sifflant

dans les branches, les cris des chouettes, le frôlement des lapins blottis dans les haies, ou traversant rapidement les sentiers. Une fois cependant elle poussa un petit cri; les rayons de la lune, dégagés un instant des nuages, lui avaient montré un lézard noir et jaune glissant lentement sous les feuilles d'une ronce traînante; la jeune fille avait pâli. « Le mouron! » dit-elle; mais elle se rassura bientôt : la mort prochaine qu'annonçait la rencontre d'une salamandre n'était inévitable que de midi à minuit, et Riri avait tant tardé à l'assemblée, que l'horloge de la vieille église avait tinté douze coups avant qu'elle eût repris la route du logis. La jeune fille approchait du haut champ Rault, dernières limites des terres de son parrain; déjà les longues lignes dorées du blé commençaient à ondoyer à ses yeux, et elle riait à la pensée du troupeau de bœufs lancés dans cette riche récolte, lorsque les touffes d'un bouquet de saules se détachèrent devant elle sur le sombre fond d'une vieille haie d'ifs, taillée tous les ans avec soin par le fermier lui-même, en souvenir de son grand-père qui les avait, disait-on, plantés plus de cent ans auparavant. « Me voilà aux *Mottes* du fort, se dit Riri, et, une fois dans l'avenue, je n'en ai plus que pour un petit quart d'heure; il faut espérer que Mlle de Plenefort ne se promène pas cette nuit. »

Elle parlait encore et elle hâtait le pas pour entrer dans la longue avenue de tilleuls, seul souvenir du temps où la ferme des Grandes-Coutures était un manoir seigneurial, lorsqu'elle entendit distinctement au bout du fossé ou des *Mottes*, qui entouraient le petit bouquet de bois grandi sur les ruines d'un vieux fort, le bruit sec et régulier d'un battoir de blanchisseuse. Riri pâlit, ses jambes fléchirent un instant sous elle, puis elle avança, les yeux involontairement fixés sur les Mottes. Plusieurs formes blanches paraissaient courbées au-dessus de l'eau, le battoir répondait maintenant au battoir, et, sur le bord, une femme de grande taille allait et venait, comme surveillant ses servantes. Riri marchait d'un pas convulsif, elle serrait ses mains l'une contre l'autre. « Mlle de Plenefort! les lavandières de nuit! » murmurait-elle.

Les battoirs des laveuses s'étaient arrêtés ; elles s'étaient redressées et glissaient sans bruit vers la jeune fille. Mlle de Plenefort, la danseuse infatigable qui, pour le plaisir, avait tout sacrifié, le repos de sa mère et l'affection de son fiancé, avait saisi la main glacée de Riri ; elle l'entraînait déjà dans sa danse funèbre ; les lavandières avaient formé une ronde autour des deux femmes. Riri, pétrifiée par l'épouvante, ne pouvait faire un seul pas, mais le fantôme l'emportait sans effort, lorsqu'une voix amie retentit à travers les ténèbres. « Me v'là, Riri ! » criait Tranquille ; puis, s'avançant le bâton haut vers les ombres, il dit très-haut et d'un accent étrangement ferme : « Au nom de la très-sainte Trinité, Mademoiselle, laissez passer ma promise ! » Les fantômes avaient reculé ; ils pâlissaient et disparaissaient dans la nuit. Tranquille avançait toujours au nom du Dieu trois fois saint : Mlle de Plenefort avait laissé tomber la main de Riri ; au milieu de son effroi et de la joie de sa délivrance, la jeune fille avait senti son cœur tressaillir d'un bonheur inconnu aux paroles assurées de Tranquille : « Laissez passer ma promise ! » avait-il dit.

Une heure plus tard, Riri rentrait chez sa mère, qui pleurait d'épouvante et de joie en écoutant le récit de Tranquille. Les deux jeunes gens avaient mis bien du temps à remonter l'avenue de tilleuls, mais ils avaient décidé du sort de toute leur vie. Riri, agenouillée au pied du lit de sa mère, laissait parler Tranquille ; il se pencha vers elle en finissant. « Si je ne vous avais pas suivie, dit-il à demi-voix, Mlle de Plenefort et ses lavandières vous auraient fait danser en tordant et en détordant leur linge jusqu'à ce que la mort s'ensuivît ! » Riri leva sur son promis des regards joyeux et malins. « Je n'ai pas vu de linge ! dit-elle en riant. — Mais vous n'avez pas été fâchée de me voir arriver, » insistait Tranquille. Riri se jeta dans les bras de sa mère.

Lorsque Tranquille conduisit sa promise à l'église du village, deux mois après le jour de la Saint-Loup, son parrain l'arrêta au sortir de la messe. « J'ai fait mener chez toi une belle vache, dit-il en riant : je te dois quelque chose pour la peur que tu as eue. » Riri riait aussi. « Par bonheur, l'eau-de-vie d'Amable était



Tranquille s'avançait le bâton haut.

bonne, dit-elle gaiement, sans cela, je ne saurais peut-être pas encore que j'aimais Tranquille ! — Et savais-tu qu'il t'aimait ? » demanda le vieux fermier. Riri regardait son mari en souriant. « On se doute toujours de quelque chose, » répondit-elle.

La folle jeune fille était devenue une femme raisonnable ; elle travaillait aussi gaiement qu'elle courait naguère les assemblées ; sa mère n'avait pas recouvré la santé, mais elle n'était plus seule et triste ; seulement à la fin du jour, lorsque Tranquille revenait de son ouvrage, il trouvait presque toujours sa femme aux Mottes du fort. « Tu cherches si les lavandières ont oublié là leur linge ? demandait Tranquille. — Je ne cherche rien depuis que j'ai trouvé ici mon sort, repartit Riri. — Dis donc ton mari ! s'écria le paysan. — Crois-tu qu'il me manque encore quelque chose ? » dit-elle en se suspendant à son bras.

———

LA

PIERRE AUX TRÉSORS

LÉGENDE BRETONNE

LA

PIERRE AUX TRÉSORS

LÉGENDE BRETONNE

C'était la veille de Noël, dans une petite ferme des environs de Plouhinnec au delà d'Hennebont ; la maison était vide, car le maître et la maîtresse, leurs enfants et leurs serviteurs étaient allés à la messe de minuit ; on entendait encore retentir les cloches dans la campagne à travers la lande couverte d'une légère couche de neige. Seule une vieille femme veillait auprès du feu, trop âgée et trop infirme pour se rendre à l'église ; seul un mendiant dormait dans l'étable entre un bœuf de maigre apparence qui conduisait d'ordinaire la petite charrue et un vieil âne qui s'était fatigué à porter les touffes de bruyère ou l'ajonc séché au soleil. Le pauvre était arrivé à la métairie peu après le départ du fermier ; la vieille femme lui avait donné une galette de blé noir et une écuelle de lait, puis elle lui avait permis de se coucher dans l'étable. Il dormait pesamment lorsqu'il fut réveillé par des voix tout près de lui.

Il écoutait, croyant les gens de la ferme revenus, lorsqu'il reconnut avec étonnement que le bœuf et l'âne s'entretenaient en bon breton à côté de lui. L'âne s'était retourné vers le bœuf couché sur sa litière, et le mendiant Scriven se rappela tout à coup qu'il avait entendu dire par les vieilles gens, qu'en souvenir de l'hospitalité que les ancêtres du bœuf et de l'âne avaient naguère donnée à l'Enfant Jésus, les habitants des étables obtenaient une fois par an le don de la parole, la veille de Noël à minuit, pour s'entretenir de leurs affaires tout comme les humains.

Scriven était fin et rusé, il n'avait pas en vain porté sa besace de paroisse en paroisse, profitant de ce qu'il avait eu naguère une jambe cassée pour vivre en mendiant sur la charité des bonnes gens ; il ne fit pas un seul mouvement qui pût trahir sa vigilance, de peur d'imposer silence à ses voisins de chambre dont il était curieux d'entendre la conversation.

Le bœuf disait à l'âne : « On ne fait jamais ce qu'on voudrait ; si je n'étais pas attaché j'irais me promener sur la lande pour être une fois en liberté, et si je rencontrais Beneadik, le garçon de Pluvigné, je lui dirais bien quelque chose.

— Quoi donc? demanda l'âne qui avait l'air abruti par les mauvais traitements.

— Ah ! tu n'aimes pas Beneadik comme moi : ce n'est pas lui qui te conduit, et ce vaurien de Kado t'a donné tant de coups que tu n'en peux plus. Mais le maître n'a jamais eu un valet de charrue comme Beneadik ; il me parle comme à un chrétien, et quand je tarde, s'il me pique de l'aiguillon, c'est si doucement, que je le sens à peine : il a toujours peur de faire du mal, il ne pense qu'à faire du bien. S'il regarde souvent du côté de Mariennik, c'est qu'il en veut faire sa femme. S'il savait seulement ! Il serait bientôt assez riche pour acheter la métairie, les meubles avec toute la lande, et le maître, au lieu de le brusquer, lui parlerait chapeau bas. »

Scriven écoutait de toutes ses oreilles ; l'âne, qui s'était recouché sur sa litière de bruyère, se retourna languissamment.

« Tu veux dire qu'il pourrait trouver le trésor que les pierres

de Plouhinnec découvriront ces jours-ci. Par l'étable de saint Joseph, s'il avait l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles, ça pourrait lui servir à quelque chose quand elles iront boire à l'Intel. Mais il ne rentre pas, il n'en saura rien, et ça n'arrive qu'une fois tous les cent ans.

— Avec ça, reprit le bœuf, que s'il ne se trouvait pas de ces côtés-là un chrétien baptisé qui donnât sa vie pour la sienne, il serait écrasé par les pierres quand elles reviendront. Après tout, il ne voudrait jamais laisser tuer quelqu'un pour lui, et le bon Dieu lui enverra quelque autre moyen de devenir riche pour épouser Mariennik. S'il était là, comme je parle, je crois que je me tairais. »

L'âne s'était endormi, l'étable rentra dans le silence. Scriven seul était éveillé, une tentation terrible lui mordait le cœur : ce trésor dont l'existence venait de lui être révélée d'une façon si étrange, pourquoi n'en profiterait-il pas? Il était las de mendier ; ce n'était plus un bon métier comme autrefois, les temps étaient durs, et bien que les bonnes gens donnassent encore au mendiant la meilleure place au coin du feu et le plus gros morceau de pain, les mauvaises gens le laissaient souvent attendre à la porte et lui jetaient ensuite une croûte durcie. Il savait bien où trouver les herbes magiques, en remontant du côté de la mer, vers le pays où il ne gèle jamais, où les myrtes sont en fleur en hiver, et les violettes ouvertes en février dans les bois. Mais Scriven s'arrêtait dans ses pensées lorsqu'il arrivait à la dernière condition de la grande entreprise : où trouver un chrétien baptisé qui voulût donner sa vie pour sauver la sienne? Il n'osait pas encore se demander tout haut comment il pourrait tromper quelqu'un et l'entraîner à la mort; mais le diable lui suggérait déjà de sombres projets, les trésors brillaient aux regards avides du pauvre Scriven : il croyait voir de l'or par poignées, des diamants, de gros sacs d'argent, et il se laissait aller à ces dangereux rêves, moitié endormi, moitié éveillé ; il dormait tout à fait lorsque le maître et la maîtresse rentrèrent de l'église, avec leurs enfants et leurs serviteurs. En se réveillant au matin, il vit Beneadik qui

changeait la litière des animaux ; il ne le connaissait pas, mais les caresses qu'il donnait de temps à autre au bœuf, comme les paroles qu'il échangeait bien bas avec Mariennik qui aidait sa mère dans la cuisine lui firent examiner avec soin le valet. Le mal avait fait des progrès dans l'âme de Scriven ; lorsqu'il quitta la métairie vers midi, sa besace était bien garnie, mais il regardait en avant du côté des pierres de Plouhinnec qui s'élevaient au-dessus de la neige, irrégulières et clair-semées, comme une troupe de soldats restés debout sur le champ de bataille. Il contempla un instant, se retourna pour jeter encore un coup d'œil sur Beneadik et s'enfonça dans la lande, marchant du côté de la mer.

La moitié d'une semaine s'était écoulée ; le jour court de l'hiver commençait à tomber, la neige couvrait le sol, le bœuf ruminait doucement à l'étable, bénissant le ciel qui avait enveloppé la terre d'un blanc linceul ; on ne pouvait labourer, et Beneadik, sifflant gaiement malgré l'obscurité naissante, frappait d'un ciseau et d'un marteau la plus grande des pierres de Plouhinnec. Il n'était pas gai cependant, le pauvre valet ! car la maîtresse qui s'était aperçue du plaisir que prenait Mariennik à causer avec lui, avait prévenu son mari, qui avait donné congé au garçon de Pluvigné. Lorsque Beneadik avait demandé la raison de ce brusque renvoi, le maître avait dit : « Un gars qui n'a pas vingt blancs dans sa poche ne songe pas à épouser nos filles, » et Beneadik avait baissé la tête, car il n'avait pas plus de douze blancs, bien qu'il eût reçu ses gages à la Noël, mais il avait payé les souliers qu'il avait achetés à l'automne pour danser au Grand Pardon, et il avait mis son offrande sur l'autel et dans la bourse du prêtre comme un bon chrétien ; c'était pour se consoler à l'idée de s'éloigner de Mariennik qu'il s'était mis à taillader la pierre lorsqu'il tressaillit en entendant une voix tout près de lui.

« Que fais-tu donc ? » demandait le mendiant Scriven, et Beneadik se retourna ; il semblait que l'autre fût subitement sorti de terre. « Est-ce que le maître te paye pour faire des dessins sur les pierres ?

— Le maître me renvoie, voilà ce qu'il fait, repartit Beneadik dont le cœur était gros et qui s'étonnait du ton audacieux du mendiant; je vais avoir mon temps à moi plus que je ne voudrais, et en attendant que je trouve de l'ouvrage; je marque cette pierre du signe de mon salut; on dit qu'elles ont vu autrefois couler le sang des hommes pour le service du diable, cela ne lui fera pas de mal de porter maintenant la croix; » et Beneadik achevait doucement son ouvrage, perfectionnant la croix qu'il venait de tracer sur la pierre.

« Écoute, dit le mendiant d'une voix sourde, que me donnerais-tu si je te faisais si riche que tu pourrais épouser demain Mariennik si bon te semblait, et même chercher plus haut et ailleurs si le cœur t'en disait? »

Beneadik laissa tomber ses outils. « Riche! dit-il d'une voix étouffée, Mariennik! » L'émotion lui coupait la parole, ses yeux interrogeaient le mendiant.

« Je sais, dit Scriven, que les pierres que voici, et il touchait la grande pierre que Beneadik venait de consacrer à Dieu par le signe de la croix, doivent cette nuit s'arracher du sol qui les porte pour aller boire à la rivière de l'Intel; à leur pied est caché un trésor tel que nul homme n'en a jamais vu de semblable. Seul, on ne pourrait suffire à s'en emparer avant que les pierres revinssent garder leurs richesses; veux-tu m'aider, et par ton saint patron, tu n'auras plus besoin de baisser la tête devant personne? »

Beneadik avait saisi les mains du mendiant, il ne s'aperçut pas qu'elles tremblaient.

« Si tu me fais seulement assez riche pour obtenir Mariennik de son père, s'écria-t-il, tu peux emporter tout le reste; pardessus le marché tu auras ma reconnaissance et mon service, le jour et la nuit, par le beau temps ou par la neige; sauf Mariennik et ma part de paradis, je ne te refuserai rien de ce que tu me demanderas. »

Scriven sourit; mais la nuit était tout à fait tombée et Beneadik était d'ailleurs trop joyeux et trop confiant pour comprendre l'ex-

pression de joie troublée qui éclairait le visage de son compagnon.

« Je vais veiller ici entre les pierres, dit le mendiant, j'ai dans ma gourde de quoi me réchauffer, je pense que tu as encore place au foyer et à la table de la ferme, va souper ; quand tu regarderas Mariennik, dis-toi qu'elle sera ta femme dès demain, si notre entreprise réussit. A onze heures, tu viendras me rejoindre ici ! » Scriven était pressé de se débarrasser de Beneadik, la reconnaissance du jeune homme lui pesait comme un insupportable remords. « Il le faut ! se répétait-il à lui-même, et il est si bon chrétien qu'il ira tout droit en paradis. »

Beneadik avait bien de la peine à contenir sa joie ; au plus sombre de son chagrin, il avait vu apparaître un espoir inouï ; Mariennik le regardait avec étonnement, elle avait rougi lorsque sa mère avait annoncé tout haut dans la journée que Beneadik irait bientôt chercher fortune ailleurs, mais elle avait bravement retenu ses larmes, elle attendait d'être seule pour pleurer ; la joie qu'elle lut sur les traits de Beneadik fut sur le point de triompher de son courage. Il était content de la quitter !

Scriven avait recommandé le secret par-dessus tout, et le temps était court, sans quoi Beneadik n'eût pu se taire devant le triste regard de Mariennik ; il s'arrêta un instant devant le crucifix, dit une prière, se retourna pour voir encore une fois la jeune fille, puis il sortit, cachant dans l'étable son agitation et ses espérances, caressant le bœuf qui relevait la tête à sa voix. Il n'était pas encore onze heures lorsqu'il alla retrouver Scriven auprès des pierres de Plouhinnec.

Le mendiant semblait engourdi par le froid, il ne parlait pas, la voix de la conscience ne se faisait plus entendre dans son âme : il l'avait trop constamment étouffée depuis quelques jours, il était absorbé par des rêves de richesse, de plaisirs, de grandeur ; il ne se promettait pas de récompenser ceux qui avaient été bons pour lui, mais bien de se venger de tous ceux qui l'avaient humilié ou repoussé ; de temps en temps il regardait son compagnon qui chantait à voix basse un cantique de Noël ou qui

répétait une prière. Beneadik était un peu inquiet de ce qu'il allait faire, et il se recommandait à Dieu, à la sainte Vierge et à son ange gardien, afin d'être préservé des ruses du diable qui avait sans doute caché naguère les trésors que gardaient les pierres de Plouhinnec. Scriven finit par imposer silence à son compagnon. « Tais-toi donc, dit-il tout bas, on ne sait pas qui pourrait t'entendre. » Mais Beneadik redoubla de prières silencieuses, il lui semblait que tous les esprits et les nains de la lande venaient danser autour de lui.

Minuit sonna enfin. L'église était éloignée, mais dans le silence de la nuit les douze coups retentirent nettement à travers les longs espaces dépouillés et le champ de neige. Scriven s'était levé et il avait brusquement attiré son compagnon hors de l'ombre des pierres; au douzième coup elles s'ébranlèrent, arrachant leur pied de terre comme par un violent effort, elles s'entrechoquaient et s'appuyaient l'une contre l'autre, dans une sorte d'ivresse, puis, prenant un élan désordonné, elles passèrent toutes ensemble, bondissant sur le sol durci, courant dans la direction de la rivière et brisant sur leur passage comme un fétu de paille les maigres bouleaux de la lande et les grandes touffes des ajoncs.

Scriven avait saisi le bras de Beneadik ; on ne reconnaissait plus sa voix, tant elle était rauque. « Allons ! » dit-il, et tous deux coururent au lieu que les pierres avaient abandonné. Le sol était labouré comme par les bombes d'un champ de bataille, mais à chaque fente laissée dans la terre par les pierres on découvrait les reflets de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Beneadik ébloui s'arrêtait pour regarder. Scriven le courba vers la terre d'un bras vigoureux. « Ramasse, dit-il à demi-voix, elles vont revenir ! » Tout en parlant, il remplissait les sacs vides qu'il avait apportés dans sa sacoche de mendiant. Beneadik fourrait l'or dans ses poches, il en avait les deux mains pleines, lorsqu'un bruit sourd, terrible, le fit redresser tout à coup.

« Les pierres ! » s'écria-t-il.

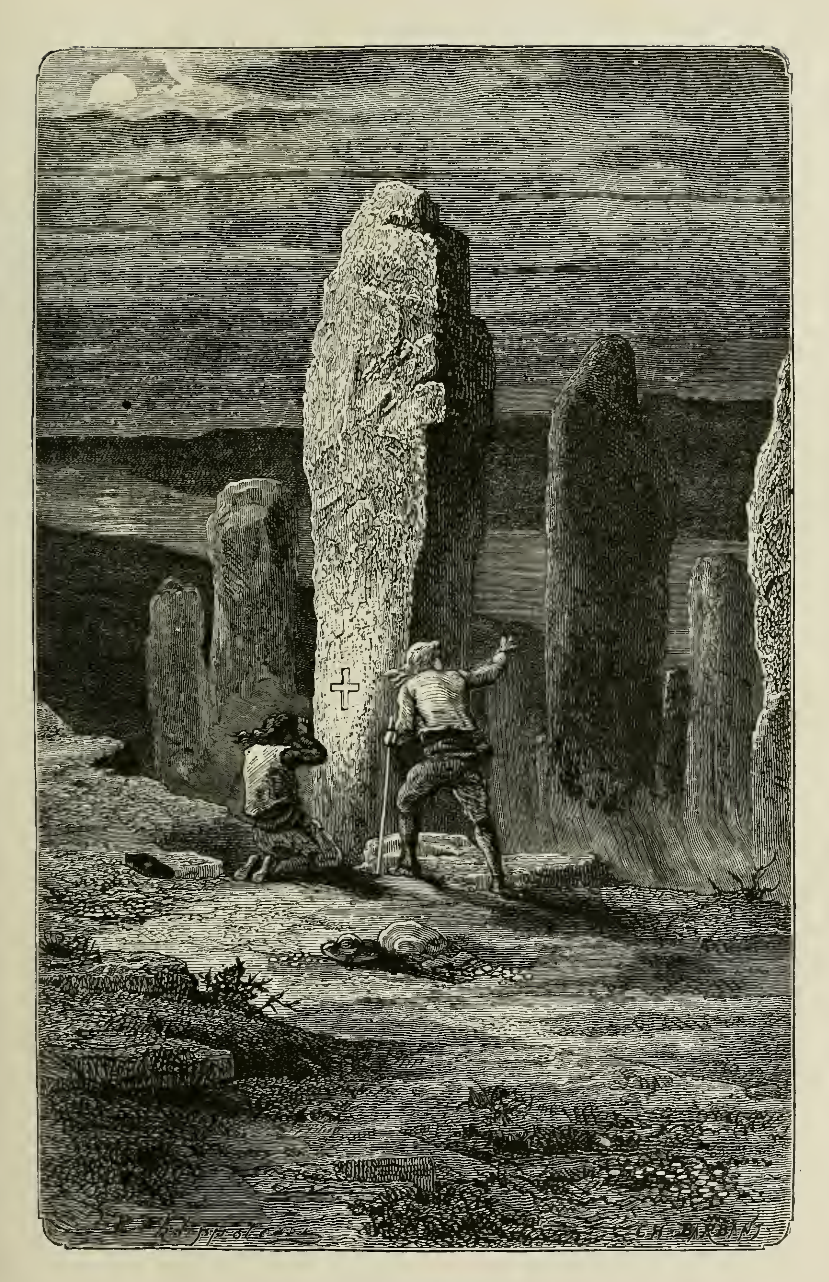
Elles accouraient en effet, plus vite encore qu'elles ne s'étaient

éloignées, comme si elles se hâtaient de reprendre la garde et de veiller sur leurs trésors, mais en revenant elles formaient un cercle immense ; d'un coup d'œil Beneadik vit qu'ils étaient enveloppés. « Nous sommes perdus ! s'écria-t-il.

— Pas moi ! » et le mendiant tirait de son sein l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles qu'il avait trouvés avec tant de peine du côté de la mer. « Les pierres de Plouhinnec ne feront jamais de mal à celui qui porte cela. Il me fallait un chrétien baptisé pour rester céans après que j'aurais pris le trésor, et j'ai jugé que tu ferais mon affaire. » Il riait d'un rire diabolique, car les pierres s'écartaient à mesure qu'il leur présentait les herbes magiques. Elles s'étaient reformées en colonne derrière la plus grande de toutes qui s'avançait tout droit vers Beneadik, tombé à genoux, glacé d'horreur et d'effroi. Le mendiant avait fermé ses sacs et se préparait à fuir.

En moins de temps qu'il n'en a fallu pour le dire, le terrible bataillon était arrivé jusqu'au garçon de Pluvigné ; mais à sa vue la grosse pierre s'arrêta, elle portait le signe de la croix et ne pouvait plus faire de mal à un chrétien. Beneadik était toujours prosterné, murmurant confusément ses prières, mêlées au nom de Mariennik ; mais la pierre s'était placée devant lui comme un rempart, le protégeant de sa masse énorme : ses compagnes se séparaient et couraient à leur place, les trésors étaient recouverts, les diamants et l'or avaient disparu aux regards téméraires qui les avaient contemplés un instant ; ce que Scriven avait enlevé pesait lourdement sur ses épaules, il avait jeté ses sacs dans l'espoir de les venir chercher plus tard, il ne songeait plus qu'à sauver sa vie. La grande pierre avait achevé son œuvre de protection, à son tour elle retournait à sa place ; le mendiant se trouvait devant elle, il présentait d'une main tremblante les herbes magiques, mais les enchantements du diable n'avaient plus de prise sur la pierre qui portait la croix ; elle passa, laissant derrière elle le malheureux écrasé sous son poids.

Lorsque Beneadik se présenta le lendemain matin à la ferme, il était chargé d'or, et chancelait sous le poids des sacs qu'il avait



Les pierres accouraient.

ramassés sur la lande; mais il avait vieilli de dix ans, et il lui fallut bien des années de bonheur aux côtés de Mariennik et bien des baisers de ses enfants pour oublier à quel prix il devait son bonheur, et pour cesser de revoir dans ses rêves le visage pâle et sanglant du malheureux Scriven

LÉGENDE

DE

L'ENFANT NOUVEAU-NÉ

VIEUX CONTE BRETON

LÉGENDE

DE

L'ENFANT NOUVEAU-NÉ

VIEUX CONTE BRETON

C'était dans l'ancien temps : il y avait des bons et des méchants rois, des femmes douces et aimables comme des femmes colères et acariâtres. Le roi de Vannes était un roi très-bon, et il avait une fille qu'on appelait Tryphina. Elle était bonne et douce comme le lait qui coule mousseux des mamelles de la vache : nul ne l'avait jamais vue se fâcher ni s'aigrir, et les plus méchants devenaient meilleurs en s'approchant d'elle. Le roi n'aimait rien au monde tant que sa fille Tryphina.

Par malheur, la princesse était aussi belle que bonne, et la réputation de sa beauté était allée jusqu'au bout du monde. Elle avait seize ans lorsque le roi son père reçut une ambassade du comte de Cornouailles. « Donne-moi ta fille en mariage, disait Commore, et, bien que je sois seigneur du pays où pousse le blé noir, ta fille ne manquera ni de pain blanc ni de viande ; elle sera riche et heureuse. »

Le roi de Vannes n'était pas aussi assuré du bonheur que de la richesse promise à sa fille; il savait que le comte était un grand seigneur, dont les coffres étaient remplis d'or et les terres de bestiaux; mais il savait aussi qu'il était dur envers ses sujets. Il avait vingt ans de plus que la petite Tryphina, et les quatre femmes qu'il avait déjà épousées étaient mortes sans laisser d'enfants et sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues. Tryphina pleurait, elle était effrayée. Son père dit aux envoyés du comte : « Ma fille est trop jeune pour se marier encore; remerciez votre maître de la faveur qu'il nous a faite de songer à notre alliance : Tryphina reste auprès de moi. »

Les ambassadeurs se retirèrent bien tristes; ils savaient la colère qu'éprouverait le seigneur en apprenant ce refus. En effet, à peine avaient-ils paru en sa présence, à peine avaient-ils expliqué pourquoi ils revenaient sans la princesse, que la redoutable épée de Commore sortait du fourreau, et les trois envoyés gisaient sans vie à ses pieds. Puis Commore fit dire au roi du pays blanc : « Prépare tes armes et tes soldats pour te battre avec moi et toute ma puissance, si tu ne veux pas me donner en mariage ta fille Tryphina. »

Le roi de Vannes avait du courage, et les paroles hautaines de Commore n'accroissaient pas son désir de lui confier sa fille chérie, sa Tryphina que personne n'avait jamais brusquée depuis sa naissance. Il appela ses sujets aux armes, et de toutes parts les gens du pays de Vannes se préparèrent au combat. Ils ne se faisaient pas prier comme ceux du Cornouailles qui ne marchaient que par crainte de leur seigneur. Chacun connaissait Tryphina dans le royaume de son père, et tous les hommes étaient prêts à donner leur vie pour elle. Les femmes pleuraient dans leurs maisons.

Déjà les soldats de Commore se mettaient en marche, lorsqu'un saint moine, qui avait prêché bien des fois dans le pays noir comme dans le pays blanc, vint trouver Tryphina dans le château de son père. « Comment! lui dit-il, une chrétienne baptisée va laisser les hommes de deux pays se tuer pour elle, mourir peut-

être en péché mortel et s'en aller tout droit au feu éternel! Si Commore est méchant et dur, qu'importe le bonheur d'une femme pendant quelques années en comparaison du salut de tant de chrétiens! »

La pauvre petite Tryphina tremblait sous les paroles sévères du prêtre. Elle avait si grand'peur de Commore qu'elle pâlissait rien qu'en entendant prononcer son nom. Saint Veltas reprit : « Voici une bague blanche comme du lait; si vous épousez le comte de Cornouailles et qu'il vous arrive jamais d'être en danger de mort, elle deviendra aussitôt noire comme le fer; envoyez-la alors au roi votre père et il viendra vous délivrer : c'est votre sort d'épouser Commore; il ne sert de rien de se débattre contre les volontés de la Trinité. »

Tryphina n'osait rien dire; elle regardait la bague d'argent qui brillait à son doigt et qui devait l'avertir des malheurs inconnus qui la faisaient frémir d'avance. Elle plia les genoux devant le saint moine; il accepta cette soumission muette. « Que le grand Dieu du ciel et sont saint fils Jésus-Christ vous bénissent, dit-il, et qu'ils vous reçoivent en paradis! » Saint Veltas partit aussitôt pour arrêter les soldats de Commore. Le père de Tryphina résista quelque temps à la résolution de sa fille; mais la pauvre enfant avait fait vœu à Notre-Dame de s'offrir en martyre pour éviter le massacre des chrétiens baptisés; et le roi de Vannes, qui se savait moins puissant que son ennemi, consentit à sacrifier sa fille pour sauver son peuple. C'est un triste métier que d'être princesse.

Commore arriva tout joyeux dans le pays de Vannes. La satisfaction qu'il éprouvait d'avoir obtenu l'objet de ses désirs, la beauté de Tryphina, les richesses déployées dans le festin, les nombreux serviteurs qui entouraient le prince, tout cela avait adouci l'humeur farouche du comte de Cornouailles. Bien qu'il eût déjà vu trente-cinq fois pousser et tomber les feuilles, il était encore beau et frais de visage; il était grand et si fort qu'il enlevait un bœuf par les cornes; ses yeux n'étaient pas bienveillants et calmes comme ceux du roi du pays blanc, ils brillaient au contraire d'un feu sombre; mais le père de Tryphina avait conçu

une si mauvaise idée de son futur gendre, qu'il fut content de le voir si bien fait et de si joyeuse humeur. Après les fêtes du mariage, quand on eut tué cent bœufs et trois cents moutons, et que le royaume tout entier eût bu et mangé pendant trois jours, Commore emmena sa jeune femme que saint Veltas bénit encore une fois avant son départ. « Le paradis de Dieu vous attend quand vous aurez un peu souffert, » dit-il à l'épousée. Tryphina frémit, mais elle leva les yeux vers le ciel : elle avait fait son sacrifice.

Pendant plusieurs mois, la nouvelle comtesse se demanda bien des fois pourquoi Commore avait passé naguère pour un prince cruel ; il était bon pour elle, et comme il avait beaucoup d'esprit, il trouvait moyen d'amuser sa jeune femme dans le pays du blé noir, si bien qu'elle regrettait à peine le royaume blanc. Chaque jour un nouveau plaisir attendait la maîtresse du lieu, chaque jour de nouveaux présents attestaient l'amour de son mari. Elle avait perdu l'habitude de regarder sa bague qu'elle consultait naguère à chaque instant. « Quel danger pourrait me menacer auprès de Commore? » disait-elle, oubliant que c'était Commore qu'elle avait craint naguère.

Les gens du pays noir ne reconnaissaient plus leur seigneur. « Il est malade ou ensorcelé, disaient ses proches serviteurs, car il n'aime plus le sang. » Lorsqu'il s'irritait contre un coupable, et que ses yeux lançaient des éclairs, un mot de la comtesse suffisait pour apaiser sa colère et pour obtenir l'adoucissement de la peine. Dans toutes les églises, dans tous les monastères du pays noir, on faisait des prières pour obtenir la longue vie de Tryphina. Saint Veltas avait reçu de Commore un vaste domaine pour construire un monastère. Il venait parfois voir la comtesse ; mais lorsqu'elle parlait à demi-voix de son bonheur, honteuse des terreurs qu'elle avait naguère manifestées au moine, le saint hochait la tête. « Nous sommes ici-bas pour souffrir! » disait-il d'un air sévère ; et lorsqu'il avait franchi le seuil du château, il se redisait en latin ces paroles du prophète : « Le Maure changerait-il sa peau et le léopard ses taches? « Il ne se fiait pas à la douceur nouvelle du comte Commore.

Une affaire appela au loin le seigneur du pays noir. Sa femme pleurait, lui demandant de l'emmener avec lui. « Non, dit Commore; amuse-toi en mon absence, tu restes ici souveraine maîtresse et je reviendrai bientôt pour te retrouver. — Je ne sortirai point du château en ton absence, dit la comtesse; comment me divertirais-je quand tu seras loin de moi? » Et lorsque le comte revint après son voyage, il trouva sa femme pâlie par sa réclusion volontaire; elle rougissait cependant de plaisir et de confusion lorsqu'elle tendit à son époux l'ouvrage qu'elle tenait à la main : c'était un petit bonnet de tissu de soie, garni de dentelles d'argent. Commore frémit à ce muet avertissement; un éclair s'échappa de ses yeux et il sortit sans avoir embrassé sa femme. Pour la première fois, Tryphina avait aperçu ce regard terrible devant lequel tremblaient tous les sujets du comte; troublée et craintive, elle se jeta au pied de son crucifix. Lorsqu'elle se releva, ses yeux cherchèrent involontairement la bague d'argent parmi les joyaux précieux dont son mari avait chargé ses doigts; elle ne reconnut pas d'abord l'anneau blanc de lait : la bague de saint Veltas était devenue noire!

La comtesse était timide et craintive, le danger inconnu qui la menaçait la glaçait d'épouvante. Lorsque son mari, sombre et silencieux, vint prendre place au banquet qu'elle avait préparé pour son retour, Tryphina était pâle comme une rose blanche, elle ne dormait pas sous ses rideaux de tapisserie lorsque minuit enveloppa la terre de ses voiles. Comme elle regardait avec effroi les tentures qui cachaient les murs de pierre, elle les vit s'ébranler sous le vent de la nuit, et, une à une, quatre ombres blanches se détachèrent dans l'obscurité, glissant sans bruit jusqu'au lit de la comtesse. Glacée de terreur, elle les regardait sans parler. La première, pâle et livide sous ses longs cheveux blonds, dit tout bas : « Je suis Dalnet, la première femme de Commore! » La seconde portait au cou des traces bleuâtres et elle dit d'une voix sourde : « Je suis la deuxième femme de Commore! » Une plaie sanglante s'ouvrait au sein de la troisième : « Je suis Ilaïk, la troisième femme de Commore! » La quatrième avait le front

ouvert : « C'est moi, Nola, qui t'ai devancée dans les bras du comte de Cornouailles ! » — « Voilà ton tour qui vient, » répétaient-elles toutes ensemble ; tu lui as laissé voir que tu seras bientôt nourrice, et il sait par les devins que son premier enfant le tuera. Nous avons toutes payé de notre vie l'espoir de devenir mères ! »

Tryphina s'était redressée sur son lit ; l'amour maternel lui avait donné du courage ; comment ravir son enfant au sort qui le menaçait ? Elle murmurait entre ses lèvres glacées : « Il faut fuir, mais comment fuir ? — Prends ce poison qui m'a tuée ! » dit l'ombre au teint livide. — « Prends cette corde qui m'a étranglée, » dit celle qui en portait les traces. — « Prends ce poignard qui m'a percé le cœur, » dit la femme à la plaie béante. — « Prends ce bâton qui m'a rompu le crâne, » dit la dernière épouse du comte Commore. Et Tryphina s'étant levée sans avoir pu adresser une seule parole à ses lugubres devancières, les ombres s'évanouirent comme elles avaient paru, pendant que la malheureuse comtesse se laissait glisser le long des murailles de la tour au moyen de la corde qui avait étranglé la comtesse Godiva ; le poison qui avait tué Dalnet fit taire le chien gigantesque qui errait dans la cour. Tryphina avait encore un poignard à sa ceinture et un bâton à la main lorsqu'elle se mit en marche dans la nuit noire pour retourner au pays blanc et mettre son enfant sous la protection de son père. Comme elle avançait péniblement, chancelant sur les pierres du chemin, s'accrochant aux ronces de la forêt, se heurtant contre les troncs d'arbres, elle entendit au-dessus de sa tête un bruissement d'ailes, et aux premières lueurs de l'aube naissante, elle reconnut son faucon favori qu'elle avait apporté avec elle du royaume de Vannes. « Faucon, mon beau faucon, tu iras plus vite que moi où mon cœur voudrait aller ; porte mon anneau à mon père, il verra que je suis en danger, et viendra bientôt à mon aide ; » et coupant avec le poignard une mèche de ses cheveux, elle attacha la bague au cou de l'oiseau qui partit à tire d'ailes, comme s'il avait compris que le péril était pressant et le besoin de sa maîtresse extrême.

Cependant Commore s'est réveillé de grand matin; il a cherché aussitôt la comtesse; il ne l'a pas trouvée, mais il a aperçu la corde attachée à la fenêtre, il a vu le corps de son chien mort dans la cour, et il a fait seller son cheval le plus rapide : le feu lui sort par les yeux. Les femmes de Tryphina et les sentinelles du château sont déjà tombées sous son glaive; il vole, mais de temps en temps il s'arrête, cherchant les traces des petits pieds de la fugitive. Il courait comme le vent à travers la forêt, mais une petite voix s'est fait entendre dans un taillis épais : il s'arrête, il écarte les branches de sa main robuste et d'un bond il est à bas de son cheval. Tryphina est là, pâle; la joie et l'effroi dans les yeux, elle berce sur ses genoux un enfant nouveau-né dont elle cherche à étouffer les faibles cris. L'épée du comte a brillé au-dessus du buisson, la tête de sa femme roule dans les broussailles, teignant de son sang les feuilles verdoyantes. Commore est remonté à cheval et il a repris le chemin du château, laissant le frêle nourrisson aux bras de la morte.

Le faucon est arrivé au pays blanc. C'est un jour de fête : tous les sujets du roi de Vannes se pressent sur les places et dans les carrefours. Saint Veltas est venu bénir une nouvelle église; le roi est assis dans la salle du festin avec le moine; les grands sont autour de lui; on mange et on boit, on se réjouit, mais comme il convient à des chrétiens en la présence d'un saint prêtre. Le faucon est entré par la fenêtre, il s'est posé sur la table devant le souverain. « Quel est celui-ci? dit le roi du pays blanc; c'est le faucon que ma fille Tryphina emporta avec elle quand elle me quitta. Ah! mon père, vous avez sagement fait d'empêcher la guerre entre nos deux pays, nul n'a souffert pour elle et Tryphina est heureuse. »

Le saint moine ne répond pas, il examine le faucon. « N'en soyez pas trop sûr, dit-il enfin; le fidèle oiseau rapporte l'anneau de sa maîtresse; la bague est noire, Tryphina est en danger mortel!

Le roi de Vannes s'est levé, il n'attend pas ses serviteurs, il leur crie : « Suivez-moi! » et il part au galop de son cheval. A son

côté marche la mule de saint Veltas; le paisible animal ne semble pas presser le pas ; elle n'est pas haletante ni fatiguée, mais la plus rapide allure du bon coursier de guerre ne peut le séparer de sa pacifique compagne. Le saint et le vieux guerrier s'en vont ensemble chercher la pauvre femme en mortel péril.

Le roi galope à travers la forêt, sans regarder à droite ni à gauche; saint Veltas dit ses prières et demande sans cesse le secours de Dieu. Mais le cheval et la mule se sont arrêtés devant le taillis; un cri plaintif s'échappe du bocage; une voix rauque, étrange, qui répète sans cesse les mêmes paroles : « Pour moi la terre sainte, et pour ma créature l'eau du baptême ! » A ces accents douloureux se mêlent les gémissements d'un enfant.

Le roi frémit jusque sous sa cuirasse; mais saint Veltas a pénétré dans le taillis. A ses pieds gît Tryphina, dont la tête tranchée profère toujours les mêmes plaintes; le petit enfant qui pleure est toujours dans les bras de la morte. Le père a entr'ouvert les buissons à la suite du moine, il reste muet de douleur et de colère; mais la voix du prêtre a retenti dans le silence: « Lève-toi telle que tu es, a-t-il dit, et viens-t'en au château du comte ton mari pour le convaincre et le punir de son crime. » Tryphina s'est levée, elle a pris sa tête d'une main et son enfant de l'autre; elle marche, elle ne se plaint plus, le petit enfant se tait dans ses bras.

Le château de Commore est fermé ; ses soldats font bonne garde, les serviteurs du roi de Vannes ne l'ont point encore rejoint, le comte de Cornouailles lui-même est sur les remparts. Mais, comme s'il craignait d'être reconnu par la vengeance divine, il a pris le costume et les armes d'un simple écuyer, et la visière de son casque est baissée. Cependant les voyageurs approchent des murailles; saint Veltas appelle les sentinelles : « Je demande le comte, » a-t-il dit à haute voix. Nul ne répond, car c'est l'ordre du maître; les soldats continuent leur ronde, l'écuyer s'est arrêté en face du saint; mais les larges fossés, les hautes murailles le séparent du bras vengeur, il se sent à l'abri derrière sa visière. Ses yeux effrayés ne se peuvent détacher du



A ses pieds gît Tryphina.

spectacle qui le frappe : Tryphina est là, morte et marchant, sa tête à la main et son fils dans les bras!

Soudain l'enfant s'est détaché du sein de sa mère, le nouveau-né s'est laissé glisser à terre, il montre son père d'une main accusatrice. « Le voilà! » dit la douce voix qui parle avant l'heure, et, ramassant sur le chemin une poignée de sable, l'enfant la lance contre les triples remparts; aussitôt les murailles s'écroulent, les portes s'ouvrent, les chaînes se brisent, les tours s'ébranlent jusque dans leurs fondements, l'écuyer a disparu sous les débris, le bon roi de Vannes se lamente. « Les innocents ont péri pour le coupable! s'écria-t-il; qu'avait fait un écuyer pour être enseveli le premier sous les ruines? » Mais saint Veltas le retient par le bras; il fait le signe de la croix et s'agenouille auprès des fossés comblés et des remparts détruits. « Descendons en paix la victime dans sa fosse, dit-il en montrant Tryphina étendue sur le sol; Dieu a fait justice du bourreau ! »

L'HOTE MYSTÉRIEUX

LÉGENDE DU PAYS VIROIS

L'HOTE MYSTÉRIEUX

LÉGENDE DU PAYS VIROIS

On était en joie à la ferme de Saint-Amand, dans le pays Virois ; le cidre circulait à pleins brocs autour de la table; la lourde galette recevait de fréquentes entailles ; on était à la fin du repas et l'appétit comme la gaieté des convives semblait infatigable. Le fils de la maison venait d'amener chez son père la nouvelle épousée qu'il avait été chercher au loin dans le pays de France ; il l'avait connue en allant vendre ses bœufs, et il s'était épris pour elle de tant d'amour qu'il n'avait eu repos ni jour ni nuit qu'il n'eût obtenu sa main. Elle s'appelait Perrine, elle était grande et mince ; ses yeux bleus semblaient si doux à son jeune mari qu'il se retournait sans cesse pour les regarder. La vieille mère les regardait aussi, mais avec un serrement de cœur involontaire : la fermière n'était jamais sortie de son village, elle n'avait même pas accompagné son mari jusqu'à Vire, où il allait une fois l'an pour la grande foire ; mais elle avait cependant

acquis l'expérience de la vie, et la physionomie de sa belle-fille lui avait glacé le cœur, dès qu'elle l'avait vue apparaître, souriante, sur le seuil de la vieille ferme.

Personne n'avait remarqué l'effort de la fermière pour embrasser la nouvelle venue, comme son mari l'aidait à descendre de la charrette; personne n'avait aperçu le mouvement de colère qui avait un instant rendu le regard de la jeune femme froid et dur comme l'acier, lorsque le vieux fermier s'était écrié :

« Bienvenus soient les jeunes bras qui vont travailler au ménage! bienvenue soit la main adroite qui filera le chanvre de notre toile! » La fille du pays de France n'avait pas rêvé de devenir la servante des parents de son mari.

Les rires et les chants retentissaient bruyamment sous les poutres enfumées de la ferme, lorsque la porte s'ouvrit doucement et un grand chien fauve parut sur le seuil; son poil était hérissé, ses yeux rouges; il n'était pas beau, bien que son regard fût à la fois intelligent et doux. Il s'avançait vers le groupe des chanteurs avec l'assurance d'un enfant du logis; la vieille fermière étendit la main pour le caresser au passage; son fils, qui s'était penché vers sa femme et murmurait à son oreille de douces paroles, se détourna tout à coup : « Ah! voilà Jeandrin, s'écria-t-il, comment vas-tu, Jeandrin? comment mon bon chien s'est-il porté en mon absence? Perrine, caressez donc Jeandrin! » Et il attirait la tête de l'animal vers sa jeune femme, mais elle se recula avec un effroi affecté. « Je n'aime pas les chiens, dit-elle, et ceux que je ne connais pas me font peur. » — Mais moi, je connais Jeandrin, insistait son mari, il n'a jamais fait de mal à personne; il y a longtemps que nous sommes amis, et qui m'aime, aime mon chien, n'est-ce pas, Jeandrin? »

Le jeune fermier s'était baissé vers le chien et le caressait tout en parlant, un peu vexé de la résistance de sa femme, mais le poil de Jeandrin s'était hérissé, ses yeux exprimaient la colère; en les regardant, Pierre Heurtevent renonça à presser Perrine : pour la première fois de sa vie, Jeandrin avait l'air méchant; le jeune homme lâcha son collier.

« Va dîner, Jeandrin! » dit-il, et d'un seul coup de langue le chien avala tout le contenu du plat de viande encore plein sur la table. La nouvelle épousée sourit dédaigneusement. « Est-ce l'usage ici que les chiens mangent avec les chrétiens? » demanda-t-elle.

« Jeandrin est presque un chrétien, dit son mari en riant; depuis qu'il est entré chez nous, il y a six ans, par un soir de décembre, quand la neige tombait à gros flocons, nous n'avons pas perdu un bœuf, et les vaches ont du lait, hiver comme été; personne n'a été malade, et le bonheur m'a suivi jusqu'au pays de France où je t'ai rencontrée. » Perrine se mit à rire : elle était mariée depuis un mois à peine, et elle aimait son mari autant qu'elle pouvait aimer.

Personne parmi les assistants n'avait paru s'étonner de la liberté qu'avait prise Jeandrin. Le chien était rassasié, il s'était étendu tout de son long devant le feu, et nul ne le repoussait du pied pour s'approcher de l'âtre. La jeune femme voulût chauffer ses petites mains, qu'elle venait de laver, après avoir servi les invités et surtout les pauvres assis au bout de la table, selon la pieuse coutume des vieux festins de noces en Bretagne et en Normandie.

Son mari, qui la suivait partout, passa doucement la main sur le dos de Jeandrin, qui, se réveillant à demi, laissa une petite place auprès du foyer à Perrine. Lorsqu'elle parut empiéter sur son domaine, le chien grogna et la vieille fermière s'approcha de la cheminée. « Jeandrin est fatigué, dit-elle, il faut le laisser dormir. » Perrine rougit violemment, sans répondre; mais de ce jour elle conçut un vif dépit contre Jeandrin, qui lui avait déjà attiré les reproches de sa belle-mère et de son mari. « Je saurai bien me défaire de ce maudit chien, » pensait-elle.

Le vent qui soufflait entre les poutres disjointes et les rats qui couraient sur le plancher de sa chambre lui firent bientôt oublier Jeandrin; elle avait toujours vécu dans les villes, et les bruits mystérieux de la campagne pendant la nuit la remplissaient d'épouvante.

Lorsqu'elle se réveilla au matin, lassée de ses agitations nocturnes, confuse de se trouver la dernière au repas de famille, on entendait au loin les aboiements d'un chien :

« Jeandrin a ramené les vaches du pré des Morins et les conduit à la couture Romain, » dit la fermière à son mari, comme si elle eût parlé d'un serviteur intelligent et fidèle. Lorsque le chien reparut, comme la veille, sur le seuil, haletant et la langue pendante, ce fut encore sur la table qu'il vint chercher son repas ; le fermier lui présenta son assiette. Perrine avait reculé sa chaise en apercevant l'animal ; elle étendait les deux mains comme pour se protéger de son approche ; son beau-père se mit à rire. « Il faut vous accoutumer à Jeandrin, » dit-il, du ton d'autorité d'un homme habitué à être obéi.

La jeune femme était fille unique, elle avait été gâtée, on lui passait naguère tous ses caprices ; elle fit la moue, et lorsqu'elle eût relevé ses manches pour aider la fermière à laver la vaisselle du repas, elle repoussa dédaigneusement l'assiette dont s'était servi le vieillard. « Je ne lave pas le plat du chien, » murmurait-elle entre ses dents. La mère voyait tout, elle ne disait rien, mais elle ne riait pas comme son mari ; elle n'augurait rien de bon pour le bonheur de son fils des manières et du ton de la jeune épousée.

Les fêtes du mariage étaient finies, il fallait désormais travailler. Perrine était adroite et intelligente ; lorsqu'elle voulait mettre la main aux affaires du ménage, elles prospéraient sous sa conduite. Son mari s'absentait souvent : il était retourné au pays de France, conduisant une troupe de bœufs, et sa femme était restée à la ferme. Lorsqu'il revint après un long voyage, il trouva sa mère souffrante et triste, mais Perrine riait et chantait ; elle allait et venait dans la vieille maison, commandant aux serviteurs d'une voix plus sèche et d'un accent plus impérieux qu'ils n'avaient accoutumé d'ouïr de leur maîtresse ; ils obéissaient cependant et le fermier était enchanté de sa belle-fille. « C'est une fée que tu nous a amené du lointain pays, disait-il à son fils ; tout ce qu'elle veut, elle le fait et nul n'ose lui résister ; le vieux Pla-

cide lui-même, qui grogne toujours, est content quand elle lui parle. — Et Jeandrin? » demanda le jeune homme, riant et fier de l'éloge qu'on faisait de sa jeune femme.

Le front du vieillard s'assombrit. « Jeandrin n'est pas raisonnable, » dit-il à demi-voix. « Il a fait ses frasques, reprit Pierre, il a attaché les vaches par la queue? » « Si ce n'était que ça! » et le vieux fermier souriait malgré lui, au souvenir de l'étonnement de sa belle-fille lorsqu'elle était entrée de grand matin à l'étable pour faire traire les vaches et qu'elle avait trouvé toutes les belles laitières mugissant piteusement et liées par la queue à leurs râteliers. « Il a tiré tout le lait pendant la nuit, et l'a laissé courir dans les rigoles; il a mis de l'eau dans la tournure des fromages, et ta mère a pour une fois perdu patience en trouvant toutes ses poules enfermées loin de leurs poussins. » Pierre hoche la tête d'un air grave. « Il faut qu'il soit bien mécontent, » dit-il; et, sans insister davantage, il se promit de découvrir les causes de l'humeur de Jeandrin.

Perrine avait témoigné beaucoup de joie du retour de son mari, mais lorsqu'elle le vit préoccupé de la santé de sa mère, soigneux à caresser le vilain chien qu'elle avait pris en antipathie, attentif à surveiller tous ses mouvements, une humeur inquiète s'empara d'elle; elle allait et venait sans but, et elle s'obstinait à suivre partout son beau-père, lors même que Pierre réclamait sa compagnie à la maison ou dans les champs. La fermière secouait tristement la tête, mais elle était douce, malade, et ne cherchait pas à lutter. Son mari ne voyait plus que par les yeux de Perrine, et la pauvre mère tremblait à la pensée que la fille du pays de France avait détruit l'union comme la bonne fortune de la maison en posant le pied sur le seuil. Elle prenait parfois entre ses mains la tête de Pierre, ainsi qu'elle faisait au temps qu'il était petit, et elle l'embrassait sans rien dire. Le jeune homme aussi était triste; tous les remèdes des bonnes femmes de la paroisse ne réussissaient pas à rendre la santé à sa mère et, sans qu'il s'en rendît bien compte, il sentait que ses rêves de bonheur lui échappaient.

Il avait cependant beau surveiller sa femme, il ne pouvait découvrir aucune trace de son animosité envers Jeandrin ; le chien restait morne lorsqu'il se trouvait dans la maison, aux champs il recouvrait toute sa gaieté accoutumée ; mais il avait sa place au foyer, Perrine ne haussait plus les épaules lorsque la tête de l'animal paraissait au-dessus de la table, pendant le repas, pour s'emparer sans cérémonie du meilleur morceau du plat, et Jeandrin se mettait dans son tort en grognant et en montrant les dents, lorsque la jeune femme passait auprès de lui. « Le chien te hait fort, dit un jour Pierre, que lui as-tu donc fait ? » Perrine sourit dédaigneusement. « Il est jaloux ! » dit-elle ; mais cette explication naturelle ne suffisait pas au jeune homme, convaincu, comme sa mère et tous les gens de la ferme, qu'un esprit bienfaisant habitait le corps disgracié de Jeandrin.

La fermière s'affaiblissait chaque jour ; si Pierre eût consulté sa femme sur les causes de la maladie et de la tristesse de sa mère, elle les aurait peut-être attribuées aussi à la jalousie, mais le fils n'avait pas besoin qu'on lui apprît que la jeune femme qu'il avait été chercher si loin n'était pas bonne pour la vieille mère. Il n'en parlait pas à Perrine, il ne lui reprochait rien : les Normands sont réservés et silencieux ; mais il redoublait de soins envers sa mère, cherchant à devenir pour elle une fille en même temps qu'un fils. Le vieux fermier ne voyait pas ou ne voulait pas voir que sa femme se mourait. C'était le temps de la grande foire ; il avait des bestiaux à vendre et à acheter. Il sella son bidet et partit avec deux valets qui conduisaient les bœufs. Jeandrin accompagnait d'ordinaire le fermier dans ses courses lointaines, mais lorsqu'on l'appela au moment du départ, le chien ne répondit ni au sifflet ni à la voix : il fallut partir sans Jeandrin. Les valets murmuraient entre eux : « Nous aurons de la male chance, disaient-ils, c'est pour ça que Jeandrin ne veut pas venir. »

Le fermier était absent depuis deux jours, et sa femme s'était alitée ; pour la première fois depuis la naissance de son fils, le

dernier de ses enfants et le seul qu'elle eût conservé, la mère Philis, comme on l'appelait dans le pays, ne s'était pas trouvée la première levée dans la ferme, la plus active au travail, la plus prompte à se charger de tous les fardeaux. Pierre était auprès d'elle ; il avait fait appeler le prêtre, et la mourante avait reçu le saint viatique ; elle était retombée épuisée sur ses oreillers, murmurant à l'oreille de son fils les solennelles paroles du grand adieu. « Fais bien attention à ton père, disait-elle, il aura de la peine quand il reviendra et ne me trouvera plus; fais aussi attention à Jeandrin, il n'est pas content ces temps; » et puis baissant encore la voix, comme si elle avait peur, même alors, de blesser son fils : « Fais attention à ta femme, dit-elle, et que le bon Dieu te soit en aide. » Pierre ne demandait pas d'explications, il comprenait sans rien dire les simples recommandations de la mourante. Il sentait dans son cœur que Perrine ne le consolerait pas de la mort de sa mère, comme jadis, dans les plaines de Canaan, Rébecca consola Isaac de la mort de Sara.

Perrine était reine et maîtresse dans la cuisine, à la laiterie, à l'étable, dans la basse-cour; jamais sa belle-mère ne l'avait contrariée, jamais elle n'avait révoqué un de ses ordres; mais le doux et triste visage de la vieille fermière, son activité silencieuse, son autorité établie, déplaisaient à la jeune femme. Les serviteurs lui obéissaient sans réplique, mais c'était toujours à leur vieille maîtresse qu'ils s'adressaient pour demander les directions; maintenant elle n'était plus là et l'aube d'un jour nouveau commençait à luire pour la ferme. Pierre était absorbé par sa douleur; deux fois il était descendu dans la cuisine pour chercher un cordial nécessaire à la malade; il n'avait pas appelé Perrine auprès de la mourante, elle n'avait pas proposé ses soins, elle inaugurait son règne dans la maison.

C'était le soir, le jour tombait déjà; on était en automne et les serviteurs commençaient à rentrer l'un après l'autre. Obligés par la jeune maîtresse de s'essuyer les pieds à la porte avant de pénétrer le seuil les robustes laboureurs, les petits porte-fouet,

murmuraient entre eux des fantaisies de la jeune fille du pays de France. Jeandrin se glissa parmi eux et ils s'écartèrent pour le laisser passer. Le chien avait couru tout le jour, son poil était hérissé et couvert de boue, ses larges pattes laissaient les traces de leur passage sur le pavé fraîchement lavé de la cuisine; mais Jeandrin ne s'en inquiétait guère, il s'avança tout droit vers la cheminée. La soupe cuisait doucement dans la grande marmite au-dessus d'un feu clair; sur l'âtre, sous une assiette, attendait le souper de Pierre; Perrine était bonne ménagère et veillait aux besoins de son mari. Jeandrin poussa l'assiette du revers de sa patte, et le morceau délicat réservé au maître fut avalé par le chien avant que la jeune femme eût le temps de l'arrêter. C'en était trop : Perrine saisit les pincettes tombées par hasard au milieu du foyer, et elle serra le nez de Jeandrin entre les deux fers rouges. « Je te corrigerai bien, maudit chien! » criait-elle.

Jeandrin s'était dégagé, le chien semblait grandi : il avait relevé la tête comme s'il ne sentait pas la brûlure; il marchait à reculons vers la porte, regardant en face son ennemie; les valets et les servantes, glacés par une crainte superstitieuse, restaient à leur place sans oser bouger. Jeandrin poussa la porte restée entr'ouverte, et ses yeux flamboyants lancèrent à Perrine un dernier regard de colère. Comme il franchissait le seuil, il laissa échapper un long hurlement; la lourde porte retomba sur lui; au même instant, Pierre se précipitait dans la cuisine les yeux hagards, la voix tremblante : « Ma mère est morte! » criait-il.

Lorsque les laboureurs sortirent le lendemain de la ferme au point du jour, ils s'étonnèrent de voir sur la pierre du seuil la profonde empreinte d'un pied de cheval. « Nous avions toujours bien dit que Jeandrin n'était pas un chien comme un autre, » répétaient-ils en allant aux champs, sans s'expliquer et sans demander pourquoi le *goblier* qui se cachait sous le corps de Jeandrin avait tout à coup changé de forme au départ.

Avec Jeandrin le bonheur disparut de la ferme. Lorsque le fer-



Perrine saisit les pincettes.

mier revint, il n'avait pas vendu ses bœufs; pour la première fois de sa vie, son bidet avait bronché, il était tombé et s'était blessé les deux genoux. L'union et la douce harmonie s'étaient évanouies avec la vieille mère. Les voyages de Pierre devenaient chaque jour plus fréquents, il fuyait la dure règle qu'imposait Perrine. Pour se consoler, le fermier buvait toute l'eau-de-vie qu'il tirait de son cidre; chaque fois qu'il passait le seuil de sa porte, il s'arrêtait en branlant la tête, devant l'empreinte mystérieuse. « Jeandrin et la bonne femme ont emporté la bonne chance, » disait-il. La bienveillance, l'indulgence et le dévouement ne régnaient plus au foyer de la ferme de Saint-Amand.

LEZ BREIS

OU

LE DAVID BRETON

LÉGENDE ÉPIQUE

LEZ BREIS

OU

LE DAVID BRETON

LÉGENDE ÉPIQUE

Le petit Lez Breis est encore chez sa mère ; il a dix ans à peine ; ses mains sont faibles, son front blanc ne saurait porter un casque ; mais il a rencontré, dans les allées de la forêt, un chevalier qui revenait de la guerre, et il dit chaque jour qu'il s'en veut aller courir le monde, l'épée à la main, pour guerroyer contre les Francs. Sa mère le conjure de rester auprès d'elle.

« Tu es trop jeune, mon enfant, dit-elle, tu es trop jeune encore pour combattre ; le premier Franc que tu rencontreras fera jaillir ton sang sous sa framée ; il brisera ta tête du fer de sa lance, et je resterai seule au manoir sans fils et sans consolations.

— Ma sœur restera auprès de vous, ma mère, disait l'enfant, ma sœur Loïza qui rit dans son berceau ; elle saura bientôt tenir un fuseau à vos côtés et vous parler comme parlent les jeunes filles. Les hommes sont faits pour la guerre et pour aller au loin querir de la gloire. Quand je reviendrai, ma mère, vous serez

contente; vous baiserez mes blessures, et, si elles saignent encore, elles se fermeront sous vos lèvres. »

La mère a baisé les petits bras blancs de son enfant; elle n'a point de hâte d'essayer la vertu de ses caresses pour guérir les blessures.

En vain les femmes pleurent, en vain les mères veulent retenir auprès d'elles l'aiglon qui bat des ailes prêt à quitter le nid paisible : Lez Breis est parti un matin avant l'aube; il a pris le petit poulain rouge; il l'a sellé lui-même; il a attaché devant la selle la grande épée de Konan, son père, tué naguère par ses ennemis au pays de France; le glaive est encore trop lourd pour les mains débiles de l'enfant, il serait trop long pour le suspendre à son côté; le petit Lez Breis a pris un poignard, et il presse du talon le poulain rouge. Il est parti avant que la dame ait connu son dessein, il galope au loin quand elle se lève et qu'elle regarde par la fenêtre, s'étonnant des flots de poussière qui s'élèvent de si grand matin sur le chemin.

« C'est sans doute un troupeau de bœufs qu'on mène au pâturage ?

— Non, madame, c'est monseigneur votre fils qui est parti pour se battre contre les Francs. »

Les années se sont écoulées et Lez Breis n'est pas revenu ; il y avait dix ans qu'il guerroyait au loin et il était devenu célèbre entre tous, mais le bruit de ses exploits n'était pas arrivé jusqu'au manoir solitaire. Le vaillant chevalier pressait le pas de son cheval : il était revenu pour défendre sa patrie que les Francs menaçaient de toutes parts. Avant d'aller combattre, il veut encore une fois revoir sa mère ; il entre dans la cour du manoir, mais il est bien surpris en voyant pousser les ronces et l'ortie au seuil de la maison, et les murs à demi ruinés et couverts de lierre. Il frappe à la porte du pommeau de son épée : une vieille femme vient lui ouvrir ; elle est aveugle et s'appuie d'une main tremblante contre le chambranle.

« Dites-moi, ma grand'mère, peut-on me donner l'hospitalité pour la nuit ?

— On vous donnera assez volontiers l'hospitalité, seigneur, mais elle ne sera pas des plus brillantes. Notre maison est allée à sa perte depuis que l'enfant l'a quittée, il y a dix ans, pour faire à sa tête. »

Une jeune demoiselle a paru sur le seuil ; elle n'est pas aveugle comme la vieille servante ; ses yeux brillent comme des diamants sous ses paupières, sa quenouille chargée de lin est moins blonde que ses cheveux ; elle regarde le chevalier et elle se met à pleurer ; les larmes coulent sur ses joues. Lez Breis est surpris de cette douleur.

« Dites-moi, jeune fille, qu'avez-vous à pleurer ?

— Seigneur chevalier, j'avais un frère, un frère de votre âge ; il est parti, il y a dix ans, pour mener la vie de guerrier, et quand je vois un homme armé de toutes pièces, je pleure en pensant à mon pauvre petit frère !

— Ma belle enfant, dites-moi, vous n'avez donc point d'autres frères ? et votre mère, ne l'avez-vous pas ?

— D'autre frère ! je n'en ai point sur la terre ; dans le ciel, je ne dis pas. Ma pauvre mère aussi, elle y est montée : elle s'en alla de chagrin quand mon frère est parti pour devenir chevalier. Voilà encore son lit de l'autre côté de la porte, son fauteuil est près du foyer, et je n'ai de consolation qu'en sa croix bénite, moi qui reste seule ici avec ma nourrice. »

Le chevalier a poussé un gémissement, il a couvert son visage de ses deux mains gantées de fer ; la jeune fille fait un pas vers lui : « Votre mère, l'auriez-vous aussi perdue ?

— Oui, dit Lez Breis, j'ai perdu ma mère, je l'ai perdue, car je l'ai tuée, et elle ne me pardonnera qu'en paradis. Je suis Lez Breis, fils de Konan, et vous, Loïza, vous êtes ma sœur. »

La jeune fille est restée un moment interdite, regardant le chevalier dont elle cherche à reconnaître les traits ; puis elle se jette dans ses bras, elle a passé ses mains autour de son cou, elle l'embrasse, elle pleure, mais elle rit en même temps :

« Dieu t'avait éloigné, mon frère, mais il t'a ramené, il a eu pitié de moi ! »

Et Lez Breis essuie du revers de sa main ses yeux qui n'ont jamais pleuré !

Lez Breis est reparti, laissant au manoir sa sœur Loïza ; mais il lui a donné de l'argent pour acheter de belles robes et pour réparer le château en ruines :

« C'est l'argent que j'ai gagné avec mon épée sur les Francs, et que je rapportais à ma mère. »

Il a promis de revenir bientôt, et il murmure tout bas à l'oreille de la jeune fille :

« Si je trouve un chevalier vaillant et de bonne mine qui n'ait pas encore donné la bague de mariage, je l'amènerai céans pour voir ma sœur. »

Loïza a rougi et le chevalier a sauté en selle.

Le roi des Francs est sur la frontière ; il presse les seigneurs bretons ; chaque jour on combat dans quelque rencontre, chaque jour les épées boivent le sang ; et le roi dit à ses chevaliers :

« Celui-là me rendra un service signalé qui me délivrera de Lez Breis ; il est tout jeune, il n'a que vingt ans, mais il est si bon guerrier que nul ne le peut vaincre, et il me fait du mal chaque jour dans les combats. »

Les seigneurs se sont regardés : nul n'a envie de combattre Lez Breis en champ clos et à armes égales ; le géant qui se tient à côté du roi a seul relevé la tête ; c'est un Maure d'Afrique au teint basané, aux larges épaules, aux regards de flamme ; il dépasse de la tête tous les guerriers francs, et ceux-ci sont déjà plus grands que les Bretons :

« Si Lez Breis me veut combattre, je suis prêt à l'écraser d'un seul coup de ma hache, à le percer d'un seul coup de mon épée, à le mettre à bas de son cheval d'un choc de ma lance. »

Le roi a dit : « Mon brave Maure m'a déjà servi ; s'il tue Lez Breis, nul ne sera plus grand que lui à ma cour. »

Le Maure se redresse, il regarde tous les chevaliers qui l'entourent et jettent sur lui des yeux d'envie. « Je suis déjà le plus grand, » dit-il en ricanant.

On est venu rapporter à Lez Breis le discours du Maure ; son

jeune écuyer tout tremblant entre dans la maison où dort son maître.

« Seigneur Lez Breis, dit-il, le Maure veut vous défier. »

Lez Breis reposait, la tête sur une pierre ; il se lève tout armé et saisit son épée.

« Ne laissons pas à ce misérable païen l'honneur du défi, dit-il, soyons le premier pour l'appeler à la bataille. »

Et il allait sortir sans rompre le pain, mais son écuyer l'a retenu :

« Messire, le Maure n'est pas seulement un païen, un maudit qui nie la sainte Trinité et blasphème le nom de Jésus-Christ, mais c'est encore un enchanteur habile en maléfices, et voilà pourquoi personne n'a jamais pu le vaincre.

— J'irai à lui au nom de la très-sainte Trinité, » dit le chevalier, et il repoussa son écuyer pour courir au combat.

« Le Maure est mûri dans le métier des armes ; toute sa force, il la possède ; vous êtes encore jeune, seigneur, et vous serez lassé dans le combat.

— Le Seigneur du ciel qu'insulte le Maure enverra madame sainte Anne pour me protéger, répond encore le chevalier ; selle-moi le cheval bai, et suis-moi au combat : tu n'approcheras pas du Maure, je te le défends ; que dirait ta mère si l'on rapportait ton corps mort au manoir ?

— Où vous irez, j'irai, seigneur, a dit l'écuyer ; mais ne prenez pas le cheval blanc, ne prenez pas non plus le cheval bai ; prenez le cheval noir ; il a été bien dressé par le Maure lui-même, auquel vous l'avez enlevé dans la dernière bataille. Quand vous entrerez pour combattre, le Maure jettera son manteau à terre, ne jetez pas le vôtre à côté, donnez-le-moi et je le tiendrai ; si vos habits touchaient les siens, vous perdriez votre vigueur dans le combat, et tâchez de le frapper à cheval sans le faire tomber à terre, ses forces renaîtraient en mettant le pied ou la main sur le sable. Avec vos deux bras et la très-sainte Trinité, vous saurez peut-être encore vaincre le païen. »

Les deux guerriers sont entrés en lice ; tous les chevaliers

francs sont assemblés à l'entour ; ils sont jaloux du Maure, mais ils détestent encore plus Lez Breis qui défend contre eux l'entrée de la Bretagne. Le Breton s'est avancé sur son adversaire, et trois fois, du fer de sa lance, il a fait en l'air le signe de la croix ; le Maure a frémi de rage, et il blasphème le nom de Jésus-Christ. Lez Breis ne lui laisse pas le temps d'achever ses paroles impies ; il s'élance sur lui sans que le fer de sa lance se rompe, il l'a consacré à la Trinité. Trois fois, il a frappé le Maure sans que le païen ait seulement pu l'atteindre ; les coursiers ont fléchi les genoux sous le choc et les deux chevaliers roulent à terre. En touchant le sol, le Maure a repris des forces nouvelles, mais Lez Breis est armé d'une vigueur supérieure à la sienne : madame sainte Anne est venue à son aide. En se relevant, le Breton a couru sur l'ennemi encore ébranlé de sa chute ; les mains nerveuses du Maure serrent à peine son épée que déjà Lez Breis lui a porté deux coups. Le païen a repris son aplomb, il s'avance sur ses jambes énormes, il soulève son glaive ; Lez Breis va périr, mais comme le Maure a levé le bras, le jeune chevalier aperçoit le défaut de la cuirasse et il enfonce son épée dans le sein de l'infidèle. Le glaive du Maure est retombé sans force sur le casque de Lez Breis, le géant agite en l'air ses longs bras, il chancelle un instant, puis il tombe comme un chêne frappé de la hache du bûcheron. Le sol retentit sous son poids. Lez Breis lui a posé le pied sur la poitrine. « Te rends-tu ? » a-t-il crié ; mais un sang noir s'échappe des lèvres du Maure ; en ce monde, il ne prononcera plus une parole. Lez Breis a brandi son épée. « Meurs, misérable païen ! s'écrie-t-il ; honte aux chrétiens baptisés qui se font servir et défendre par des infidèles ! » Il a coupé la tête de son ennemi ; les dents blanches se détachent sur le teint basané, les yeux du Maure sont restés ouverts dans l'angoisse de la mort ; les petits enfants poussent des cris d'effroi lorsqu'ils aperçoivent le seigneur Lez Breis qui galope à travers la campagne avec la tête du mécréant attachée à sa selle. Il a laissé son épée sur le champ de bataille. « Je ne toucherai plus le fer qu'a souillé le sang d'un païen ! » a-t-il dit, et le roi des Francs a



Lez Breis a coupé la tête de son ennemi.

rougi de colère. Les seigneurs francs ont laissé passer Lez Breis; « maintenant que le Maure est tué, se disent-ils, le roi ne confiera plus sa cause aux infidèles. » Personne n'a ramassé le corps du Maure, personne ne l'a enseveli; peut-être le pleure-t-on dans la lointaine Afrique, mais les femmes bretonnes ont ri dans leurs maisons. « Au nom de la Sainte Trinité, Lez Breis a vaincu aujourd'hui le géant Maure auquel le roi se confiait, » ont-elles dit, et les petits enfants s'avancent timidement pour regarder le bon chevalier qui a vengé l'honneur du nom de Jésus-Christ.

LES

TRAVAILLEURS NOCTURNES

LÉGENDE BRETONNE

LES

TRAVAILLEURS NOCTURNES

LÉGENDE BRETONNE

Sur son établi était assis un pauvre tailleur, dans le bourg de Concarneau, en Bretagne. Contre l'habitude de ses pareils, il travaillait au logis et ne voyageait pas de village en village, de ferme en ferme, raccommodant les vieux habits, taillant et coupant les habits neufs, racontant en même temps les commérages, négociant les marchés et les mariages. Alain Éliant avait eu du malheur : quand il était jeune et qu'il grandissait encore, avant qu'il eût de la barbe au menton, il s'était cassé une jambe, et le rebouteur la lui avait remise de travers ; il boitait tout bas et ne pouvait marcher, sinon pour aller le dimanche à l'église. Il ne saurait même comment envoyer l'ouvrage achevé chez ses pratiques, si le pauvre tailleur n'avait eu le bonheur de rencontrer une orpheline plus délaissée et plus abandonnée que lui. La petite Tina était chez son oncle, le riche fermier d'Huelgoat ; elle n'avait plus ni père ni mère ; en mourant, tous les deux la

lui avaient recommandée; il avait promis d'être bon pour elle, mais la pauvre enfant gardait les porcs sur la lande et couchait la nuit dans leur étable; elle n'avait pas tous les jours du pain noir à manger; le tailleur avait pris pitié d'elle et lui avait demandé de prendre pitié de lui. Dans ses rêves de jeune fille, Tina n'avait jamais songé à épouser un tailleur. « Il en faut neuf pour faire un homme, » dit-on en Bretagne, et bien souvent ils ne se marient pas, continuant à mener jusqu'à la vieillesse leur vie errante. Mais Tina était malheureuse, elle avait lu dans les yeux d'Alain la bonté et la patience, elle lui donna sa main sans hésiter, et quand tous les deux eurent été devant le prêtre, malgré la colère de son oncle, la jeune épousée suivit volontiers son mari dans la pauvre maison qu'il possédait au coin des trois routes qui se croisaient à l'entrée du bourg. Alors commença une vie de travail et de privations, une vie laborieuse et rude. Le tailleur avait toujours suffi sans peine à ses besoins, il était sobre et son appétit n'était pas grand; mais Tina avait souffert des épreuves de sa vie passée, elle était souvent malade et son mari aurait voulu la nourrir plus délicatement qu'il n'était lui-même accoutumé de vivre. Deux petits enfants avaient passé l'un après l'autre dans la froide maison du coin des routes; ils avaient ouvert les yeux à ce monde de misère et les avaient bientôt refermés pour contempler en paix le soleil éternel. Tina ne pouvait se consoler de leur perte. Alain avait cru en l'amenant à son logis qu'elle ne pouvait maigrir et pâlir davantage, il avait espéré voir les couleurs renaître sur ses joues et l'embonpoint de la jeunesse ranimer ses membres effilés; mais il lui semblait, en la contemplant quatre ans après son mariage, comme elle cousait à côté de lui, qu'elle n'était plus que l'ombre de la petite Tina qu'il avait rencontrée naguère dans la lande auprès de la ferme de Huelgoat, les pieds nus et les cheveux au vent, pleurant parce que ses porcs s'étaient sauvés et qu'elle ne pouvait les ramener. Tina cependant tirait son aiguille sans relâche, elle leva sur son mari des yeux confiants et doux; toutes les difficultés de leur existence n'avaient pas détruit dans l'âme de la

petite Bretonne sa profonde reconnaissance envers l'homme qui avait alourdi son fardeau sur la terre dans l'espoir de la décharger du sien. « Voilà les braies de Peronick achevées, dit-elle; si tu as fini le gilet, je porterai le paquet à la ferme des Finneglas, car c'est demain qu'il part pour s'en aller aux fêtes des noces de son frère. — Que Dieu et monseigneur saint Michel veuillent faire qu'on te donne un peu d'ouvrage par le chemin! dit le tailleur, en jetant à sa femme le gilet de drap brodé auquel il cousait le dernier bouton d'argent; car nous n'avons plus un point à coudre, ni un sou à gagner. Tu rapporteras sans doute du blé noir et de la farine, car les gens des Finneglas payent toujours comptant. — Avec du blé noir dans le coffre et de la farine dans la huche nous irons encore quelques jours, mon homme; » et Tina se penchait pour embrasser son mari; « il ne faut jamais désespérer de la miséricorde du bon Dieu. Ne m'a-t-il pas tirée d'auprès des porcs où j'étais comme l'enfant prodigue, à ce que m'a raconté M. le recteur quand j'ai été à confesse avant notre mariage? » Alain n'avait pas le courage de refuser les caresses de sa femme, mais il secouait la tête d'un air sombre : il commençait à douter dans son cœur des bontés de Dieu.

Tina avait porté les habits de Peronick à la ferme des Finneglas, où on lui avait donné à boire un verre de lait; elle avait mangé un morceau de pain; elle revenait courbée sous le poids d'un sac de farine : la fermière avait largement payé sa dette. Lorsque Tina, soulevant le fardeau d'une main, avait regardé la brave femme avec étonnement, celle-ci avait ri avec un peu d'embarras. « J'ai mis là dedans la part de Dieu et de monseigneur saint Michel avec la vôtre, » avait-elle dit. Tina devait revenir le lendemain matin chercher une veste de drap blanc à broder pour le fils aîné de la ferme. « Les jeunes gens aiment à se faire braves, » avait dit la mère d'un air significatif, et Tina marchant lentement sous son fardeau, à travers la lande, se demandait si Konan allait se marier. Elle approchait cependant de la maison du coin des routes; une lueur inattendue frappa ses regards. Il faisait déjà sombre; Alain avait allumé les deux chandelles :

avait-il reçu de l'ouvrage? Le bonheur avec l'activité l'attendait-il au seuil de cette demeure qu'elle avait quittée, deux heures auparavant, le cœur si triste, malgré son courage et sa confiance en Dieu? Tina pressa le pas.

Alain était assis sur son établi; une planche sur ses genoux, il taillait une veste; un amas de beau drap était à ses pieds, il avait l'air joyeux et affairé et, sans relever la tête lorsqu'il entendit le pas de sa femme, il s'écria : « Vite, Tina, mets la farine dans la huche et viens coudre ce que j'ai déjà coupé; les gens du manoir ont besoin d'habits de deuil, car la dame de Belen est morte en lointain pays et elle était la belle-mère du seigneur d'ici. » Tina avait posé son sac, elle s'était arrêtée au milieu de la chambre, stupéfaite d'étonnement. « Et pourquoi n'ont-ils pas fait venir comme de coutume le grand tailleur de la ville? demandait-elle, commençant cependant à coudre. — Dieu, sais-je? s'écria Alain, je n'ai pas fait de question; c'est seulement pour les serviteurs que nous avons à travailler. » Tina poussa un soupir de satisfaction. Elle n'eût pas osé s'attaquer aux riches habits du seigneur; le drap noir des serviteurs, tout fin qu'il était, ne l'effrayait pas si fort. Les deux aiguilles volaient en silence, la nuit s'avançait; le tailleur et sa femme épuisés par la fatigue et par leurs longues privations s'endormaient en cousant; Tina se leva enfin. « Il est minuit, dit-elle, j'ai entendu sonner l'horloge de l'église; si nous ne dormons à cette heure où les korigans, les poulpikans et les follets courent la lande, nous aurons demain les membres sans force pour continuer le travail. » Le tailleur ronflait déjà, la tête sur les habits qu'il avait coupés d'avance. Tina eut grand'peine à le réveiller pour réciter les prières avant de se coucher.

Le mari et la femme avaient dormi quelques heures du lourd sommeil de la fatigue. Tina se levait à la lueur naissante du jour d'automne, elle recula de surprise en s'approchant de l'établi; les plis épais du drap noir avaient disparu; pas un fragment, pas un morceau d'étoffe ne déparait l'ordre de la petite chambre. La ménagère était trop lasse la veille pour balayer le pavé, des mains

invisibles l'avaient remplacée dans sa tâche; elles avaient fait plus encore : une pile de vestes, de gilets et de braies s'élevaient sur la longue table du tailleur. Le cri d'étonnement que poussa Tina réveilla son mari; il sauta à bas du lit. « Que dis-tu? » s'écriait-il. Il s'arrêta saisi d'épouvante : l'ouvrage était fait, tout l'ouvrage apporté la veille, l'ouvrage de trois jours de labeur assidu! Quelle était la puissance secourable qui avait eu pitié du pauvre tailleur et de sa femme?

Comme Alain examinait encore les coutures des ouvriers nocturnes, la fermière des Finneglas frappait à la porte; son fils était pressé d'avoir sa veste, dit-elle, et elle avait apporté le drap pour hâter les affaires. Le tailleur pressa vivement le bras de sa femme : dans sa naïve franchise, Tina allait raconter la bonne chance qui leur permettait de se mettre sur-le-champ à l'œuvre pour Konan; il laissa admirer les beaux habits des serviteurs du manoir et promit la veste pour le lendemain. Sa femme allait se récrier; pour la première fois depuis quatre ans, le tailleur prit un ton d'autorité qui lui imposa silence. La fermière, enchantée de l'empressement d'Alain, promit de lui faire faire les braies et le gilet de noces de son fils.

« Tu allais trahir un secret qui fera peut-être notre fortune, dit Alain à Tina, qui revenait tout essoufflée après avoir escorté la fermière des Finneglas; les hommes noirs ne reviennent plus quand on a parlé de leurs services. » Elle le regardait avec une stupéfaction croissante. « Crois-tu, demanda-t-elle en hésitant, que ce soient eux qui...? — Bien sûr, ils sont presque toujours disposés à venir en aide aux bons chrétiens... — Ainsi, nous ne risquerons pas notre salut en acceptant leurs services?... » Le tailleur haussa les épaules. « Ils sont créatures de Dieu comme nous..., dit-il hardiment. — Ils n'ont pas reçu l'eau du baptême! s'écria vivement Tina. — Ce n'est pas leur faute, » dit son mari d'un ton qui mettait fin à la discussion. Il était occupé à tailler la veste de Konan et à tracer sur les côtés les beaux dessins qui devaient parer le jeune paysan de Concarneau aux yeux de sa lointaine amoureuse. Alain eut grand'peine à faire coucher sa

femme, elle voulait veiller pour guetter les bienfaisants travailleurs. « Tu les effrayerais et ils ne reviendraient plus, » dit son mari, et il eut soin de fermer lui-même la porte qui séparait le lit de bois de la petite cuisine. La curiosité de Tina ne connaissait plus de bornes.

Elle dormit cependant, et le lendemain matin, au petit jour, la veste de Konan était faite et brodée; jamais les couleurs n'avaient été plus vives, jamais elles ne s'étaient détachées avec plus d'éclat dans un mélange plus harmonieux sur les teintes mates du beau drap blanc. Tina contemplait l'ouvrage mystérieux, les mains jointes; elle murmurait à voix basse : « Je les verrai, dussé-je en mourir! » Alain était déjà sorti pour rapporter les habits au manoir.

Lorsqu'il revint, il rapportait de nouvelles commandes; les travailleurs invisibles avaient légèrement modifié la forme des patrons coupés par le pauvre tailleur du village; tous les serviteurs étaient enchantés de leurs vêtements neufs, et le seigneur avait donné l'ordre qu'on confiât désormais à Alain les habits de messieurs ses enfants. C'était sur de la soie et du velours que s'escrimaient les ciseaux de l'heureux ouvrier; mais lorsque le soir vint et que Tina fut couchée, la porte de son lit se referma sur elle comme la veille; le tailleur avait acheté un cadenas.

Les mois s'écoulaient; une aisance inconnue s'était établie dans le ménage : Tina portait une jupe et une casaque neuves; Alain avait un costume de beau drap brun, et tous ses boutons étaient d'argent ciselé; une vache paissait sur la lande devant la cabane au coin des trois routes, et Tina rougissait de bonheur en pensant que si Dieu lui donnait encore un enfant, il ne pâtirait pas comme les autres de froid et de misère. Les petits ouvriers mystérieux ne pouvaient pas toujours achever le travail que leur préparait Alain; les voisins et les rivaux s'étonnaient de la prospérité du tailleur et de sa femme. « Eux qui buvaient de l'eau d'amertume et qui mangeaient du pain d'angoisse pas plus tard que l'an passé, les voilà riches et heureux, disait-on, et Tina a des joues fraîches comme si elle avait seize ans. » « A seize ans je



Tina contemplait l'ouvrage.

gardais les porcs et je mourais de faim! » disait Tina en riant lorsqu'on lui faisait compliment. Tous les paysans des environs donnaient leurs habits neufs à faire chez Alain Éliant, le tailleur de Concarneau.

Depuis deux jours Tina était dans son lit, heureuse et fière, un petit garçon dans les bras. Son mari s'était endormi par terre, épuisé de fatigue autant que de bonheur. La lueur du feu éclairait seule la chambre, mais Alain avait oublié de fermer la porte du lit. En se réveillant, Tina aperçut par une fente la flamme rouge qui jouait sur les planches inégales de l'établi, sur les piles de drap entassées à côté des vêtements taillés et en face de l'ouvrage préparé, tirant leur aiguille avec une vivacité merveilleuse, deux petits hommes noirs, complétement nus, hauts tout au plus comme un enfant d'un an, et si complétement absorbés par leur travail, qu'ils ne relevaient même pas la tête. Parfois l'un d'eux se laissait glisser de l'établi, s'accrochant comme un singe aux ais qui le soutenaient; il courait à la cheminée, prenait un des fers de tailleur qui chauffaient devant l'âtre et s'en servait avec adresse pour aplanir toutes les coutures du drap, puis il remontait à sa place et reprenait son ouvrage en silence. Au premier chant du coq, tous deux disparurent; le travail était achevé; Tina contemplait encore le lieu où elle les avait vus assis.

Elle garda son secret tant qu'elle fut encore faible et souffrante; mais lorsqu'elle eut repris ses habitudes de ménagère, lorsqu'elle vit son enfant rire et grandir dans son berceau et la fortune de la maison devenir chaque jour plus prospère, elle dit à son mari : « J'ai vu une nuit les petits hommes noirs quand Léonnik n'avait encore vu lever le jour qu'une seule fois. » Il la regarda avec étonnement. « Tu les as vus et ils sont revenus, dit-il enfin lentement. — Je n'en ai parlé qu'à l'enfant fraîchement baptisé, s'écria-t-elle; mais je te dirai une chose : ils sont nus et voici un an et plus qu'ils travaillent pour nous. L'hiver vient, ils ont froid : taille-leur à chacun un petit habit, nous le ferons nous-mêmes et nous le mettrons à leur place, sans leur donner cette fois d'autre ouvrage. » Le mari hésitait, mais la taille de ses

bienfaiteurs le décida : il ne fallait pas beaucoup de drap pour les habiller.

Le lendemain, le tailleur et sa femme guettaient tous les deux par la fente du vieux lit; au coup de minuit les deux petits visiteurs parurent. La porte ne s'était pas ouverte; ils s'approchèrent d'abord du feu pour placer leurs fers à repasser, ils chauffèrent leurs petits pieds poilus et leurs petites mains aux ongles aigus, puis ils sautèrent sur la table pour se mettre à l'œuvre. Rien n'était taillé, les piles de drap, de toile et de cotonnade étaient intactes à côté des ciseaux; mais devant les petits travailleurs s'étalait un costume complet, veste, gilet et braies, chemise, chausses et petits souliers. Les nains tournaient et retournaient les habits avec étonnement; enfin, riant aigrement et comme en hésitant, ils enfilèrent les chausses et les souliers et dansèrent ainsi un moment sans s'aventurer davantage. Les braies vinrent ensuite, puis la chemise, le gilet, la veste : alors la joie des petits hommes noirs ne connut plus de bornes, ils couraient par la chambre comme des fous, se saluant réciproquement et s'embrassant en criant. Tina se bouchait les oreilles dans son coin, tant leur voix était discordante. Alain avait bien de la peine à s'empêcher de rire aussi.

La nuit était bien avancée; le tailleur et sa femme s'attendaient à voir disparaître leurs petits visiteurs, mais tous deux s'élancèrent à la fois vers la table, y grimpèrent en un clin d'œil et coururent aux piles d'étoffes. Ils avaient pris les grands ciseaux et les maniaient si adroitement dans leurs griffes que le tailleur se reprochait d'avoir pris jusqu'alors la peine de tailler les habits. Alain était inquiet cependant, car à travers la petite fente il voyait que les nains s'attaquaient exclusivement au drap le plus blanc, au lin le plus fin; les vêtements qu'ils taillaient étaient petits. Tina commençait à comprendre. « Il travaillent pour Léonnik, » dit-elle tout bas. Au même instant le coq chantait; les ouvriers mystérieux coupaient leur dernier fil; sur l'établi, à la place où reposaient naguère les vêtements que leur avaient faits le tailleur et sa femme, on voyait une pile de petites chemises, de

fines jupes, de bonnets piqués, et tout en haut, comme une espérance et une promesse, les braies et la veste brodée d'un petit garçon de trois ou quatre ans. Les nains avaient disparu.

Alain et Tina ne revirent jamais leurs mystérieux bienfaiteurs. « Ils avaient froid et ils travaillaient sans cesse à se faire des habits, disait le tailleur; du moment que nous les avons vêtus, ils se sont tenus pour contents. » Tina soupirait. « Je voudrais les revoir pour leur montrer Léonnik, disait-elle, mais ils nous savent heureux et ont porté ailleurs le secours. » La misère et la maladie ne pénétraient plus dans la maison du coin des routes; le tailleur avait pris des ouvriers, il criait souvent après eux, et se lamentait de l'absence des nains lorsqu'il se trouvait seul avec sa femme en présence de l'ouvrage qu'il fallait rendre à jour dit. « Si les petits hommes noirs nous voulaient seulement aider! » disait-il; mais Tina riait en disant : « Quand Léonnik et la petite Hélène seront grands, ils nous aideront mieux que tous les nains. » Son mari hochait la tête, mais il regardait tendrement les enfants endormis.

LE MARDI-GRAS

LÉGENDE DU PAYS NORMAND

LE MARDI-GRAS

LÉGENDE DU PAYS NORMAND

On était à la fin du carnaval ; toutes les bonnes ménagères de Caumont-l'Éventé faisaient provision d'œufs et de farine pour les crêpes, et les enfants s'en allaient chantant par les rues : « Mardi-gras, ne t'en va pas, nous ferons des crêpes et tu en auras ! »

« C'est à cette heure que la mère Sandret avait coutume de vendre si cher les œufs qu'elle avait conservés tout l'hiver, » disait une femme debout à la porte de sa chaumière, tranquille dans l'assurance que les denrées nécessaires à la fête du lendemain reposaient dans la grande armoire de chêne, fermée aux mains curieuses des enfants. Une petite fille la tira par sa robe : « Mère, dit-elle, et son joli visage respirait l'effroi, est-ce vrai que la mère Sandret a vu une nuit un homme tout en blanc qui secouait ses œufs dans un panier pour ôter la poussière et qu'il n'y en avait pas un seul cassé le lendemain matin ? — Je l'ai en-

tendu raconter par ma mère, » et Rosalie Leys baissait elle-même la voix ; « mais voilà que la nuit tombe, il ne fait pas bon parler de ces choses-là ; ton père va bientôt revenir de l'ouvrage ; le pauvre cher homme sera bien las, et il sait qu'il ne trouvera rien à la maison pour son mardi-gras ! — Ah ! mère, il y aura des crêpes ! s'écria la petite fille, regardant l'armoire avec confiance, les poules ont pondu tout exprès. — Et qu'elles ont bien fait ! marmottait la mère, il n'y a rien au saloir ni dans la bourselle. — Les poules ont pondu, » répétait l'enfant.

Il était tard, les journaliers fatigués revenaient du travail ; la nuit était close, les enfants étaient couchés, hâtant ainsi à leur manière l'aube de ce mardi-gras qu'ils attendaient depuis si longtemps ; Marin Leys se séparait de son compagnon de tâche, Pierre Doucet, qui avait tout le jour creusé avec lui le fossé qui entourait le cimetière. « Feras-tu demain ta journée ? demanda Marin. — Pour ça, non, dit Pierre, il n'y a qu'un mardi-gras par an, et j'irai un peu me réjouir sous la branche de genêt[1]. La femme et les enfants s'arrangeront au logis comme ils pourront. — J'achèverai tout seul le fossé, soupira Marin, la femme ni les enfants ne peuvent se passer de pain et nous avons eu tant de malheur depuis un an qu'il n'y a pas chez nous une journée d'avance. — Les femmes feront les crêpes à l'eau, » ricana Pierre, et les deux hommes se séparèrent.

Marin avançait sans regarder autour de lui ; ses pieds, habitués à la route, en suivaient les détours sans s'embarrasser des ornières, des flaques d'eau, des pierres entassées ; une petite lune naissante éclairait faiblement la campagne et l'ouvrier fatigué attendait avec impatience le moment où il apercevrait la lueur vacillante d'une chandelle allumée dans sa chaumière, lorsqu'en débouchant au bout d'un chemin creux, bordé de grandes haies et de taillis épais, il s'arrêta stupéfait sur la petite clairière formée par l'embranchement de quatre sentiers. Une lumière brillante frappait ses regards, une large nappe blanche couvrait le sol,

1. Les cabarets normands dans le vieux pays avaient pour enseigne une branche de genêt.

quatre flambeaux étaient placés aux coins ; au milieu, assis comme un tailleur, les jambes croisées, un homme, vêtu d'un habit étrange, comptait les pièces d'or entassées devant lui ; l'amas était énorme, l'inconnu plongeait et replongeait les mains dans le trésor dont les tintements métalliques retentissaient aux oreilles inaccoutumées du paysan comme une musique étrange. Marin n'osait pas reculer, il avançait et retirait son pied ; il fallait traverser la clairière pour regagner son logis et l'or fascinait ses regards. Le personnage mystérieux n'avait pas levé les yeux, mais tout en formant une pile des brillantes monnaies éparses devant lui, il articula ces paroles d'une voix creuse : « Prends-en, mais laisses-en. » Jusque-là, Marin n'avait pas songé à s'approprier la plus légère partie du trésor ; mais la pensée de sa femme, de ses enfants, de la joie que causerait dans la chaumière la moindre parcelle de cet amas d'or l'emporta sur sa répugnance instinctive ; il étendit la main, prenant une pièce d'or, une seule, plus qu'il n'avait jamais possédé dans sa vie ; puis, troublé, ne sachant pas encore s'il avait mal fait, il bondit sur la nappe blanche comme s'il foulait aux pieds l'herbe des prairies et s'enfuit sans regarder derrière lui.

Il courait dans la direction de sa demeure, mais peu à peu ses pas se ralentirent ; il commençait à réfléchir et bientôt il s'arrêta tout à fait : « C'est l'argent du diable ! » se dit-il en regardant la pièce d'or qu'il tenait dans sa main, s'attendant à la voir changée en une feuille sèche ; non ! l'or brillait toujours à ses regards ; la monnaie portait l'empreinte du souverain. « En tout cas, je n'ai pas gagné cet argent, et je ne sais d'où il vient, reprit l'honnête paysan ; il me pourrait peut-être porter malheur ou bien à la femme et aux enfants ! » Le pauvre Marin soupirait amèrement, il pensait aux infortunes dont il était accablé, à sa femme malade, à sa vache morte, à ses enfants malingres ; il fit le signe de la croix : « Tout ça est la volonté du bon Dieu, dit-il, mais cet argent-là me brûle les doigts, » et reprenant vivement sa course, comme s'il doutait de sa résolution, il revint bientôt à la clairière ; l'inconnu était toujours là, comptant son argent ; Marin

s'avança sans hésiter, et posa la pièce d'or à côté du compteur ; celui-ci ne leva pas plus les yeux que devant, mais il dit de la même voix sépulcrale : « Tu as sagement fait, bien mal acquis ne profite pas ! » Marin ne s'arrêta pas de courir jusqu'au seuil de sa cabane.

Cependant Pierre avait marché de son côté ; il ne se pressait pas, bien qu'il fût las ; sa femme était grondeuse, ses enfants toujours sales et effrayés ; l'égoïsme du mari et du père, ses fréquentes visites au cabaret avaient porté leurs fruits ; Pierre et Séraphine étaient pauvres comme Marin et Rosalie, et ils ne s'aimaient pas comme eux ; ils n'espéraient pas comme eux au Dieu des pauvres et des infortunés.

La lune était voilée par les nuages ; le chemin boueux était impraticable ; le paysan grimpa sur un échalier qui séparait un champ de la route ; tout était solitaire, les maisons, éparses dans le Bocage au milieu des prairies, étaient toutes lointaines ; comme Pierre mettait le pied sur la barre de bois qui formait la clôture, il entendit dans la haie les mouvements convulsifs d'un être vivant. « Qui est là ? » demanda-t-il d'une voix un peu voilée par la crainte. Point de réponse, mais un bruit d'ailes, comme si un oiseau blessé se débattait contre quelque obstacle. Pierre étendit les bras et rencontra les plumes d'un dindon, arrêté par les branches d'un noisetier : « Ma foi, c'est un *picot* [1] ! s'écria-t-il, comment est-il venu si loin des logis? C'est une bonne chance qui l'envoie pour le mardi-gras ! » et sans plus de réflexion, Pierre saisit l'oiseau et le fourra dans le sac qu'il portait sur l'épaule. « Si je le portais à la mère Célestin ? se disait-il tout en marchant, elle m'en ferait un festin pour moi tout seul ! » Mais l'idée que la cabaretière pourrait reconnaître le dindon, qui appartenait sans doute à quelque voisin, modifia l'égoïste projet du paysan. « La femme et les enfants auront à se contenter de la peau et des os, » se dit-il, et il continua sa route jusqu'au pauvre logis délabré qui abritait Séraphine et ses petits.

1. Nom normand des dindons mâles.

Comme l'ouvrier entrait dans sa hutte, les cris des enfants qui se disputaient cessèrent tout à coup; ils redoutaient la colère de leur père; les plus jeunes se tapirent sous le manteau de la cheminée; les grands se jetèrent sur le tas de feuilles sèches qui leur servait de lit et firent semblant de dormir; Séraphine, déguenillée, les yeux rouges, le visage encore meurtri d'un coup que son mari lui avait donné la veille, jeta sur le feu une poignée de broussailles; la flamme qui s'élevait au travers de la fumée révéla le gros sac que Pierre venait de poser à terre; la femme y porta la main avec un mouvement d'espérance: « Tu as acheté du pain? dit-elle d'un air joyeux. — Mieux que ça, fit Pierre qui riait, j'ai trouvé un picot que tu me feras cuire pour mon mardi-gras. — Volé! » dit une voix claire. Le mari et la femme se regardèrent; Pierre croyait avoir mal entendu; Séraphine avait pâli. « Où as-tu trouvé le picot? demanda-t-elle. — Dans une haie, dit Pierre, où il n'y avait ni homme ni maison. — Où tu vas me rapporter! » reprit la voix. Séraphine tomba à genoux près du sac; le picot avait parlé. Pierre restait immobile, confondu, effrayé; les gouttes de sueur coulaient sur son front: « Prends-moi sur ton épaule, » dit encore la voix. L'ouvrier obéit sans répondre, tout las qu'il était, sans avoir pris le temps de s'asseoir, de manger un morceau de pain ou de boire un verre de cidre; il jeta le sac sur son épaule et reprit le chemin qu'il avait parcouru une heure auparavant. Le sac était léger d'abord, mais à chaque pas Pierre trouvait son fardeau plus pesant. « Je ne saurais plus marcher, se disait-il, je suis trop fatigué! » Bientôt, il laissa échapper une exclamation de colère: « Maudit picot! » s'écria-t-il; le sac s'alourdit encore sur ses épaules. Au début de sa course, il ne portait pas 10 livres; il n'avait pas marché une demi-heure que 100 livres l'accablaient de leur poids et chaque instant aggravait sa souffrance. Lorsqu'il s'arrêtait pour reprendre haleine, la voix qui le glaçait d'effroi répétait: « Marche! » et Pierre reprenait son chemin, sans même oser murmurer tout haut, chaque plainte, chaque jurement accroissait le fardeau qui l'écrasait.

Le pas de Pierre se ralentissait insensiblement; il n'avançait plus qu'avec peine et par un effort suprême; le malheureux ne songeait plus à la branche de genêt, au mardi-gras, aux joyeux compagnons qu'il avait espéré rencontrer pendant que la femme et les enfants resteraient au logis, tremblant de faim et de froid; il ne pensait qu'à sa fatigue, à sa peur, à la mauvaise chance (c'est ainsi qu'il appelait son vol), qui avait mis le picot sur son chemin, et de minute en minute il sentait ses jambes fléchir; sa respiration devenait haletante, tous ses membres étaient baignés de sueur, ses mains tremblantes s'appuyaient contre les arbres du chemin. Enfin, Pierre tomba accablé sous le faix; il était évanoui sur la route, par la nuit noire, mourant de fatigue et d'effroi. Il faisait froid, le vent glacé sifflait dans les branches encore dépouillées; le malheureux allait expirer sans secours lorsque Marin vint à passer par le sentier; on l'était venu quérir pour voir sa mère malade. Il releva son camarade et l'emporta sur ses épaules jusqu'à la première chaumière; la charité donnait au brave paysan des forces que le remords et la peur avaient enlevées à Pierre. Lorsque le malheureux revint à lui, il ouvrit des yeux encore hagards: « le picot! » murmura-t-il; personne ne comprenait ce qu'il disait, et lorsqu'on le ramena à son logis, le Normand ne révéla pas à sa femme ce qu'il avait souffert dans cette nuit terrible. Pierre ne devint pas un bon mari, il ne fut jamais un bon père. Les enfants de Marin grandirent et l'entourèrent de soins et d'affection. La famille de Pierre tourna mal et se dispersa de bonne heure, mais le paysan avait au moins appris une leçon salutaire. Quelle que fût sa détresse, quelque séduisante que lui parût la branche de genêt, il ne mit jamais la main sur le bien d'autrui: il entendait toujours retentir à ses oreilles la redoutable voix du picot: « Volé! Marche! »

LES

DEUX BOSSUS

LÉGENDE NORMANDE

LES

DEUX BOSSUS

LÉGENDE BRETONNE

Il y avait une fois dans le pays de Vannes une veuve et ses deux fils qui demeuraient ensemble ; la veuve était vieille et méchante, ses fils étaient des hommes faits, mais elle ne leur témoignait ni douceur ni amitié. Elle était honteuse, elle qui marchait encore droite malgré ses soixante ans, d'avoir mis au monde deux fils contrefaits ; Perr et Guilcher étaient tous deux bossus.

La mauvaise humeur régnait donc dans la pauvre maison, surtout lorsque Perr, qui était tailleur, se trouvait en tournée, voyageant de paroisse en paroisse pour faire les habits de noces, réparer les justaucorps de drap des femmes et raconter les nouvelles dans tout le pays. Lorsque Perr sortait de chez lui, il quittait son air sombre, car il était bon et doux ; mais l'humeur revêche de sa mère et de son frère lui imposait silence lorsqu'il se trouvait dans la chaumière, car Perr n'avait pas oublié les commandements de Dieu : il honorait sa mère et la traitait toujours comme

la maîtresse de la maison, bien qu'il en fût vraiment possesseur, comme fils aîné de son père auquel appartenait naguère le bien. Guilcher et sa mère ne s'entendaient que pour une seule chose, et c'était pour faire enrager Perr.

Le petit bossu voyageait donc au loin, son sac sur l'épaule, un peu de côté; sa bosse repoussait le fardeau ; il était tard, car il avait taillé du drap à grande mesure dans la ferme où le riche Alain devait bientôt amener la jolie Rosennik. Des gens charitables eussent engagé le pauvre tailleur à souper et à coucher une fois sa journée finie; mais Alain était dur, et il économisait d'avance pour les dépenses de son mariage. Perr était attendu le lendemain dans une métairie éloignée; il était minuit lorsqu'il arriva au bord de la lande qu'il devait traverser.

Perr était inquiet, car au milieu des bruyères s'élevait devant lui le palais de pierre des Korrigans, reste, disait-on, du temple des faux dieux, où les esprits maudits avaient choisi leur demeure. C'était là que les petits hommes noirs venaient danser toutes les nuits. Perr avait peur d'être entraîné dans leur ronde magique, il fit le signe de la croix et s'avança hardiment; les grandes pierres blanches jetaient une ombre noirâtre sous les rayons de la lune, et le tailleur espérait passer inaperçu.

Il avait compté sans les yeux des Korrigans; ils étaient là, les petits hommes noirs, dansant et sautant en rond, criant quelques paroles, toujours les mêmes, qu'ils se renvoyaient mutuellement d'un côté à l'autre; mais Perr n'écoutait pas ce qu'ils disaient; il marchait dans l'ombre, lorsque les chants s'arrêtèrent tout à coup et les nains se précipitèrent à la fois sur lui. Ils n'avaient rien dit, mais ils l'avaient entraîné dans leur danse magique, et Perr savait que l'homme qui saute avec les Korrigans tombe bientôt d'épuisement sur l'herbe courte de la lande.

Il n'avait cependant pas perdu la tête, le brave petit tailleur : il ne manquait de courage qu'à la maison et devant la colère de sa mère ; il écoutait ce que disaient les nains, qui avaient repris leur chanson. Ils sautaient d'abord sur le pied droit, puis sur le pied gauche, répétant en chœur les mêmes paroles, celles qu'ils

chantaient avant d'avoir arrêté Perr, et le tailleur reconnut bientôt des noms accoutumés : « Lundi, Mardi, Mercredi ! » criaient les nains qui tenaient le captif par les deux mains, et ceux qui étaient en face reprenaient aussitôt : « Lundi, Mardi, Mercredi ! » tout en sautant de plus belle.

Une idée traversa l'esprit de Perr : il avait jusqu'alors suivi le mouvement de la ronde, mais sans danser comme les Korrigans, alternativement sur l'un ou l'autre pied ; il avait laissé les petites pattes noires frapper la terre en cadence, et ses gros sabots n'avaient pas marqué la mesure ; mais lorsqu'il eût dit dans son cœur un petit mot de prière au bon Dieu, sans essayer d'arracher ses mains aux griffes de ses voisins, il se mit à bondir comme eux d'un pied sur l'autre, criant de toute sa force avec les Korrigans : « Lundi, Mardi, Mercredi ; » puis, comme les hommes noirs de l'autre côté du cercle répétaient le refrain, Perr continua résolûment et très-haut : « Jeudi, Vendredi, Samedi ! » Et les nains, enchantés, crièrent après lui : « Jeudi, Vendredi, Samedi ! » La ronde devenait de plus en plus furieuse, on tournait plus vite, le tailleur commençait à être étourdi, et il recommandait son âme à Dieu, lorsque tout à coup la danse s'arrêta, les Korrigans se répandirent sur la lande, répétant encore le chant nouveau qui les avait ravis, sautant et cabriolant entre les pierres blanches ; puis ils revinrent en masse autour de Perr qui commençait à reprendre haleine et se préparait à s'enfuir. « Demande-nous ce que tu voudras, criaient-ils tous ensemble ; veux-tu beauté ou richesse, en échange du plaisir que tu nous as fait ? »

Perr était bien pauvre, il gagnait son pain et celui de sa mère à la sueur de son front, à la fatigue de son petit corps contrefait, à la peine de chaque jour, et le travail de bien des nuits ; mais le tailleur n'était pas paresseux, et il était plus malheureux de sa laideur que de sa misère. Ce n'était pas qu'aucune fille n'eût voulu l'épouser : Perr n'avait jamais proposé le mariage à personne, mais il lui semblait que sa mère serait plus douce pour lui s'il n'était plus bossu. Il n'hésita donc pas un instant, et il cria aussi fort que les Korrigans : « Si vous me délivrez de ma

bosse, je louerai le bon Dieu toute ma vie de m'avoir amené cette nuit sur la lande! »

Les Korrigans s'écartèrent un instant : ils craignent le grand Dieu du ciel, mais ils ne l'aiment pas, et ils ne sont pas accoutumés à l'appeler le *bon* Dieu. Cependant la reconnaissance l'emporta : ils s'élancèrent sur Perr et, le lardant tous à la fois de leurs petits couteaux, sans que le tailleur ressentît aucune douleur, sans qu'il s'échappât de la blessure une goutte de sang, ils enlevèrent sa bosse et passèrent leurs mains crochues sur la cicatrice si doucement que leur attouchement semblait une caresse. Lorsque Perr se trouva seul sur la bruyère, le jour commençait à paraître à l'orient; on entendait dans le lointain le chant des oiseaux au lieu de la voix rauque des hommes noirs, et le tailleur marchait droit, les épaules effacées et la tête haute comme s'il avait été dressé par un sergent aux gardes; son sac pendait au milieu de son dos et les gens de la métairie, où il allait travailler, ne voulaient pas le reconnaître, disant qu'on attendait Perr le bossu. Il eut grand'peine à faire accepter son histoire, personne ne voulait croire ce qu'il racontait. Il ne disait pas toute la vérité : il n'avait pas parlé de la ronde magique, il racontait seulement qu'il s'était endormi de fatigue près du palais des Korrigans, ce qui faisait signer toutes les bonnes femmes, et qu'il s'était trouvé au matin droit comme on le voyait. « C'est la première fois que les petits hommes noirs font du bien à un chrétien sans y être forcés, disait la vieille grand'mère; ils sont reconnaissants et servent quelquefois ceux qui leur ont fait plaisir, mais nul ne les a jamais vus chercher l'occasion d'être bons à une créature baptisée qui ne leur avait rien demandé. » Perr se taisait et tirait son aiguille.

Il était au bout de sa tournée, et bien qu'on l'eût pressé cette fois de passer la nuit dans la grange, il reprit le chemin de sa demeure, pressé de voir sur sa mère l'effet du changement qui s'était opéré en lui. Il arriva à la porte; la nuit était tombée, mais la lune était aussi brillante que la veille aux Pierres-Blanches et la veuve était encore sur le seuil; elle avait attaché la vache à un

piquet de peur qu'elle ne vînt à s'égarer dans le lieu ouvert et que les poulpikans ne pussent la traire. Elle se retourna au bruit des pas et recula d'étonnement; c'était Perr et ce n'était pas lui! Non-seulement sa bosse avait disparu, mais le tailleur semblait grandi, les traits grossiers de son visage étaient devenus plus fins et plus réguliers, ses yeux avaient acquis une expression ferme et joyeuse; les nains avaient bien fait les choses; Perr avait méprisé les richesses, il avait reçu le don de la beauté; sa mère ne le reconnaissait plus. Le tailleur se baissa pour embrasser sa mère; il n'avait pas besoin de paroles, jamais elle ne l'avait regardé comme elle le regardait maintenant, et ce fut appuyée sur le bras de Perr que la veuve rentra dans la chaumière. Avant même de savoir l'histoire étrange de son fils, la femme vaniteuse, ulcérée dans son orgueil maternel, avait pardonné à Perr les chagrins que lui avait causés sa bosse; elle était prête maintenant à l'accepter pour son fils.

On entendait au fond de la maison la voix aiguë de Guilcher qui criait: « Allez-vous bientôt fermer la porte, ma mère? le vent siffle sur la lande, et il vient jusqu'ici me glacer les jambes! » Mais lorsqu'il releva à son tour la tête en entendant parler son frère, une expression de colère et de maligne jalousie passa sur son visage. Guilcher était comme sa mère, il ne savait encore rien des aventures de Perr, mais il voyait que son frère n'était plus bossu et il n'avait pas besoin de passer la main sur son dos pour s'assurer qu'il l'était encore. Jusqu'alors Guilcher s'était contenté de mépriser Perr, il commençait déjà à le détester.

Perr raconta son histoire, assis à côté de sa mère, sur un escabeau à trois pieds, la main de sa mère dans les siennes, et lorsqu'il dit la peur qu'il avait eue en se sentant entraîné dans la ronde magique, elle le regarda avec des yeux humides; les Korrigans avaient donné à Perr une taille droite et la douce beauté du visage, mais Dieu lui avait fait trouver un don plus précieux: il lui avait rendu le cœur de sa mère.

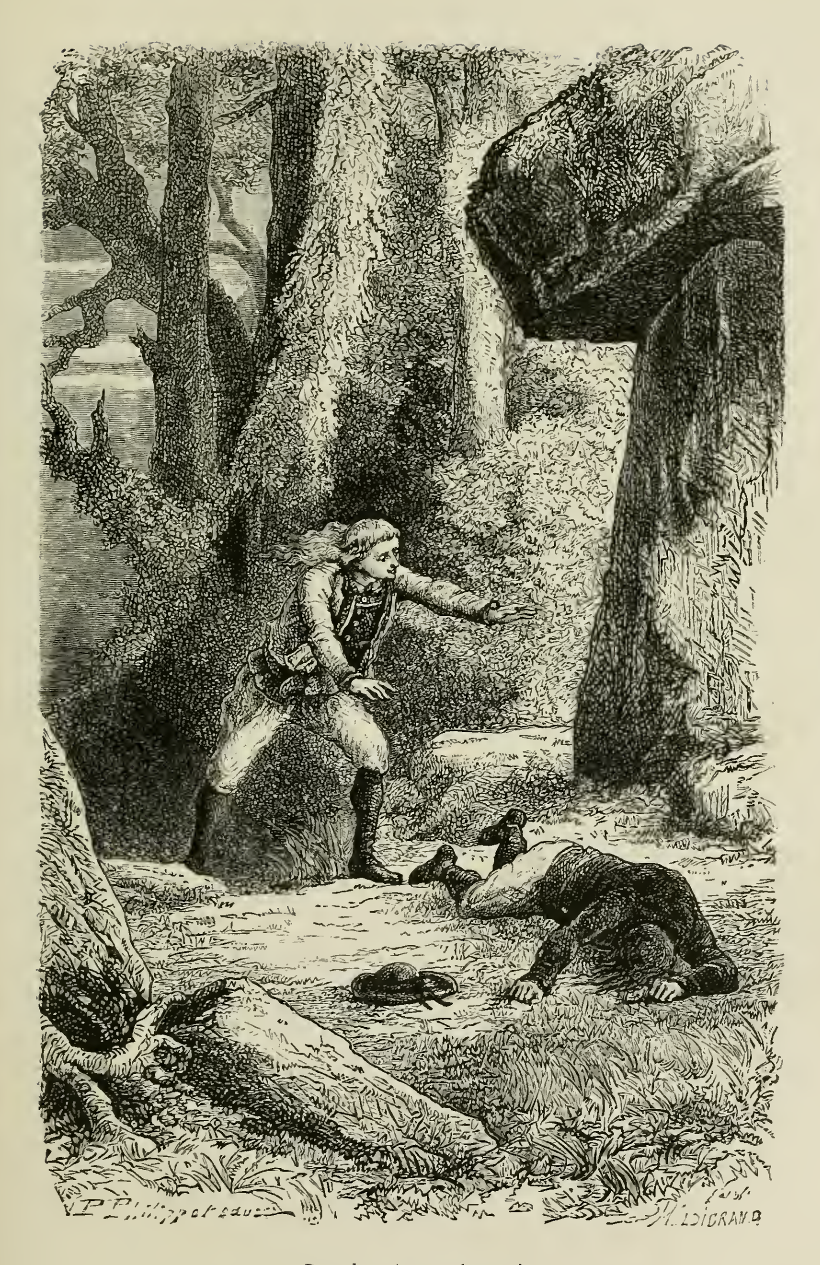
Guilcher était couché sous sa soupente: il n'y avait qu'une chambre à lit dans la petite maison, et elle appartenait de droit à

la mère. « C'est là que nous sommes nés tous les deux, » avait dit Perr après la mort de son père, lorsqu'il était devenu le maître du logis, « et ma mère y couchera jusqu'à sa mort si bon lui semble. » Elle dormait donc sous les courtines de serge verte, le cœur plus léger qu'elle n'avait dormi depuis la naissance de ses fils bossus, et les deux frères étaient étendus sur leur couche de paille aux deux bouts du grenier, séparés par un amas de planches que Guilcher avait naguère entassées là, « pour ne pas voir ton vilain visage au clair de la lune quand tu dors, » avait-il dit alors à son frère. Au travers des planches il lui semblait voir le visage de son frère qui n'était plus vilain.

Guilcher réfléchissait profondément au récit que venait de faire Perr, une idée lui était venue à l'esprit. Lorsque tout bruit eut cessé dans la chaumière, et que la respiration régulière de son frère annonça le sommeil, avant que le premier cri du coq vînt troubler les esprits follets et les nains qui couraient la campagne, Guilcher se laissa glisser par la petite fenêtre de la soupente le long de la corde par laquelle on descendait la paille et le foin, et il courut, au clair de la lune et d'une seule haleine à la lande où s'élevait le palais des Korrigans.

Quelque hâte qu'il pût faire, minuit était passé lorsqu'il arriva, et les petits hommes noirs étaient déjà occupés de leur plaisir favori. Ils dansaient à perdre le souffle, tournant à donner le vertige, et criant de leur voix siflante : « Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi ! » En prononçant les noms nouveaux, ils éclataient tous de rire ; on aurait cru une armée de scies grinçant à la fois contre la pierre.

Toujours courant, Guilcher s'en vint tout droit aux nains ; la jalousie lui avait donné du courage, il rompit le cercle magique sans hésiter et saisissant les griffes de deux Korrigans stupéfaits, il se mit à tourner avec eux, tapant de ses pieds nus sur la terre, car il n'avait pas pris le temps de mettre ses sabots, et criant plus haut que les hommes noirs : « Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi ! » Puis, s'arrêtant un instant comme pour reprendre haleine, il cria plus fort encore : « Dimanche ! » et s'ar-



Perr le retrouva évanoui.

rèta dans sa ronde désordonnée pour voir l'effet de sa révélation.

Les hommes noirs s'arrêtèrent aussi. Avaient-ils trouvé le vers trop court et choquait-il leurs idées d'harmonie, ou le souvenir du saint jour où Jésus-Christ remonta de la tombe après avoir écrasé la tête de Satan troublait-il dans leurs plaisirs les esprits qui n'avaient point de part à sa rédemption? Nul ne le sait, ni ne le saura jamais. Toujours est-il que la gaîté folle qui entraînait la danse cessa tout à coup. Les Korrigans se rapprochèrent de Guilcher; moqueurs et menaçants, ils criaient tous ensemble: « Que veux-tu que nous te fassions? Perr a choisi la beauté, nous t'offrons comme à lui beauté et richesse! » Mais les petits hommes commençaient à piétiner autour de l'imprudent, leurs griffes s'approchaient de son visage et Guilcher commençait à avoir peur. « Je choisis ce que Perr a laissé! » murmura-il d'une voix faible.

Un éclat de rire aigu lui répondit; les nains couraient derrière les pierres; Guilcher pensa qu'ils allaient chercher le trésor promis. Une troupe revint portant en triomphe un fardeau d'une forme étrange; avant que le malheureux jaloux eût eu le temps de se reconnaître, il était étendu à terre, vingt Korrigans lui avaient appliqué sur la poitrine une seconde bosse, et la douleur de leurs petites aiguilles passant et repassant dans sa chair se mêlait à l'angoisse qu'inspiraient à Guilcher les paroles moqueuses qu'il entendait retentir à ses oreilles: « Tu as maintenant ce que Perr a laissé, tu es bossu par derrière et par devant! »

Lorsque Guilcher revint à lui, il était couché dans le lit de sa mère. Perr l'avait cherché deux jours entiers avant de le retrouver évanoui entre les Pierres-Blanches; le bon frère l'avait rapporté au logis sur ses épaules sans s'apercevoir du terrible accident survenu au jaloux, mais la veuve l'avait reconnu au premier coup d'œil. « Hélas, s'écria-t-elle avec les bons sentiments qui venaient de s'éveiller dans son cœur, mon pauvre fils aura porté son envie parmi les petits hommes noirs et il en a été puni, comme ils t'ont récompensé de ta bonté et de ta patience envers moi, mon Perr. »

Perr rougit; il n'était pas encore accoutumé aux douces paroles, mais il prodiguait ses soins au pauvre Guilcher. Jamais le malheureux ne voulut franchir le seuil de sa demeure, jamais il ne voulut exposer aux yeux des hommes l'horrible difformité que lui avaient attirée son avidité et son envie; jamais non plus Perr ne se relâcha dans sa tendresse et sa patience. Guilcher n'était pas devenu meilleur dans son malheur; mais, lorsque la mère mourut après avoir secondé Perr dans son œuvre d'affection et de dévouement, Perr ne posa qu'une seule condition à la jolie Tinha qui lui avait promis de l'épouser : « Vous serez toujours bonne pour Guilcher, » avait-il dit. Tinha le promit et tint parole. Quand le malheureux bossu mourut à son tour, il avait courbé la tête sous le châtiment, sentant qu'il avait mérité son malheur, et il s'endormit en paix, pardonné de Dieu.

LA

FILLE AUX TALISMANS

LÉGENDE BRETONNE

LA

FILLE AUX TALISMANS

LÉGENDE BRETONNE

La vieille Barbaïk est riche : elle a des vaches et des moutons, des champs à labourer, du blé blanc et noir à battre dans l'aire; mais elle est avare, elle a peur d'être volée, et elle n'a jamais voulu loger sous son toit ni serviteur ni servante; chaque soir les ouvriers qui ont travaillé pour elle s'en retournent lassés dans leurs chaumières, leurs outils sur l'épaule; Barbaïk reste seule avec sa nièce Fanchonnik.

Elle n'a guère de repos, la pauvre Fanchonnik; elle n'a pas le loisir d'arranger ses cheveux comme les autres jeunes filles, ni de coudre des rubans à son corsage; le soir, à minuit, elle est encore debout, pour baratter le lait de la journée; elle ne mange guère, car sa tante réserve la bouillie épaisse et les crêpes de sarrasin pour les ouvriers auxquels elle doit un salaire; la plus maigre part suffit à l'orpheline qu'elle a recueillie contre sa volonté et de peur que la paroisse ne se soulevât contre elle si

elle avait laissé sa chair et son sang à la charité des bonnes âmes. Fanchonnik pleure souvent; ses larmes se mêlent au lait qui coule des larges mamelles des vaches : « Je voudrais être morte! dit-elle. Bien sûr ma tante a été baptisée de l'eau destinée aux garçons; elle a de la barbe au menton comme un homme, et il n'y a pas dans tout le pays, même un lépreux, qui soit si méchant qu'elle! »

Barbaïk n'était pas devenue meilleure, et Fanchonnik travaillait toujours au delà de ses forces; mais elle ne pleurait plus, elle chantait même parfois à son ouvrage; elle hâtait le pas en revenant des champs, son seau sur la tête, les branches de houx à demi baignées dans les flots blancs du lait; car, au coin du vieux four en ruines, l'attendait le laboureur Stevan. Fanchonnik trouvait désormais le temps d'attacher ses cheveux avec un ruban, mais elle cachait sa parure inusitée lorsqu'elle rentrait à la ferme. Barbaïk n'eût pas manqué de lui demander d'où venaient de semblables affiquets, et la jeune fille n'osait pas dire que Stevan lui avait apporté le ruban rose, la bague de cuivre et la croix d'argent de la foire Saint-Jean, au pays de Vannes.

Stevan était beau, il était fort; il était aussi instruit, non qu'il sût lire dans les livres, mais il avait été élevé par un vieux prêtre qui lui avait raconté l'histoire de la création du monde et celle du saint Fils de Dieu sur la terre; il avait été bercé par sa mère des vieilles légendes de la Bretagne, et il les redisait à Fanchonnik pendant qu'ils étaient cachés derrière le four. Elle aimait à l'entendre chanter : « Le cœur que m'avais donné, ô ma douce belle, à garder, je l'ai mêlé avec le mien; quel est le mien? quel est le tien? » Mais pendant que Stevan chantait à demi-voix, pour n'être entendu que de son amie, les durs accents de la vieille fermière retentissaient au loin : « Fanchonnik, paresseuse, que fais-tu au pâturage? les agneaux sont à la porte, ils veulent être conduits à leurs mères; » et Fanchonnik, toute tremblante, reprenait son seau de lait et s'enfuyait sans oser regarder derrière elle.

Un matin, elle lavait à la fontaine : sa tante l'avait appelée

avant l'aube; à peine les nuances rosées de l'aurore avaient rougi les nuages flottants dans le ciel, l'herbe était encore humide de rosée, les petits oiseaux soulevaient leur tête endormie dans leurs nids de mousse, et Fanchonnik pensait tristement qu'à l'heure accoutumée, Stevan attendrait en vain derrière le vieux mur. Le paquet de linge était si gros, que les bras de la jeune fille étaient déjà las avant d'en avoir seulement lavé la moitié : « S'il y en a peu, elle n'en fera pas davantage, se disait Barbaïk; s'il y en a beaucoup, elle sera bien obligée d'en venir à bout. »

Tout à coup, comme Fanchonnik relevait les yeux, appuyant sur le battoir ses mains fatiguées, elle aperçut devant elle une vieille femme, le bâton à la main, les pieds chargés de poussière et mouillés par la rosée, la besace sur les épaules; des cheveux gris s'échappaient de son bonnet, elle paraissait bien vieille et bien faible pour courir ainsi les chemins. Fanchonnik se leva, laissant tomber le drap qu'elle venait de laver : « Asseyez-vous, ma mère, dit-elle en poussant vers la vieille son ballot de linge; ce n'est pas aux pieds chancelants et aux blancs cheveux qu'il convient de marcher de si grand matin. — Hélas! ma fille, dit la mendiante en se laissant lourdement tomber sur le siége improvisé, quand on n'a ni enfants pour vous nourrir, ni toit pour abriter sa tête, il faut bien se confier en la Trinité et devenir chercheur de pain. » Deux petites larmes tremblaient aux cils de la vieille femme, sans tomber cependant; la source des pleurs est épuisée chez les vieillards quand ils ont perdu tout ce qu'ils aimaient.

Fanchonnik avait fouillé dans son panier; sa tante avait coupé un morceau de pain noir, elle l'avait frotté de lard, mais sans donner la viande à la jeune fille; celle-ci ne devait pas rentrer au logis pour déjeuner : « Mangez, ma mère, dit-elle en tendant le pain à la mendiante; je n'ai pas faim ce matin. J'ai plus envie de pleurer que de mettre la dent à la nourriture, ajouta-t-elle tout bas; Stevan sera fâché contre moi. »

La vieille femme avait rompu le pain, mais elle regardait Fan-

chonnik : « Le jeûne est bon pour le corps, et la charité fait du bien à l'âme, dit-elle à demi-voix ; mais les larmes des jeunes filles ne coulent pas sans cause : pourquoi le cœur de mon enfant est-il si gros? — Je ne verrai pas Stevan aujourd'hui, » balbutiait Fanchonnik.

A dix lieues à la ronde, Barbaïk était connue : la mendiante n'avait pas besoin de demander pourquoi la jeune fille était écrasée d'ouvrage, au point de ne pouvoir donner un instant à son ami. Elle détacha de son corsage une grosse épingle : « Tenez, dit-elle, quand vous mettrez ceci à votre fichu, votre tante aura tout à coup envie de compter ses choux dans le jardin, et vous pourrez à votre aise causer avec Stevan, sans craindre qu'elle vous appelle ; ce sera seulement quand vous ôterez l'épingle qu'elle se lassera de compter. »

Fanchonnik avait repris courage ; la vieille avait mangé son pain et s'était lentement remise en route ; la jeune fille frottait, battait, tordait avec tant de zèle, que l'amas de linge disparaissait comme par enchantement sous ses mains. A midi, comme les ouvriers étaient à table, mangeant en silence le pain noir et la soupe aux haricots, Barbaïk, qui comptait du bout de la table chaque morceau de pain et chaque verre de cidre, se leva tout à coup et sortit par la porte de derrière de la ferme. Les journaliers, étonnés, levèrent les yeux ; ils n'avaient pas coutume d'être abandonnés à eux-mêmes : « La maîtresse serait-elle malade? » murmura d'un air narquois le tailleur, qui se trouvait ce jour-là à la ferme, raccommodant des habits si vieux, si usés, que le tissu se déchirait sous l'aiguille. Personne ne répondit ; la porte du chemin s'ouvrit lentement ; Fanchonnik apparut chancelante sous son fardeau ; les draps, alourdis par l'eau, reposaient sur ses épaules et sur son cou ; elle releva cependant la tête et jeta un rapide coup d'œil autour de la cuisine : « Ta tante n'y est pas, sois tranquille, dirent à la fois deux ou trois vieux ouvriers ; elle est partie tout à l'heure du côté du jardin comme si le diable l'avait emportée. » Fanchonnik rougit violemment et porta la main à son fichu ; l'épingle était là, cachée dans les plis ; la jeune

fille déposa vivement le linge et sortit. Barbaïk comptait les choux; elle allait de carré en carré, recommençant sans cesse ses calculs, essuyant les feuilles, redressant les tiges; Fanchonnik et Stevan causaient à leur aise derrière le four.

Le matin, à midi, le soir, les deux jeunes gens se rencontrèrent désormais sans crainte d'être surpris; la puissance de l'épingle était irrésistible. Mais si un charme secret entraînait la vieille fermière dans son jardin, le même attrait ne retenait plus le jeune laboureur auprès de Fanchonnik; il avait pris plaisir à contrecarrer sa maîtresse pour faire la cour à la jeune fille; mais Fanchonnik n'était pas bien jolie, elle était pauvrement vêtue; elle écoutait les douces paroles de Stevan sans savoir lui répondre autrement que par ses regards; lorsqu'il restait muet, elle levait sur lui des yeux tristes; parfois elle pleurait, mais sans jamais se plaindre. Bientôt Stevan ne fut plus exact et Fanchonnik détournait la tête lorsqu'elle passait près du vieux mur en revenant de l'ouvrage : personne ne l'attendait plus.

La jeune fille était retournée à la fontaine; elle était à genoux au bord de l'eau; elle pleurait si amèrement, qu'elle n'entendait point le bruit des pas. Une main se posa sur son épaule, et la vieille chercheuse de pain dit à son oreille : « Pourquoi ma fille pleure-t-elle, quand elle est jeune et qu'elle peut voir son fiancé? » Fanchonnik baissa la tête : « Pour le voir il faut qu'il vienne, murmura-t-elle, et pour le retenir quand il est venu il faudrait avoir de l'esprit comme lui. » La vieille femme souriait tristement : « Tes yeux bleus ne suffisent-ils pas? dit-elle à demi-voix; tiens! » et elle souffla en l'air, une petite plume blanche voltigea un instant au dessus de la tête de la jeune fille et se posa sur ses cheveux comme si un oiseau l'eût laissée tomber de son aile : « Tu auras maintenant assez d'esprit pour plaire à tous les clercs d'ici jusqu'à Vannes. » Fanchonnik secoua gaiement la tête, une intelligence nouvelle brillait dans ses yeux : « Je ne me soucie de plaire qu'à un laboureur, » dit-elle, et, le soir arrivé, Stevan étant venu par hasard au rendez-vous que Fanchonnik ne négligeait jamais, il ne fut pas pressé de

s'éloigner ; jamais il ne s'était tant amusé dans sa vie, disait-il en riant : « Jamais je n'aurais cru qu'une femme pût avoir tant d'esprit, » murmurait-il encore quand il rentra dans sa chaumière, repassant dans sa mémoire les récits touchants, les réponses piquantes, les joyeuses chansons de Fanchonnik.

Pendant quelques jours, le bonheur de Fanchonnik ne connut plus de bornes ; elle avait reconquis son ami, et elle ne se lassait pas de voir l'admiration qui brillait dans les yeux du laboureur, accoutumé naguère à étonner Fanchonnik de son esprit et de ses connaissances, et qui n'avait plus maintenant qu'à écouter. Mais les journées s'écoulaient, les rendez-vous succédaient aux rendez-vous, et Stevan recommençait à arriver plus tard, sinon à s'en aller aussi vite que par le passé. Peu à peu, il se lassait d'être amusé, il regrettait le temps où Fanchonnik l'écoutait sans répondre, dans une muette satisfaction : « Ce sera difficile de se faire obéir par une femme aussi fine, se disait-il ; elle aura toujours le dernier mot, et on n'aura pas souvent raison avec elle. » Fanchonnik, d'ailleurs, n'ôtait pas toujours sa plume de ses cheveux ni l'épingle de son fichu lorsqu'elle quittait Stevan. Sa tante comptait ses choux pendant que la jeune fille tenait tête aux ouvriers, au tailleur, au recteur lui-même, ripostant, plaisantant, disputant avec tant d'esprit et de verve, qu'on parlait d'elle dans toutes les maisons de la paroisse : « On ne sait pas sur quelle herbe a marché Fanchonnik, disaient les jeunes gens, piqués de se trouver vaincus dans ce combat de paroles ; elle n'avait autrefois pas un mot à jeter à un chien, et maintenant nul ne saurait avoir le dernier quand elle est céans. » Stevan avait appris depuis quelques jours le chemin de la ferme des Coudraies, où la jolie Lizsenn l'écoutait les yeux baissés, sans répondre encore à ses propos aimables, mais aussi sans le repousser. Fanchonnik pleurait seule ; la plume dans ses cheveux, la liberté que lui valait l'épingle ne la consolaient pas de la froideur de Stevan.

Les feuilles qui bourgeonnaient sur les arbres la première fois que la jeune fille avait rencontré la vieille mendiante auprès de

la fontaine pâlissaient dans leur éclat sous le soleil d'août lorsque la chercheuse de pain parut dans l'aire. Barbaïk y était venue la veille, pour voir si tout était en ordre pour la récolte nouvelle, et, à son grand regret, elle avait reconnu que les cailloux sortaient de toutes parts, que le rouleau se heurterait à chaque pas aux inégalités du terrain, et qu'il fallait faire une aire neuve. Ce n'était point du tout l'affaire de la vieille avare ; si les voisins aidaient à construire l'aire en apportant de la terre dans leurs charrettes, il fallait fournir à manger à tous venans, débonder un tonneau de cidre, et donner encore des rubans pour les prix. Cette dépense faisait d'avance soupirer Barbaïk, mais comment s'y soustraire? « Va à l'aire, avait-elle dit à sa nièce, emporte une masse et vois s'il n'y aurait pas moyen de faire rentrer les cailloux; je n'y veux point envoyer un garçon : il achèverait de dégarnir les pierres pour assurer la fête. » Barbaïk grondait sans cesse Fanchonnik, mais elle avait cependant confiance en elle ; la vieille fermière ne savait pas combien de fois par jour sa nièce l'envoyait compter ses choux, au grand détriment de son ouvrage.

Fanchonnik, haletante, était appuyée sur sa masse ; elle n'avait pas mis sa plume dans ses cheveux, mais son cœur n'avait pas besoin de lumières surnaturelles pour lui dire que Stevan était repoussé par l'esprit de sa fiancée au moins autant qu'il était attiré : « Si la chercheuse de pain m'avait fait belle, au lieu de me donner de l'esprit, Stevan ne se serait pas lassé de me regarder, » se disait-elle. Elle parlait encore lorsque la vieille femme parut devant elle, toujours courbée sur son bâton, toujours mal vêtue et les cheveux en désordre; mais Fanchonnik connaissait maintenant sa puissance ; elle n'aurait plus osé lui offrir son pain noir, et elle tremblait devant elle. Du fond de la poche d'une jupe déguenillée, la vieille tira une chaîne d'or, amincie par le temps, noircie par la fumée, elle la jeta sur le cou de la jeune fille. « Sois belle ! » lui dit-elle, et elle disparut.

Fanchonnik avait attendu de se trouver avec Stevan pour mettre dans ses cheveux la plume qui devait lui donner de l'esprit; elle n'avait voulu pour la première fois se servir de l'épingle

qu'à l'heure où Stevan était libre de causer avec elle, mais elle n'attendit pas un instant pour s'assurer de sa beauté. Laissant sa masse sur le sol inégal de l'aire, elle courut au ruisseau voisin, et se pencha sur l'onde limpide. C'était bien elle, Fanchonnik et non pas une autre ; ses yeux s'étaient agrandis sans rien perdre de leur douceur caressante ; ses cils noirs se recourbaient sur des joues roses, dégagées de toute tache de rousseur ; son nez retroussé était devenu plus fin, ses dents étaient plus blanches, ses lèvres rouges comme deux cerises, ses cheveux s'étaient échappés de sa coiffe et flottaient en masses épaisses sur ses épaules. Fanchonnik rougissait de plaisir en contemplant son image ; mais elle rajusta la plume dans ses cheveux en les relevant sous le peigne, elle chercha l'épingle attachée à son fichu. Elle ne voulait perdre aucun de ses avantages : ne s'agissait-il pas de conserver, peut-être de regagner l'amitié de Stevan?

Lorsqu'elle rentra à la ferme, la nuit était tombée ; les ouvriers avaient repris le chemin de leurs chaumières. Stevan ne s'était pas arrêté au coin du vieux mur, il hâtait le pas pour aller souper à la ferme des Coudraies comme l'y avait engagé le père de Lizsenn ; il était plus assuré que de coutume d'être le bienvenu, car Barbaïk avait pris son parti, et elle avait annoncé « l'aire neuve » pour le jeudi suivant. Le joli visage de Lizsenn s'épanouit de plaisir en apprenant cette nouvelle. « Ne tâcherez-vous pas de gagner les rubans? demanda-t-elle à demi-voix. — Si je les gagne, Pennerez (jeune fille), ils seront pour vous, » dit le galant laboureur qui ne pensait plus à Fanchonnik.

On était bien occupé à la ferme le lendemain. Barbaïk et sa nièce pétrissaient le pain et préparaient les galettes de blé noir; on avait décroché les quartiers de lard de la cheminée, les œufs et le beurre étaient amassés sur le buffet; les hommes allaient et venaient, apportant de la terre, puisant de l'eau dans les barriques qu'ils amoncelaient autour de l'aire. Mais plus d'un ouvrier avait cependant remarqué avec étonnement le visage rougissant de Fanchonnik penché sur la huche à pétrir. « Je n'aurais jamais cru que l'orpheline dût devenir si jolie, murmurait le vieux

pâtre; on dirait comme d'un miracle qui a tout d'un coup fait reluire son visage. » Stevan n'était pas là: il avait promis de rester à la ferme des Coudraies pour charger de terre les charrettes que le père de Lizsenn voulait conduire chez Barbaïk.

Minuit approchait ; les ouvriers avaient depuis longtemps quitté les champs; les moutons dormaient sur la lande; les vaches étaient rassemblées sous les hangards. Si on veillait chez Barbaïk, personne n'en savait rien, car les volets étaient soigneusement fermés : « Les coureurs de nuit n'ont pas besoin de regarder par la fenêtre quand je compte mes écheveaux de fil, » disait la vieille avare. Un murmure contenu se faisait cependant entendre autour de la demeure; le bruit des roues et le pas des chevaux troublaient le silence de la nuit ; autour de l'aire arrivaient de nombreuses charrettes, chargées de terre et de barriques d'eau; les charretiers attachaient les chevaux et s'endormaient sur la bruyère. Le nœud de rubans bleus fixé sur le poteau au milieu de l'aire appartenait de droit au premier arrivé : chacun attendait le dernier coup de minuit. L'horloge de l'église retentissait encore que Stevan entrait dans l'aire, conduisant la charrette des Coudraies ; il portait les rubans à la boutonnière de sa large veste brodée, lorsque Lizsenn arriva vers l'aube du jour pour prendre part à la fête.

Toutes les charrettes avaient versé leur fardeau ; l'eau se mélangeait à la terre, et les chevaux ornés de tresses de laine aux couleurs éclatantes foulaient aux pieds le mortier que les hommes égalisaient avec des pelles. De toutes les fermes, de toutes les chaumières environnantes, les femmes arrivaient en foule. Les jeunes filles surtout étaient nombreuses, car les mères étaient retenues au logis par les besoins de la famille. Lizsenn était charmante dans son justaucorps noir, ses cheveux lissés sous sa coiffe; un velours amarante soutenait sa croix d'or. Le sol devenait ferme déjà lorsqu'elle arriva, confiante et sereine, assurée d'être proclamée d'une seule voix reine de l'aire neuve, heureuse d'être assise sur le fauteuil rustique et enlevée sur le trône de planches par les bras vigoureux de Stevan. Lizsenn savait bien qu'à deux

lieues à la ronde il n'y avait pas une fille qui pût lui être comparée : «C'est la vierge Marie et Dieu le père qui m'ont faite ainsi,» répondait-elle modestement aux compliments qu'on lui adressait, et elle en savait bon gré à son Créateur.

Stevan était en tête des jeunes gens, conduisant maintenant les chevaux de dame Barbaïk ; comme Lizsenn entrait dans l'aire, il arrêta d'un bras robuste les coursiers bondissants ; déjà il s'avançait vers elle, lorsque derrière la blonde fille des Coudraies apparurent les yeux de Fanchonnik brillant d'un nouvel éclat ; la colère, le chagrin, la jalousie avaient coloré le teint de la pauvre délaissée. Elle regardait Stevan et un attrait irrésistible le poussa vers elle. Se détournant de Lizsenn qui souriait déjà dans son triomphe, il enleva Fanchonnik dans ses bras et la déposa sur le trône rustique en criant : « Fanchonnik est la plus belle ! » Nul de ceux qui l'entouraient n'était disposé à le contredire; Lizsenn elle-même regardait avec étonnement les charmes de sa rivale. « A quelle sorcière a-t-elle demandé des enchantements ? se disait-elle tout bas ; je l'avais trouvée laide il y a huit jours ! »

La lutte commençait: les jeunes gens se succédaient sur l'arène, s'épiant, se regardant, se mesurant des yeux, essayant chacune des ruses connues pour faire tomber leur adversaire ; deux fois Stevan était resté victorieux, et deux fois il avait apporté le fruit de sa victoire aux pieds de Fanchonnik.

Le triomphe de la jeune fille était complet; il dépassait non-seulement ses espérances mais son désir. Depuis que la vieille mendiante avait jeté sur son cou la chaîne d'or, tous les jeunes gens de la paroisse s'empressaient sur ses traces. Ce n'était plus Stevan seul qui l'attendait au coin du vieux mur : la ferme était assaillie par les prétendants et Barbaïk comptait sur ses doigts les demandes de mariage. Elle avait branlé la tête aux désirs de plusieurs, mais ses yeux avides avaient brillé de joie à la demande du meunier de Guelrane ; il était si riche, disait-on, qu'il eût pu moudre de l'or dans son moulin au lieu de farine, et s'il continuait son commerce c'était parce qu'il était aussi avare, aussi avide que la vieille fermière elle-même. Mais Fanchonnik tenait

bon ; ni le meunier, ni ses rivaux ne pouvaient obtenir un regard d'elle; tout son cœur appartenait à Stevan. Le laboureur était fier et pauvre; il ne s'attardait plus derrière la porte; il ne voulait pas poursuivre une femme recherchée par tant de gens plus riches que lui. Fanchonnik avait tant d'esprit, que nul ne pouvait s'ennuyer en sa compagnie; elle était jolie à ravir les petits enfants dans leur berceau; mais elle était pauvre et orpheline; elle ne pouvait choisir son mari à son gré : « Si au moins j'étais riche ! » se disait-elle en pleurant. Il y avait plus de huit jours que Stevan n'avait paru à la ferme.

Elle pleurait, et ses larmes roulaient sur son tablier. Dans sa douleur, elle n'avait pas aperçu sa tante ; la vieille femme venait d'entrer. «Jésus ! Marie ! s'écria-t-elle durement, que faites-vous là, ma belle, à pleurer au milieu du jour, quand l'ouvrage vous attend? vous pleurerez la nuit si le cœur vous en dit. » En parlant ainsi, Barbaïk avait saisi sa nièce par le bras, et la faisait lever brusquement. Un bruit argentin se fit entendre, des perles roulaient sur le pavé inégal de la cuisine, des larmes jaillissaient des yeux de la jeune fille, de nouvelles perles tombaient à terre. La vieille les ramassa stupéfaite : Fanchonnik pleurait toujours. Stevan entrait dans la chambre : « Elle pleure des perles ! criait la fermière; et dans son avide instinct, elle frappa rudement la pauvre enfant. A chaque nouvelle larme, une perle de l'eau la plus pure était ramassée par Barbaïk, mais Stevan s'était élancé vers elle, entourant Fanchonnik de ses bras. « Quand un boisseau de perles tomberait de ses yeux à chaque fois qu'elle verserait une larme, je ne voudrais pas la voir pleurer pour tous les trésors d'un empire, s'écria-t-il; j'ai trop d'affection pour elle, voyez-vous, dame Barbaïk! » et il protégeait de son corps Fanchonnik toute tremblante. La vieille avare avait changé de ton. « Seulement une larme, encore une, disait-elle d'une voix suppliante, pour sa pauvre tante qui l'a nourrie depuis son enfance ! Égoïste que tu es, si je pleurais comme toi je ne voudrais m'arrêter ni la nuit ni le jour, non plus que le ruisseau d'un moulin. »

Fanchonnik n'écoutait pas sa tante; elle ne pleurait plus, et

ses yeux brillaient d'un feu étrange. Elle appuya ses deux mains sur les épaules du jeune homme: « Stevan, dit-elle, pour toi j'ai souhaité d'être libre, d'avoir de l'esprit et d'être belle; tu m'as abandonnée bien des fois malgré tous ces dons que m'avaient accordés les saints du paradis ; tu ne veux pas de mes richesses, puisque tu ne veux pas les devoir à mes larmes; et tu dis que tu es mon ami! Je serai pour toi une femme tendre et fidèle! je ne te dis pas que je t'aime aussi; je te l'ai assez prouvé. » En parlant ainsi, elle jetait à ses pieds l'épingle et la chaîne, le vent enlevait déjà la plume, la jeune fille regardait en face son amoureux. L'attrait factice de la chaîne enchantée s'effaçait peu à peu de son visage, mais une tendre confiance éclairait les yeux bleus et le front innocent de la jeune fille; la maligne intelligence qui animait naguère ses paroles avait fait place à une simplicité douce et grave; les larmes qui coulaient sur ses joues ne se changeaient plus en perles, mais elles ne laissaient derrière elles aucune amertume. Stevan lui frappa dans la main, puis il l'embrassa deux fois sur le front : « A la vie et à la mort! dit-il ; sans la beauté, sans l'esprit, sans richesses, mais toute à moi, et rien qu'à moi! » Barbaïk voulut crier. « Taisez-vous! ma tante, dit Fanchonnik avec un retour de malice, ou je vous reprends les perles. » La vieille femme ouvrit la main pour contempler son trésor, mais avec le reste de l'enchantement les perles s'étaient évanouies ; quelques petites gouttes d'eau mouillaient les doigts ridés de l'avare. Elle se laissa tomber sur une chaise : « Nous vous servirons pour rien, ma tante, crièrent à la fois les fiancés. — Et je n'aurai pas besoin de nourrir mon neveu comme un homme de journée! » marmottait la vieille entre ses dents.

LE

PARDON MATERNEL

LÉGENDE BRETONNE

LE

PARDON MATERNEL

LÉGENDE BRETONNE

La cour du manoir de Skolan est pleine de chiens et de chevaux; Iaunik Skolan s'en va chasser le sanglier dans la forêt; il court à travers la lande avec ses serviteurs : il crie, il appelle sa meute; la chasse passe au milieu des genêts et des bruyères en fleur; l'ajonc épineux déchire le cou des chiens, mais l'ardeur de la poursuite les emporte; ils ont flairé la trace du sanglier qui s'est couché la nuit dans les grandes herbes, et ils aboient en courant. Iaunik les suit au galop de son bon cheval bai.

Pendant que le jeune seigneur de Skolan dévore les biens de sa maison en folles dépenses, pendant que ses chiens, ses chevaux, ses valets de chasse mangent peu à peu les terres du manoir, et que le reste de ses journées appartient à la débauche, sa mère et sa sœur travaillent et prient dans le vieux logis. La mère pleure souvent, mais la petite Morised ne pleure pas : elle est gaie, elle est courageuse, elle suffit à elle seule aux soins du mé-

nage, et, bien qu'elle soit demoiselle de haute naissance, elle met la main à tout dans le manoir; elle est fière aussi, et, lorsque les mendiants viennent à la porte et qu'elle ne peut leur donner qu'un morceau de pain noir, elle mord ses petites lèvres rouges, et dans son cœur elle en veut à son frère qui a détruit l'aisance de la maison paternelle.

Morised n'était pas au bout de ses chagrins ; elle jetait les bras autour du cou de sa mère, séchant ses larmes sous les baisers, mais elle devait bientôt pleurer à son tour. Le seigneur de Saint-Cast l'avait vue à l'église; il l'avait trouvée bien jolie sous ses coiffes blanches, car Morised ne s'habillait pas comme une riche demoiselle : elle portait le costume des paysannes de Tréguier; depuis ce jour-là, le seigneur était souvent revenu, mais Morised le fuyait avec effroi; le sire de Saint-Cast avait recherché la compagnie d'Iaunik Skolan, il lui avait prêté de l'argent dans ses nécessités, il l'avait encouragé dans ses débauches, il voulait le tenir en son pouvoir pour obtenir la main de la petite Morised. Mais les jeunes filles vertueuses ne se laissent pas gagner par de tels moyens. Lorsque Iaunik parla à sa sœur du seigneur de Saint-Cast, insistant violemment auprès d'elle pour qu'elle l'acceptât, Morised se releva toute droite, quittant le linge qu'elle lavait à la fontaine : « Je ne sais quel marché vous pouvez avoir passé avec le sire de Saint-Cast, dit-elle avec un mépris et une colère qu'elle ne cherchait pas à cacher, mais je vous dis ceci, mon frère, c'est que vous ne ferez point commerce de mon cœur ni de ma main; vous n'en avez pas acquis le droit par vos bontés, et je m'en irais plutôt au couvent de Sainte-Anne, à Tréguier, laissant ma mère toute seule au manoir, que de recevoir l'anneau de l'épousée de votre digne compagnon. »

L'eau de la fontaine est devenue rouge, l'herbe qui l'entoure est foulée aux pieds; sous les longues tiges de l'ajonc fleuri est cachée la petite Morised; son sang s'est échappé par une plaie ouverte dans sa poitrine, le poignard de Iaunik est tombé à ses pieds et le meurtrier s'est enfui, épouvanté par l'horreur de son crime. On pleure au manoir, on crie, on se lamente, car on a

rapporté le corps de la jeune fille, on a trouvé l'arme du jeune seigneur. La mère seule ne pleure pas ; elle est debout auprès du lit où repose Morised ; elle n'a point parlé, mais dans son âme est inscrite une sentence terrible : la mère a maudit son fils unique.

Iaunik fuyait, emporté par son cheval bai ; le noble animal errait sur la lande, son maître avait mis pied à terre en rencontrant Morised auprès de la fontaine. Au cri qu'avait poussé la jeune fille en tombant sous le coup du meurtrier, le cheval était arrivé au galop ; il avait flairé les petites mains glacées qui l'avaient si souvent caressé, et relevant la tête il avait henni de douleur. Comme Iaunik voulut le monter, pour la première fois de sa vie, le bon cheval se cabra. Dans sa colère, Skolan lui avait si rudement fait sentir l'éperon que le sang coulait sur les flancs du coursier comme sur la poitrine de Morised ; mais Iaunik galopait à travers la plaine, il allait à l'aventure comme un insensé, sans savoir où il portait ses pas ; il entra ainsi à l'improviste dans la ville de Tréguier. On y savait déjà la mort de Morised, car c'était jour de marché, et les paysannes avaient raconté le crime en venant vendre leurs œufs. Tous les regards se portaient sur le meurtrier qui traversait les rues, ses cheveux au vent, ainsi qu'un homme dont la raison est égarée. Les hommes de la justice mirent la main sur lui ; il voulut se défendre ; hélas ! son poignard était resté aux pieds de la petite Morised. Dix jours plus tard, il mourait sous l'épée du bourreau, sur la place de Tréguier, tout gentilhomme qu'il était, car il avait commis assez de péchés avant d'avoir tué sa sœur Morised.

La mère était restée seule au manoir. On ne la voyait pas sortir de sa chambre ; elle n'allait plus à l'église de la paroisse ; si elle priait, elle priait seule, dans l'angoisse de son amer désespoir ; elle ne pouvait suivre la voix du prêtre intercédant auprès de Dieu pour le pardon des pécheurs, car elle avait maudit son fils unique, Iaunik Skolan, qui avait tué sa fille chérie, la joie de sa vie, le désir de ses yeux, la petite Morised aux lèvres rouges comme les cerises.

C'était la nuit ; la dame de Skolan avait renvoyé ses servantes, et les jeunes filles avaient fermé la porte de leur chambre, joyeuses de se retrouver loin du sombre regard de leur maîtresse et de pouvoir rire et causer à leur aise. La dame errait dans le manoir, une lumière à la main, s'arrêtant de chambre en chambre, comme si elle cherchait son bonheur évanoui. Elle rentra dans la grande salle où brûlaient encore quelques charbons dans le foyer : elle tressaillit en apercevant un homme qui se chauffait les mains au-dessus de la flamme. « J'avais fermé mes portes ; mes portes, je les avais fermées à clef, murmurait-elle, et mes fenêtres à la targette, par où celui-ci est-il entré ? » Le visiteur se leva dans l'ombre du manteau de la grande cheminée : « Si vous avez fermé vos portes à clef, je sais les ouvrir depuis longtemps : Approchez votre chandelle, soufflez le feu, et vous verrez deux au lieu d'un. » Et lorsque la dame approcha sa chandelle, elle vit devant elle son fils Iaunik Skolan.

Il était là, le fils rebelle et ingrat, le frère dénaturé, le meurtrier de sa sœur. La mère leva lentement les bras ; la lumière ne tremblait pas dans sa main ; la malédiction qu'elle avait prononcée dans son cœur allait s'échapper de ses lèvres. Mais Iaunik se jeta à genoux :

« Ne parlez pas, ma mère, s'écria-t-il, ne parlez pas encore, je suis venu cette nuit pour vous demander votre pardon sans lequel je ne saurais entrer en Paradis. »

La dame de Skolan écoutait en silence ; sur ses lèvres pâles errait un sourire : « Ah ! Dieu est Père ! » disait-elle dans son cœur, et elle se redressait à l'idée de la terrible puissance qu'elle tenait encore entre ses mains sur son misérable fils. Le pardon de Dieu ne suffisait pas au repos éternel d'Iaunik Skolan ; les larmes qu'il avait versées dans sa prison, le sang de Jésus-Christ qui avait coulé pour lui avaient désarmé la colère divine, mais le pardon de sa mère manquait au meurtrier, et son patron, le doux saint Jean, avait consenti à le ramener sur la terre pour implorer cette grâce suprême. L'inflexible visage de la mère offensée se penchait sur le fils qu'elle avait porté dans son sein,

mais ses yeux restaient secs et son cœur inexorable. Iaunik pleurait, les mains jointes :

« Calmez-vous, ma mère, n'ayez pas peur ; c'est moi, le fils que vous avez mis au monde, qui suis venu encore une fois pour vous voir. J'ai perdu la bénédiction de ma mère ! »

Un seul mot s'échappa des lèvres de la Dame : « Morised ! » disait-elle.

« Hélas, ma mère, je sais que je l'ai tuée par méchanceté et par malheur, mais, puisque Dieu m'a fait miséricorde, ma mère, pardonnez-moi aussi ! »

« Morised ! » répétait la mère.

« Elle est au ciel, dans le Paradis de Dieu ; au lieu où elle est, il n'est plus de colère. Morised m'a pardonné, ma mère, pardonnez-moi aussi ! »

La Dame restait toujours debout, mais la lumière commençait à vaciller dans sa main ; des larmes remplissaient ses yeux, mais elles ne coulaient pas sur ses joues ; elle regardait en silence son fils unique prosterné à ses pieds, implorant d'elle le repos éternel. Tout à coup, dans la nuit, retentit une voix grave et douce : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » La Dame se setourna, elle ne vit que les ombres des noirs piliers de chêne et son fils Iaunik toujours à genoux. Elle ne parlait pas, mais la voix de Dieu avait pénétré jusqu'à son âme ; elle ne voyait plus les plaies sanglantes de la petite Morised, l'arbre de la Croix s'était dressé devant elle, chargé de la céleste victime : le sang de Jésus-Christ avait lavé le crime de son fils ; qui était-elle pour lui refuser son pardon ? « Va, dit-elle, ta mère te pardonne comme Dieu t'a pardonné. » Elle ne pouvait pas encore prononcer le nom de sa fille, mais Iaunik s'était redressé, les mains levées vers le ciel : « Recevez-moi donc dans votre Paradis, mon Dieu, disait-il, puisque ma mère m'a pardonné ! » La main de Jésus-Christ avait désarmé la colère et le ressentiment maternels.

Lorsque la Dame de Skolan releva les yeux, elle était seule ; tout était silencieux et sombre dans le manoir, mais une douceur inconnue remplissait son âme : les anges chantaient dans le ciel,

le pécheur repentant était entré dans le repos de Dieu, la miséricorde divine avait triomphé ; Morised était venue au-devant de son frère dans les tabernacles éternels.

Les servantes du manoir sortirent au matin de leur chambre ; lorsqu'elles voulurent allumer le feu dans la grande salle, elles trouvèrent la pierre du foyer creusée : Iaunik l'avait creusée avec ses genoux, et parmi les charbons elles aperçurent des gouttes de sang qu'il avait versées avec ses larmes sur les cendres et le feu qu'elles avaient éteint.

RÉCITS

POUR LA JEUNESSE

DOUCE-AMÈRE

DOUCE-AMÈRE

« Et Charlotte, ma sœur, vous ne m'en dites rien? » demandait avec anxiété Mme de Théry qui, revenant en France après une longue absence, avait à peine eu le temps d'embrasser sa fille unique confiée depuis deux ans aux soins d'une tante et d'un oncle.

Mme de Salviane s'appuya nonchalamment sur le dossier de son fauteuil. Son mari prenait lentement une prise de tabac. « Charlotte est une bonne petite fille... » répondit-il en s'appropriant la question adressée à sa femme. « Excepté quand elle boude... » reprit Mme de Salviane. « Quand elle boude, on la renvoie, et tout est dit. Vos femmes assurent qu'elle se porte bien? » continua le vieux gentilhomme en se penchant vers Mme de Salviane. Celle-ci fit un signe de tête. Mme de Théry se leva, elle était glacée sans savoir pourquoi. « Puis-je alors retrouver Charlotte? » demanda-t-elle. M. de Salviane regarda la pendule ; deux amours dorés soutenaient le cadran. « Elle doit à cette heure étudier ses pas

pour son maître de danse; mais vous êtes revenue, ma chère sœur », il saluait profondément, « et notre autorité cesse, la volonté d'une mère est souveraine, Charlotte est toute à vous. »

Le cœur de Mme de Théry n'avait pas attendu cette permission. Obligée, deux ans auparavant, de quitter précipitamment la France pour aller soigner son mari blessé grièvement dans une escarmouche contre les Arabes, elle n'avait pu emmener sa fille trop jeune et trop délicate pour la vie que sa mère allait mener dans une station lointaine d'Algérie; elle l'avait confiée aux soins de Mme de Salviane, sœur aînée de son mari, personne déjà âgée et qui n'avait jamais eu d'enfants, mais qui, seule, dans les deux familles, avait manifesté le désir de recueillir la petite abandonnée. M. de Théry luttait encore entre la vie et la mort lorsque la guerre avec l'Allemagne avait éclaté, coupant les communications entre les diverses parties de la France. M. et Mme de Salviane dans leur château du Bourbonnais ne recevaient plus de nouvelles d'Algérie et se gardaient bien d'écrire. « Les lettres pourraient tomber aux mains de l'ennemi, » disait M. de Salviane, et il laissait Mme de Théry dans la plus affreuse ignorance sur le sort de son enfant. Lorsque la paix avait rouvert les communications, la pauvre mère avait à son tour succombé sous le poids de tant de maux, elle était en proie à une fièvre typhoïde, qui l'avait laissée accablée d'une telle faiblesse qu'il avait fallu des mois avant que son mari lui permît de partir pour la France. Son beau-frère et sa femme l'avaient à peine reconnue tant elle était changée. « Qui pourrait penser qu'Eulalie a jamais été jolie? » disait Mme de Salviane en arrangeant devant la glace ses boucles blanches, tandis que Mme de Théry, errant dans le château qu'elle avait un peu oublié, arrivait enfin à la grande chambre où sa fille étudiait ses pas. Le visage de Charlotte était sombre, ses lèvres pincées, elle se dressait sur la pointe des pieds, elle battait des entrechats, elle faisait des révérences sans que son front se déridât un instant. Une femme âgée et d'une apparence respectable, moitié gouvernante, moitié femme de chambre, surveillait tous les mouvements de l'enfant. Elle se leva à l'entrée de Mme de

Théry. « Mademoiselle sera contente, dit-elle respectueusement, elle ne voulait pas faire ses pas aujourd'hui, parce que Madame était arrivée, mais M. de Salviane l'avait exigé. »

« Mon beau-frère nous a rendu notre liberté, Mme Antoine, » dit Mme de Théry en souriant, et la brave femme, heureuse de se voir reconnue, se retira en faisant une profonde révérence qui valait bien toutes celles que venait d'étudier Charlotte, car elle exprimait le respect et la sympathie. La petite fille restait immobile au milieu de la chambre, la main sur le dossier de la chaise contre laquelle elle s'appuyait pour faire ses exercices de danse. La mère attendit un moment, puis, comme l'enfant ne bougeait pas, elle s'approcha et la prit dans ses bras, l'embrassant à plusieurs reprises. Charlotte finit par lui rendre ses baisers et les petites lèvres cessèrent d'être boudeuses.

« Mon oncle me permet de jouer? » demanda-t-elle bientôt avec un intérêt visible.

« Ton oncle a abdiqué de la meilleure grâce du monde, repartit en riant Mme de Théry, il n'était qu'un vice-roi et la reine légitime est revenue: il m'a rendu ma fille, tu es à moi, mon enfant! » et elle recommençait les caresses dont elle était privée depuis si longtemps.

Charlotte se laissait faire, d'un air assez indifférent; tout à coup, elle se leva; « alors je vais chercher ma poupée, ma Fatmé ; vous savez bien, maman, celle que vous m'aviez habillée en Arabe ; ma tante me l'avait ôtée, mais puisque vous êtes revenue, Mme Antoine me la rendra. » La petite fille paraissait animée pour la première fois ; sa mère la retint par la main. « Attends, mon enfant, dit-elle doucement, le premier usage de notre liberté ne doit pas être de désobéir aux ordres de ta tante : viens avec moi dans ma chambre, nous n'avons pas encore eu le temps d'ouvrir mes malles.

— Oh ! si vous avez laissé vos clefs, Mme Antoine ou Céleste aura tout déballé et rangé dans les armoires, » dit la petite fille d'un air mécontent ; mais elle suivit sa mère sans rien dire. Mme de Théry riait : « Je ne suis pas habituée à être servie, et

j'ai gardé mes clefs dans ma poche, dit-elle gaiement. A Laghouat, je n'avais d'autre domestique que l'ordonnance de ton père, et je faisais nos chambres moi-même. » Charlotte ouvrait de grands yeux, elle avait déjà l'air moins grognon, mais son visage se rembrunit lorsqu'en rencontrant son oncle dans un long corridor celui-ci la regarda en passant : « Ah ! voilà que tu fais déjà voir à ta mère Mlle Douce-Amère ! » dit-il en riant, et il s'éloigna. C'était une vieille habitude de M. de Salviane de plaisanter les enfants de ses amis et de les taquiner ; il avait concentré depuis deux ans tous ses talents sur sa petite nièce.

Mme de Théry s'était retournée ; le nom bizarre donné à sa fille avait attiré son attention, et, malgré sa vive contrariété et le sentiment toujours croissant des fautes commises dans l'éducation de l'enfant comme des difficultés qu'elle allait probablement rencontrer, elle eut de la peine à retenir un sourire, tant l'épithète de Douce-Amère était bien appliquée. Charlotte tenait les yeux baissés, elle ne répondait pas, elle n'était pas impertinente ; mais son air boudeur, son indifférence réelle ou affectée, une certaine sécheresse dans tous ses mouvements laissaient assez deviner beaucoup d'humeur. Mme de Théry pressa le pas pour arriver à sa chambre, et sans rien dire, dès que la porte fut refermée, elle embrassa de nouveau sa fille comme pour reprendre la vie à deux si cruellement et si longuement interrompue. L'enfant commença à s'agiter autour des malles.

« Comme vos coffres sont petits, maman ! disait-elle ; ma tante a une grande caisse assez longue pour mettre ses robes sans les plier, et il y a trois compartiments. Il faut deux hommes pour la descendre quand elle est pleine ! » Mme de Théry riait.

« Mes malles à moi sont faites pour voyager sur le dos des mulets, et mes robes sont roulées comme un châle, vois plutôt. » Elle ouvrait, tout en parlant, un porte-manteau en cuir noir, usé par les voyages et par les accidents sur les mauvais chemins, réparé en plusieurs endroits par des mains malhabiles et faisait voir à l'enfant des robes de laine ou d'étoffe légère soigneusement roulées et serrées les unes contre les autres afin d'occuper

le plus petit espace possible. « Et vos robes de soie, maman? » demanda Charlotte d'un air consterné. Sa mère ouvrit l'autre côté de la valise. « J'ai une robe de soie noire que voilà, » dit-elle gravement; mais les coins de sa bouche se relevaient, et elle avait bien envie de se remettre à rire, tant la petite fille était troublée. « *Une* robe de soie noire, répétait-elle, comme Mme Antoine.

— Comme Mme Antoine, et Mme de Théry se penchait pour embrasser sa petite fille, j'aime beaucoup Mme Antoine, et je ne serais pas fâchée de lui ressembler; elle a été bonne pour toi, n'est-ce pas? »

Charlotte ne répondit que par un signe de tête; elle avait aperçu une boîte qu'elle reconnaissait, ses souvenirs lui disaient que la cassette orientale aux délicates incrustations de cuivre et de nacre contenait autrefois les bijoux de sa mère; elle s'empressa de l'ouvrir, mais elle fut sur le point de la laisser retomber, la boîte était presque vide. « Qu'avez-vous fait de vos bijoux, maman? demanda-t-elle avec effroi. Avez-vous mis vos diamants dans une autre boîte, ou vous les a-t-on volés? »

Mme de Théry rougit comme une jeune fille. « C'est moi qui t'ai un peu volée, ma pauvre fille, dit-elle; je n'ai plus de diamants.

— Et qu'est-ce que vous en avez fait? » poursuivit Charlotte qui paraissait très-inquiète.

Mme de Théry avait posé à terre le sac de nuit qu'elle vidait, et elle prit sa fille sur ses genoux. « C'était pendant la guerre, dit-elle bien bas, ton père se désolait de ne pas pouvoir servir; nous n'avions pas d'argent à envoyer pour les blessés, pour les prisonniers, pour tous ceux qui souffraient en France; j'ai porté un jour mes pauvres petites parures à un Juif que je connaissais, à Laghouat; c'était un brave Juif, il y en a comme cela, il est allé à Alger, il les a vendus, et papa a envoyé l'argent pour les blessés. » En parlant ainsi, elle caressait doucement les cheveux de sa fille qui regardait encore la cassette vide. « Qu'est-ce que vous avez envoyé, maman? » demanda-t-elle gravement, comme

pour achever de s'instruire. « Cinq mille francs, » dit brièvement Mme de Théry.

« Ma tante et mon oncle ont envoyé cinq cents francs..... remarqua Mlle Douce-Amère d'un air négligent, et ils ont envoyé leur argenterie et les diamants de ma tante en Angleterre. »

La mère se leva vivement : « Cela ne nous regarde pas, dit-elle, ton oncle et ta tante ont fait ce qui leur a semblé bon, et d'ailleurs ton oncle n'a jamais été militaire, ta tante ne l'a pas soigné blessé. Si tu savais comme ton père a souffert! Quand je pensais que tous nos pauvres soldats pouvaient être comme lui dans les tortures et qu'ils manquaient de tout, j'aurais vendu mes cheveux pour leur venir en aide ! » Mme de Théry s'était remise à déballer, elle essuyait furtivement ses yeux. Charlotte ne savait pas pourquoi, mais elle avait envie de pleurer aussi.

Un mois s'écoula péniblement. M. de Salviane avait abdiqué, comme il disait, et sa femme avait toujours pris peu d'intérêt et peu de part à l'éducation de sa petite nièce. Mais lorsque la mère paraissait trop indulgente, lorsque la moindre irrégularité se manifestait à l'heure des repas ou des leçons, l'oncle fronçait le sourcil et ne pouvait retenir quelques paroles piquantes. Il suffisait d'un sarcasme, d'une plaisanterie que l'enfant ne comprenait pas toujours, pour rejeter Charlotte dans ses bouderies et sa froideur : Mlle Douce-Amère reparaissait et sa mère était à son tour obligée d'user de sévérité. « Le soleil ne peut pas briller dans les coins obscurs, disait-elle tristement à sa fille, mais la foudre pénètre partout; quand tu résistes à mon affection, je suis contrainte de te punir. » Charlotte ne se rendait pas bien compte de la différence, mais elle sentait que sa mère ne punissait pas comme M. de Salviane; l'un triomphait en usant de son autorité, l'autre souffrait en appliquant un remède.

Enfin le jour vint où M. de Théry débarqua en France. Il avait été nommé lieutenant-colonel et son régiment était transféré à la garnison de Limoges. La ville n'était pas agréable, la population passait pour être remuante et mal disposée, il y avait peu de



Qu'avez-vous fait de vos bijoux, maman?

ressources de société, mais le pays était beau, on était en France, et Mme de Théry pouvait conserver auprès d'elle son mari et sa fille; à eux deux, ils pourraient travailler à toucher le cœur de l'enfant qui semblait fermé; ils pourraient chercher à faire pénétrer dans son âme les grands principes qui dirigeaient leur vie; la mère si pâle, si maigre en arrivant d'Algérie semblait rajeunie de dix ans : « Eulalie redevient jolie depuis qu'elle est à Salviane, disait sa belle-sœur, c'est l'effet du bon air et du repos. — « Eulalie ne se sent pas de joie de nous quitter », disait M. de Salviane, qui devinait toujours les vérités désagréables et qui ne se refusait jamais le plaisir de les exprimer. Il n'ajoutait pas, mais il le sentait, qu'après un mois de vie commune, l'aimable conversation, la gaieté douce, l'inépuisable patience de sa belle-sœur lui laisseraient un grand vide. Peut-être lui arrivait-il de se prendre à regretter Mlle Douce-Amère.

La petite fille ne regrettait rien à Salviane, sinon un peu Mme Antoine. Elle n'était pas sans inquiétude sur la vie qu'on allait mener à Limoges; l'unique robe de soie de sa mère et les révélations de celle-ci sur les difficultés de l'existence à Laghouat préoccupaient vaguement l'enfant accoutumée depuis deux ans à toutes les aisances et même aux molles habitudes d'une maison riche, sans enfants, dont le maître et la maîtresse pensaient constamment à ce qui pouvait leur être agréable ou commode. Mais la joie qu'elle commençait à éprouver en vivant avec sa mère, le plaisir de retrouver son père qui la gâtait quand elle était plus petite et, par-dessus tout, le goût du mouvement naturel à tous les enfants, faisaient oublier à Charlotte tout ce que Mme de Théry lui avait dit d'avance sur la petite maison et la modeste vie qu'elle trouverait dans la garnison. « Nous allons à Limoges, » répétait-elle sans cesse, et ce fut sans un signe de regret qu'elle dit adieu à son oncle et à sa tante, après deux années de séjour sous leur toit. « Cette enfant a le cœur sec, » dit Mme de Salviane en s'asseyant sur un banc devant le château, comme la voiture s'éloignait emportant vers la station du chemin de fer la mère et la fille. « Nous ne lui avons pas donné beaucoup de raisons de nous

aimer, » repartit M. de Salviane avec son inflexible jugement; mais lui aussi, il soupirait.

On ne soupirait pas le soir à Limoges. M. de Théry tenait sa fille sur ses genoux, et il l'embrassait avec une émotion contenue qui étonnait et embarrassait presque l'enfant. Sa mère avait jeté de côté son manteau et son chapeau ; elle veillait au transport des bagages, à leur installation dans la petite maison. Les malles de Charlotte étaient deux fois plus grandes que celles de sa mère. M. de Théry n'avait fait que camper jusqu'à l'arrivée de sa femme, il fallait choisir les chambres; Charlotte se glissa auprès de sa mère. « Puis-je vous aider, maman ? » demanda-t-elle. C'était la première fois que la fille semblait reprendre possession de ses droits et de sa place dans la vie de ses parents. Mme de Théry se retourna vivement : « Indique ta chambre, dit-elle, celle que tu voudras. » Lorsqu'elle s'enquit, une demi-heure plus tard, des ordres qu'avait donnés Charlotte, la mère s'aperçut que sa confiance avait porté ses fruits : la petite fille avait abandonné les meilleures chambres à son père et à sa mère; celle qu'elle avait choisie était si petite que ses malles encombraient le passage. « Je la déménagerai, elle serait trop mal logée, » fut la première pensée de Mme de Théry… « Un peu plus tard, se dit-elle au bout d'un instant, il n'y a pas grand mal… » et Charlotte passa deux mois dans son étroit logis.

Elle n'y séjournait pas souvent, sauf pour s'habiller et pour dormir. En retrouvant sa fille, Mme de Théry en avait repris complète possession. L'éducation de l'enfant avait été confiée, à Salviane, à Mme Antoine et au maître d'école du village, et comme Mlle Charlotte ne voulait pas travailler, qu'elle ne faisait pas ses tâches tous les jours et qu'elle regardait en l'air pendant qu'on lui expliquait les fautes de son devoir de grammaire et d'arithmétique, les progrès avaient été si lents que Mme de Théry fut consternée au premier examen qu'elle voulut faire des connaissances de sa fille. « Songe donc que tu as douze ans ! lui dit-elle avec tristesse, tu n'en sais pas plus qu'à dix ans quand je t'ai quittée. — Oh ! je suis si petite et si mince que personne ne me

donne plus de dix ans, maman, dit vivement l'enfant, on ne s'étonnera pas que je ne sois pas plus instruite. » Sa mère la regardait avec surprise. « Quand donc apprendras-tu que je me préoccupe de ce que tu es, non de ce que tu parais? » demanda-t-elle. Charlotte rougit, elle comprenait le sens des paroles de sa mère. Mme de Théry vivait en la présence de Dieu et n'oubliait jamais le regard qui sonde les cœurs et les reins. Sa pauvre enfant avait appris jusque-là à se soucier par-dessus tout des pensées et des opinions superficielles des hommes. Toute la journée, Charlotte redevint Mlle Douce-Amère, et lorsque son père rentra le soir, fatigué par la surveillance de la petite guerre qu'il avait fait faire à ses troupes, il fut accueilli d'un air si sec, si indifférent qu'il en demanda l'explication à sa femme. « Qu'est-il donc arrivé à Charlotte? » Celle-ci lui raconta les mésaventures de la petite fille en face de ses livres : « Elle est de mauvaise humeur, cela passera. — Il faudra bien, sans quoi je m'en mêlerai, » repartit vivement M. de Théry accoutumé à la prompte obéissance des soldats, « je n'aime pas à voir des visages renfrognés quand je rentre chez moi. » Et il cherchait le demi-sourire de sa femme et ce front serein qui lui avait souvent rendu le calme et le courage dans les mauvais jours. La mère soupira. « Nous y arriverons, mon ami, avec l'aide de Dieu, mais il y a bien de l'ouvrage à faire... et à défaire, » pensait-elle tout bas. Elle ne disait pas à son mari tout ce qu'elle pensait sur le mal que le séjour à Salviane avait fait à leur enfant.

Une chose donnait souvent de l'espoir à Mme de Théry lorsque les bouderies de sa fille, sa froideur, son égoïsme lui faisaient verser des larmes que Dieu seul connaissait. L'instinct féminin de l'ordre et de la bonne administration intérieure se développait rapidement chez Charlotte. Accoutumée à Salviane à vivre beaucoup avec Mme Antoine qui gouvernait la maison, elle avait acquis, sans le savoir, ce coup d'œil rapide qui fait distinguer dans une chambre, sur une table, ce qui manque et le moyen d'y remédier. « Tu seras une plus habile ménagère que moi, disait quelquefois Mme de Théry en riant, j'ai trop vécu sous la

tente, » et cela était vrai. La mère avait passé une partie de sa vie en camp volant, uniquement occupée à pourvoir aux premières nécessités de la vie; la fille, élevée dans une maison élégante, avait contracté des goûts différents qu'elle cherchait à satisfaire dans la petite demeure de Limoges. Ses parents lui laissaient le champ libre. « Reposez-vous quelquefois, laissez faire Charlotte, elle ne s'y prend pas mal, » disait M. de Théry. La mère faisait semblant de se reposer, souvent pour entreprendre quelque autre tâche plus fatigante, souvent aussi pour laisser à sa fille les occasions de penser aux autres, de travailler pour les autres, qui se rencontrent à chaque pas dans le plus modeste ménage. « Elle apprend l'abnégation en arrangeant les fleurs dans le salon ou en faisant des petits gâteaux pour le dessert, » se disait Mme de Théry et elle avait raison.

On était fort occupé dans la petite maison du lieutenant-colonel; une seule servante et l'ordonnance suffisaient à tout le service, et Charlotte courait souvent du haut en bas, donnant des ordres et parfois mettant la main à l'œuvre sans s'apercevoir qu'elle travaillait. Elle détestait la couture et Mme de Théry raccommodait, taillait, cousait avec une infatigable patience, presque sans secours. Un jour cependant, elle appela sa fille. « Vite, Charlotte, dit-elle, laisse le salon, les fleurs sont assez fraîches pour aujourd'hui, et il y a une pauvre femme, une des cantinières qui vient d'avoir deux enfants, elle n'a pas de quoi les habiller, il faut y pourvoir de suite, j'ai tout taillé, viens m'aider. » Charlotte obéit, non sans humeur. « Elle est douce, pensait souvent sa mère, mais pourvu qu'elle fasse sa volonté. » Comme elle enfilait son aiguille, la jeune fille reconnut dans les petits vêtements soigneusement préparés les restes d'anciennes robes d'enfant qu'elle n'avait pas vues depuis bien des années. « C'est une robe d'Henri! » dit-elle étourdiment. Mme de Théry se retourna.

« Tu la reconnais? dit-elle à demi-voix. — Certainement, il la mettait quand nous étions à Alger... Voilà une grande reprise que vous aviez faite un soir où il avait tout déchiré contre un fi-

guier d'Inde... » Charlotte s'arrêta, les larmes inondaient le visage de sa mère. Elle passait doucement la main sur la petite robe de l'enfant qu'elle avait perdu, de ce frère dont Charlotte parlait si légèrement, mais qu'elle n'avait cependant pas oublié. « Pourquoi avez-vous coupé cette robe, puisque cela vous fait de la peine? demanda brusquement l'enfant... — Parce que cette pauvre femme a deux petits garçons qui auraient froid..., dit simplement Mme de Théry, qui essuyait ses yeux, et je n'ai pas d'argent pour leur acheter des habits. » Les aiguilles furent enfilées en silence, mais pour la première fois de sa vie, Charlotte cousit de bon cœur, pressée d'achever sa tâche et d'enlever des mains et des yeux de sa mère ces petits vêtements, qui réveillaient chez elle tant de cruels souvenirs.

Charlotte avait depuis longtemps quitté son étroite chambre, et son père y avait installé ses bottes, ses uniformes et tout son *harnais* militaire. La jeune fille couchait auprès de ses parents, et le voisinage des deux pièces, très-doux pour la mère, commençait à l'être pour la fille. Mme de Théry avait presque réussi à chasser Mlle Douce-Amère de la maison. « Je crois que son oncle de Salviane ne la reconnaîtrait pas, disait-elle quelquefois à son mari. — Tant mieux, car elle n'était pas aimable quand nous l'avons retrouvée, » disait le colonel; il n'ajoutait pas, mais il pensait : « Je n'étais pas inquiet au fond, je savais bien qu'elle ne pourrait pas résister à l'influence de sa mère. »

Une influence plus haute commençait aussi à surgir dans l'âme de Charlotte. Dieu se chargea de donner le coup de mort à son égoïsme. Une nuit, la jeune fille se réveilla du calme sommeil de l'enfance pour entendre auprès d'elle, dans la chambre de ses parents, des voix et des mouvements inaccoutumés. Elle se mit sur son séant et elle écouta. C'était bien la voix de Satis, le soldat qui servait d'ordonnance, mais il y avait une autre voix d'homme, et ce n'était pas celle de son père. Elle crut reconnaître les accents brusques du chirurgien-major. Quelqu'un était-il malade dans la maison? Était-ce sa mère? Pourquoi ne l'avait-on pas appelée? Charlotte se leva et se mit à s'habiller. Sans

savoir pourquoi, ses mains tremblaient, et elle avait de la peine à agrafer sa robe. Elle entr'ouvrait sa porte lorsque le médecin sortit de la chambre voisine. Mme de Théry le suivait, elle n'était donc pas malade ; la jeune fille s'arrêta sur le seuil.

« Je reviendrai dans une heure, disait le chirurgien-major, le silence et le repos absolu, toujours de la glace ; c'est cette chienne de balle, j'avais toujours pensé que nous n'en avions pas fini et que la blessure se rouvrirait un jour. Aussi quelle idée d'aller arrêter une charrette de cette main-là ! » Et le médecin s'en alla en grommelant. Mme de Théry n'avait rien dit, rien demandé, elle s'appuyait contre le chambranle de la porte ; sa fille s'approcha d'elle, son regard interrogeait, mais elle ne parlait pas. « C'est une ancienne blessure, dit la mère très-bas et très-vite, celle dont il a failli mourir ; hier une charrette descendait la rue des Bouchers, il y avait un petit enfant devant le cheval, ton père a arrêté la charrette par derrière, il ne s'est aperçu de rien au moment même ; je l'ai trouvé pâle le soir, il s'est réveillé cette nuit, le sang l'étouffait ; tu n'avais rien entendu ?

— Je dormais, » dit Charlotte un peu offensée qu'on ne l'eût pas réveillée; mais elle ne se laissa pas aller à son humeur, le visage de sa mère avait chassé de son esprit toute pensée personnelle, elle se glissa sur les pas de Mme de Théry dans la chambre du malade. Quel changement depuis la veille au soir !

Le militaire si robuste, si énergique, si résolu était étendu sur ses coussins, immobile et muet. Déjà les mains adroites de sa femme avaient fait disparaître les traces du sang, déjà l'ordre était rétabli dans la chambre; mais, assise au pied du lit de son père. à demi cachée par les rideaux, Charlotte contemplait avec terreur les yeux du malade tout grands ouverts, suivant dans la chambre chacun des mouvements de Mme de Théry, tristes, mornes, empreints d'une inquiétude résignée qui faisait mal à l'âme. « Mon père se sent bien mal ! » pensa instinctivement la jeune fille, et elle ne pouvait détacher ses yeux de ce regard déchirant. Sa mère s'approcha doucement du lit, pour mettre un morceau de glace entre les lèvres desséchées du malade. Charlotte regar-

dait sans rien dire. Cette fois elle rencontra les yeux de sa mère, calmes, tendres, confiants, attachés sur son mari avec une expression de courage et de paix qui se communiquait aux autres. Charlotte reprit involontairement de l'espoir. Mme de Théry mit la main sur l'épaule de sa fille. « Je te confie tout ce qu'on peut faire pour lui au dehors, dit-elle, tu veilleras à tout. Ici, il ne supporte que moi. »

Charlotte sortit, effrayée de sa tâche et de la responsabilité qui pesait sur elle. La maison tout entière, et les remèdes à faire préparer, le silence à obtenir, les devoirs de tout genre à remplir ! L'enfant s'exagérait les difficultés, elle eut un moment la pensée que sa mère avait choisi la moins lourde part. Le souvenir du regard de son père chassa promptement cette illusion. Plutôt travailler du matin au soir et du soir au matin en dehors de la chambre du malade, tout plutôt que de revoir ces yeux si profondément tristes, plutôt que d'y lire le déchirement d'une âme forte qui se brise en acceptant la volonté de Dieu! Charlotte se laissa tomber à genoux, cachant son visage dans ses mains pour échapper au souvenir qui la hantait. Elle ne trouva de refuge qu'aux pieds du Dieu qui avait frappé.

M. de Théry avait attiré sa femme à lui. Il la regardait en face, plongeant ses yeux dans les yeux limpides qui ne lui avaient jamais caché une pensée. Il y lut l'inquiétude, mais un invincible espoir rayonnait à côté de l'angoisse : « Je me soumets, Eulalie, dit-il, si bas qu'elle seule eût pu l'entendre, j'accepte tout, tu t'en souviendras. » Elle fit un signe de tête, et posa ses lèvres sur son front, sans rien dire : une grande paix régnait dans son âme, car Dieu avait triomphé dans le cœur de celui qu'elle aimait.

Dieu avait triomphé partout. Charlotte avait oublié son égoïsme, ses indolences, sa froide indifférence ; elle se trompait souvent, elle oubliait des choses importantes et le chirurgien-major se fâchait, la brusquant très-militairement. Le soldat d'ordonnance était plein de bonne volonté, mais il n'était pas toujours adroit et prévoyant, la servante Annette était toujours fatiguée et s'endormait dans tous les coins. La pauvre petite Charlotte avait de

grands accès de découragement, elle s'écriait parfois : « Si maman savait tout ce que j'ai à faire ! Je n'en puis plus ! » mais elle reprenait ensuite son énergie, elle demandait à Dieu la force et la patience et elle se remettait à l'œuvre, car les sujets de reconnaissance étaient grands. Le malade qu'on avait cru perdu vivait et faisait des progrès visibles, il mangeait un peu, il dormait ; la fièvre diminuait, ses yeux avaient à peu près repris leur expression naturelle, Charlotte ne frémissait plus à la pensée de rencontrer le regard de sa mère ; Mme de Théry ne s'était pas déshabillée depuis quinze jours, elle n'avait pas quitté un instant le chevet de son mari, mais elle restait calme et souriante, ses forces semblaient inépuisables ; la seule pensée de sa mère faisait honte à Charlotte lorsqu'elle se sentait sur le point de pleurer de fatigue. « Moi qui dors toute la nuit dans mon lit ! » pensait-elle.

C'était vers la fin de la journée, on était content, le lieutenant-colonel avait beaucoup dormi, et le chirurgien-major assurait que la plaie intérieure se cicatrisait complétement. « Il a plus de bonheur qu'il ne mérite, marmottait le vieux médecin en sortant, arrêter une charrette d'une main ! » Il n'avait pas pardonné à son ami un exploit qu'il eût assurément accompli à sa place.

Une voiture s'arrêta à quelque distance de la porte et M. de Salviane en descendit. Dans les premiers jours, lorsque le danger était imminent, que chaque instant pouvait amener une catastrophe, Mme de Théry n'avait pas pensé à écrire à son beau-frère. Charlotte y avait pensé, mais n'avait pas osé. « Ma tante aura une attaque de nerfs, s'était-elle dit, et si mon oncle vient, il ne sera bon à rien qu'à me mettre en colère. » Mais peu à peu, à mesure que le fardeau continuait à peser sur les épaules de la pauvre enfant, séparée de sa mère qui vivait nuit et jour dans la chambre du malade, Charlotte avait senti s'éveiller dans son cœur un certain désir de voir son oncle, de trouver un appui dans sa famille, et elle avait dit un matin à Mme de Théry : « Ne faudrait-il pas écrire à mon oncle de Salviane ? — Écris », avait dit sa mère, puis elle n'y avait plus pensé.

M. de Salviane entra sans bruit, la porte était ouverte, on ne

sonnait plus, le tintement du vieux timbre faisait tressaillir le malade dans son lit. Charlotte était accroupie devant la cheminée dans le petit salon, elle préparait elle-même la soupe du malade. Annette était occupée dans la cuisine, le soldat d'ordonnance était allé faire des commissions dans la ville. La jeune fille entendit les pas, elle se retourna, mais son potage était bouillant, c'était un moment critique. « Pardon, mon oncle, dit-elle, il faut d'abord que je serve la soupe de papa et puis je reviendrai, » et versant le contenu de sa casserole dans une assiette, elle s'empara d'un petit plateau préparé sur la table et disparut, laissant M. de Salviane confondu. « Où a-t-elle appris à faire la soupe ? » se disait-il.

Charlotte revint bientôt. Elle avait cependant pris le temps de se laver les mains et de donner un coup de brosse à ses cheveux. « Papa est mieux, mon oncle, dit-elle, bien mieux que lorsque je vous ai écrit ; il a passé une bonne journée. Quand il aura mangé sa soupe, il s'endormira tout de suite, cela ne manque jamais ; mais quand il se réveillera, je pense que vous pourrez le voir. — Et ta mère ? » demanda M. de Salviane qui avait complétement oublié Mlle Douce-Amère, et qui causait avec sa nièce comme s'il n'avait jamais taquiné la petite fille qui avait vécu deux ans sous son toit.

Charlotte essuya une petite larme. « Maman va bien, dit-elle ; je ne sais pas comment elle peut se tenir debout, mais elle n'a même pas l'air très-fatigué. » Mme de Théry sortait de la chambre comme sa fille parlait encore, elle portait le petit plateau et l'assiette vide. Charlotte s'en empara : « Ton père dort comme de coutume, dit-elle, si tu veux le garder un peu, je causerai un moment avec ton oncle. » Elle se penchait en même temps vers l'oreille de Charlotte : « As-tu songé au dîner ? » demanda-t-elle. La jeune fille fit un signe de tête, et disparut dans la chambre de son père avec un dernier regard de reconnaissance. Elle n'avait pas de plus grande joie que de garder le malade pendant qu'il dormait. « Il ne s'aperçoit pas que maman n'est pas là ! » se disait-elle en se blottissant dans le grand fauteuil toujours placé au pied du lit.

Jamais M. de Salviane ne s'était montré si affectueux, jamais sa belle-sœur ne s'était sentie si près de lui qu'en répondant à ses questions sur la maladie de son mari. « Erminie aurait voulu venir, dit M. de Salviane, excusant sa femme, mais vous savez combien elle est délicate... » Mme de Théry était ravie au fond du cœur que sa belle-sœur fût restée chez elle. Quelques mots seulement du danger qu'avait couru le malade échappèrent à la fidèle garde ; elle n'avait pas encore la force d'en parler, et ne voulait pas ébranler son courage : « Je crois maintenant, dit-elle simplement en terminant son récit, que Dieu a eu pitié de nous et qu'il nous le laissera. » M. de Salviane lui serra la main sans rien dire, plus ému qu'il ne l'avait été depuis bien des années. Une dernière question errait sur ses lèvres :

« Qu'avez-vous fait à Charlotte? demanda-t-il enfin. Je ne la reconnais plus. C'était une enfant, c'est une jeune fille..... et je ne vois plus de traces de Mlle Douce-Amère..... » ajouta-t-il en souriant avec malice.

La mère leva les yeux avec un éclair de joie : « Je l'ai beaucoup aimée et j'ai beaucoup prié Dieu pour elle, dit-elle gravement, et puis Dieu a parlé. »

M. de Salviane ne répondit pas ; il n'avait jamais essayé d'aimer ou de prier, mais il marmottait entre ses dents un vieux proverbe qu'il avait tout enfant entendu répéter à sa nourrice : « Ce que neige couvre, soleil le découvre. Voilà ! » se dit-il.

LE MESSAGER

LE MESSAGER

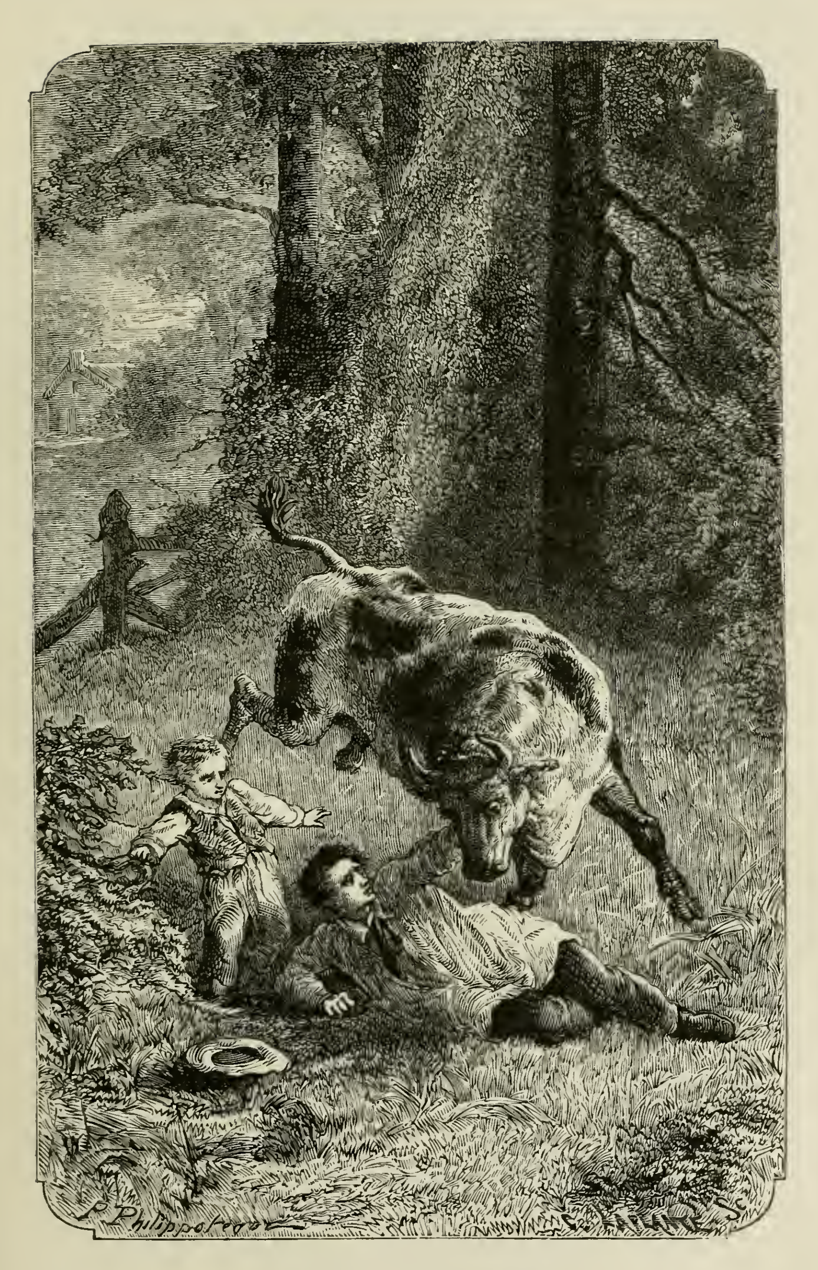
La ferme était paisible et silencieuse, c'était l'heure du travail dans les champs, et les courts jours de novembre laissaient peu de temps aux ouvriers comme au maître pour achever l'œuvre commencée. Partout on ramassait les longues perches qui soutenaient naguère les branches chargées de fruits, la récolte des pommes était achevée, on entendait dans le lointain le bruit sourd du pressoir et les pas monotones du cheval qui tournait la roue. Dans la maison, dans la cour, à demi voilées par un léger brouillard, on ne distinguait d'autre son que celui du rouet de la vieille grand'mère. « Notre grand file toujours, disaient les enfants, mais il n'y a plus qu'elle dans le pays. — Aussi il n'y a pas une armoire comme la nôtre », soutenait Marie, la fille de la maison, et elle ouvrait avec un naïf orgueil les battants sculptés de l'armoire de chêne; les piles de draps et de torchons, les serviettes, les chemises de grosse toile témoignaient de l'industrie d'une vie

entière. « Si je ne filais pas tant, je ne serais peut-être pas si bien avec ma bru », disait la vieille femme, défiante comme tous ceux de son âge. Mais elle faisait tort à la mère Séraphine, bonne et franche créature, « une vraie femme du Bocage, » disait souvent son mari qui avait été la chercher dans cette partie de la Normandie, où les mœurs comme les caractères sont restés simples. « Séraphine sait ce qu'elle doit à ma mère. » Beaucoup de paysans oublient ce devoir, le plus saint de tous.

A côté du rouet de la vieille femme, on distinguait parfois un grognement bizarre comme celui d'un chien agacé par des enfants ; cependant le gros Médor dormait dans sa niche, et la petite Bavarde suivait comme d'ordinaire chacun des pas de son maître ; quel était l'animal resté à la maison ? Un vieux chien infirme gardait-il la grand'mère ?

Il était onze heures, et Marie revenait des champs pour préparer le repas, la mère Séraphine était allée au marché vendre le beurre et les œufs ; les temps étaient durs ; le grand commerce interdit par la guerre, les denrées ne trouvaient plus d'écoulement au dehors, même dans les provinces qui espéraient échapper à l'invasion ; le poids des malheurs de la patrie pesait sur toutes les vies. Le fermier grondait toujours, lorsque Séraphine revenait du marché apportant l'argent qu'elle avait recueilli. « L'année dernière tu aurais eu un tiers en sus, » disait-il. « L'année prochaine, j'aurai peut-être deux fois davantage, » répondait sa femme, toujours prompte à l'espérance. Marie venait d'entrer dans la maison.

Au bruit de ses pas, le grognement qu'on entendait dans la petite salle à côté de la cuisine cessa subitement, et un garçon de quinze ans, d'une démarche lourde et indécise, les bras pendants, un rire douloureux sur les lèvres, parut à la porte, se hâtant pour arriver jusqu'à Marie ; elle courut au-devant de lui, passa son bras autour du cou de l'idiot et l'embrassa tendrement. Un cri inarticulé, mais qui cette fois exprimait la satisfaction, s'échappa des lèvres du pauvre disgracié. Il était né bien portant, sain, intelligent comme tous les enfants de la ferme ; mais un



Le taureau se jeta sur le fermier.

jour, lorsqu'il avait quatre ans, il traversait avec son père une petite prairie; le taureau paissait là, tout seul, un jeune taureau dont le père Dupont était fier. L'animal se battait les flancs de sa queue, Anthime avait eu peur et s'était caché derrière son père; au même moment, le taureau se jetant sur le fermier l'avait foulé aux pieds et percé de plusieurs coups de corne. Le père n'était pas mort, mais le fils était devenu idiot de terreur. Marie était bien petite alors, mais elle avait accepté résolument le soin du pauvre affligé. « Anthime est mon frère à moi », disait-elle, lorsque les enfants du père Dupont se divisaient joyeusement par couples, et elle le défendait contre les taquineries des autres garçons, Placide et Désiré. « Marie veut toujours ordonner à chacun, » disaient les robustes petits paysans non sans humeur, mais ils finissaient toujours par céder à leur sœur dont ils admiraient secrètement le dévouement. « C'est pas moi qui voudrais me laisser suivre partout par Anthime, » disait Émélina, petite coquette de dix ans, et ses frères étaient du même avis.

Pendant un an, Marie n'avait pas été seule à défendre le pauvre idiot; son père le tolérait avec peine, sa vue lui rappelait l'accident terrible qui lui avait coûté la raison et qu'il se reprochait au fond du cœur ; pourquoi avait-il gardé ce taureau? Sa mère l'aimait et le soignait, mais elle était trop occupée pour s'apercevoir de toutes les misères qui accablaient son pauvre enfant ; la grand'mère le brutalisait souvent ; Marie seule le caressait, l'embrassait, l'amusait, et Célestin en faisait autant à cause de Marie. Lorsque le jeune laboureur avait commencé à s'arrêter le soir sur le seuil de la ferme en revenant de son ouvrage, il trouvait presque toujours Anthime à côté de Marie, et il avait aisément reconnu la tendre protection qu'elle exerçait sur son malheureux frère ; ce fut d'abord pour plaire à Marie que Célestin s'occupa de l'idiot, mais peu à peu il éprouva un plaisir étrange à faire passer un éclair d'intelligence dans ces yeux fixes, à voir un sourire remplacer sur ces lèvres épaisses le rire qui les entr'ouvrait d'ordinaire ; Célestin aimait Anthime qui le lui rendait avec passion.

Maintenant Célestin était parti, il était à la guerre, il faisait partie d'un des régiments de mobiles appelés à Paris, et Marie n'avait même pas de ses nouvelles. Les femmes et les mères des environs dont les maris ou les fils étaient dans l'armée de la Loire ou dans l'armée de l'Est recevaient quelquefois des lettres; les prisonniers en Allemagne trouvaient moyen d'écrire, mais Paris restait muet, et Marie, qui naguère égayait toute la ferme par ses joyeux éclats de rire, ne souriait plus qu'en regardant Anthime. L'idiot était facile à attrister, et d'ailleurs Marie l'aimait plus que jamais : c'était un dernier lien avec son Célestin.

Depuis quelques jours, Marie ne trouvait pas toujours son pauvre frère tapi près du foyer où la grande marmite se balançait doucement au-dessus du feu ; elle ne le rencontrait pas couché dans un coin abrité et se réchauffant aux pâles rayons du soleil; elle avait souvent été obligée de le chercher, sans pouvoir découvrir où il s'était caché ; la grand'mère assurait qu'il disparaissait dès que Marie avait le dos tourné, et sa sœur se creusait en vain la tête pour deviner quel attrait entraînait le pauvre enfant hors du logis. Un accident le lui fit découvrir.

Sur la lande, au bout de la commune, s'étendait une petite langue de terrain vague où les bestiaux errants n'allaient jamais paître, tant l'herbe y était courte et rare; quelques touffes de jonc entremêlées de bruyères y dressaient leurs têtes parmi les grosses pierres que personne n'avait jamais pris la peine de ramasser; mais, depuis deux ans, au milieu des ajoncs, s'élevait une petite cahute, construite en terre, couverte de bruyères sèches, éclairée seulement par quatre ou cinq trous de la grandeur de la main. Un homme était venu un beau jour, sans que personne sût d'où il venait ni qui il était; c'était en été, il avait couché sur la bruyère, roulé dans une couverture qu'il portait sur son dos; puis, le matin, il s'était mis à l'ouvrage, travaillant seul, mêlant son argile, creusant ses légères fondations, coupant et préparant ses touffes de bruyère. Peu de gens avaient fait attention à lui; la commune de Saint-Martin-des-Besaces se terminait à cet endroit, Saint-André-des-Parfontaines n'étendait pas si loin ses limites;

sur ce territoire, qui n'appartenait à personne, le voyageur était à l'abri des maires et des conseils municipaux ; on avait jasé quelques jours, et puis lorsqu'une fois la maisonnette avait reçu son toit, une porte y fut bientôt fixée et nul ne put savoir si l'ermite s'était renfermé dans sa demeure. Les uns disaient qu'il ne sortait jamais et qu'un homme inconnu lui apportait de temps à autre quelques provisions; plusieurs assuraient qu'il sortait la nuit, mais personne n'y allait voir, et l'indifférence calme du caractère normand assurait à l'étranger un repos et une liberté qu'il n'eût peut-être pas trouvés ailleurs. Depuis quelques mois, on avait essayé de dire que c'était un espion prussien, mais les esprits forts se mettaient à rire : « Qu'est-ce qu'il viendrait espionner à Saint-Martin-des-Besaces? » demandait-on. L'argument était irrésistible et les effrayés se taisaient.

Marie avait un peu peur du solitaire ; lorsqu'elle passait sur la lande, elle s'éloignait toujours le plus possible de sa cahute, et ce n'était que les jours de grande hâte qu'elle prenait parfois sur elle de traverser la bruyère, ce qui l'amenait en face de la bizarre retraite. Elle courait ainsi un matin, pressée de porter un message de son père à un savant en bestiaux de Saint-André-des-Parfontaines ; la grosse vache rouge, la plus belle du troupeau, était malade ; on avait besoin des conseils d'un homme habile. Marie foulait rapidement la bruyère desséchée lorsqu'un bruit familier frappa son oreille; elle s'arrêta, écoutant de nouveau, c'était bien le grognement inarticulé d'Anthime, le signe de son mécontentement ; mais tout à coup à cette plainte involontaire succédèrent des accents inconnus à Marie : une voix ferme, nette, répétait très-haut des mots courts et faciles à prononcer ; lorsque la voix cessait, des accents confus, rauques, pénibles, se faisaient entendre : c'était la voix d'Anthime, quelqu'un essayait de lui apprendre à parler ! La leçon n'était pas longue, Marie écoutait encore; elle entendit le cri qui marquait d'ordinaire la satisfaction de l'idiot, puis des pas retentirent dans la petite cabane; Marie s'enfuit comme une biche ; lorsqu'elle passa de nouveau sur la lande, elle ramenait le vétérinaire et n'osa pas s'arrêter

auprès de la maison d'argile; en arrivant à la ferme, elle trouva Anthime qui attendait son souper.

Depuis ce jour-là, Marie ne chercha plus à éviter la lande; elle passait et repassait devant la cahute, dans l'espoir d'entendre encore une leçon; elle crut une fois distinguer le grognement de son frère, mais ce ne fut qu'un instant et le silence se rétablit; elle essaya de dire des mots à Anthime, les mêmes qu'elle avait saisis à la porte du solitaire, mais son frère la regarda d'un air plus hébété que de coutume, et elle renonça à ses tentatives, sans rien perdre de sa curiosité. Ses préoccupations à l'égard d'Anthime qui disparaissait une grande partie de la journée étaient la seule distraction possible de ses inquiétudes. Le siége de Paris durait toujours, on avait reçu une lettre de Célestin adressée à ses parents : « Bien des choses chez le père Dupont, disait la lettre, dites-leur qu'il ne fait pas chaud dans les tranchées, mais nous nous battons ferme, ça étonne un peu les Prussiens. » Marie avait beaucoup pleuré sur cette lettre, la mère de Célestin la lui avait fait relire deux ou trois fois à haute voix; la pauvre femme ne savait pas lire : « Heureusement les enfants ont été à l'école, disait-elle, il n'y en avait pas dans notre temps; comme ça serait malheureux si tous ceux qui sont partis ne savaient pas écrire! » On en disait autant dans toutes les maisons du pays; les plus rebelles à l'instruction cédaient à la joie de recevoir des nouvelles de leurs enfants. C'était Marie qui écrivait pour la mère Leprêtre les lettres adressées à son fils qui allaient de temps à autre accroître ces amas de correspondance accumulés dans tous les bureaux de poste sans pouvoir parvenir à leur destination. « Si Célestin n'a pas de nos nouvelles, ça ne sera pas de ta faute, » disait la mère Leprêtre, en voyant la jeune fille rouge et haletante quand la grave opération d'écrire une lettre était achevée; Marie soupirait. « Pourvu qu'elles arrivent! disait-elle. Quand il a écrit, il n'avait rien reçu, et la poste ne veut pas prendre d'argent. — C'est bien le pis, disait la mère Leprêtre, ça me fend le cœur de voir tous les gens de par ici envoyer des douceurs à leurs enfants dans toutes les armées, et jusqu'en Allemagne, tandis que nous

ne pouvons rien faire tenir à notre gars, parce qu'il est à Paris ! » Marie et la mère Leprêtre pleuraient ensemble.

On était arrivé au mois de décembre, la neige couvrait la terre, tous les indices que remarquent les paysans promettaient un hiver rigoureux; les hirondelles s'étaient envolées plutôt que de coutume, les fourmis avaient profondément enterré leurs larves, de nombreuses troupes d'oiseaux du Nord passaient au-dessus des prairies, et leurs cris discordants retentissaient dans les maisons et jusque dans les cœurs comme un présage de malheur. On grelottait dans les demeures les mieux fermées, sous les habits les plus chauds, car on sentait le froid avec une vivacité inouïe en pensant à ceux qu'on aimait couchés en plein air, mal nourris, mal vêtus et supportant toutes les fatigues de la guerre avec les rigueurs inaccoutumées du climat. Marie ne s'approchait du feu que pour faire la cuisine, le reste du temps, au lieu de se chauffer les pieds comme de coutume tout en raccommodant les habits de la famille, elle s'asseyait au coin le plus éloigné de la chambre, travaillant dans le demi-jour. Sa mère l'appelait inutilement auprès du feu. Enfin, un soir, Placide, qui ne faisait guère attention d'ordinaire à ce qui se passait autour de lui, se glissa auprès d'elle : « Pourquoi restes-tu loin de l'âtre? » lui demanda-t-il curieusement. Le cœur de Marie était plein, elle releva la tête : « Célestin a froid, » dit-elle. L'enfant la regardait, le visage baigné de larmes; l'accent de sa sœur pénétra jusqu'à son âme un peu engourdie, il se pencha vers elle et la serra dans ses bras à l'étouffer : « Sois tranquille, dit-il tout bas, quand il reviendra, nous ferons un feu, mais un feu qui le réchauffera pour toute sa vie... — Quand il reviendra, » répéta Marie, mais sa voix était triste, et l'idiot couché à ses pieds fit entendre un grognement de mécontentement. Anthime aimait la chaleur, et il avait fait quelques efforts pour ramener Marie auprès du feu; mais il aimait sa sœur plus encore que la lueur joyeuse et la flamme bienfaisante qui réchauffait ses membres glacés, il s'était résigné et dormait auprès de Marie. Le grognement sourd réveilla la conscience de la jeune fille, elle se repro-

cha l'égoïsme de son amour pour Célestin, elle reprit sa place au coin de la cheminée ; Anthime avait chaud, il s'endormit sans se plaindre et sans grommeler ; Marie n'osait plus pleurer, car tout le monde la voyait.

Rien ne pouvait retenir Anthime au logis, ni la neige, ni le froid ; ses visites à la hutte de la lande étaient toujours fréquentes, et l'effet commençait à se faire sentir de tous ; le vocabulaire de l'idiot était plus étendu, il prononçait nettement certains mots qu'il ne disait naguère qu'à demi ; seulement il parlait comme un enfant de quatre ans aurait parlé ; le souvenir endormi de ce qu'il savait au moment du fatal accident se réveillait dans son esprit sous les efforts de son ami inconnu ; il ne pouvait rien apprendre de plus. Mais la lande, les grands bois, les prairies couvertes de neige, les ruisseaux chargés de glace semblaient exercer un attrait irrésistible sur l'infortuné qui n'en pouvait cependant comprendre la sublime beauté. Il errait tout le jour au milieu des arbres ou le long de la rivière, penché sur les traces des lapins, sur les curieuses marques laissées dans la neige par les petites pattes et la queue des souris ; il creusait dans la terre durcie jusqu'aux retraites des fourmis, ou ramassait les oiseaux engourdis par le froid et qui le laissaient approcher sans défiance. Les animaux ne fuyaient pas Anthime : « ce n'est pas un être humain dangereux comme les autres, » semblaient-ils se dire.

Un jour, Anthime rentra à la ferme, un gros oiseau serré contre sa poitrine ; il essayait de parler, une agitation extraordinaire se peignait sur ses traits. Marie travaillait dans la cuisine, tous les travaux du dehors étaient interrompus par la neige ; l'idiot s'avança vers elle de son pas chancelant, et sa sœur poussa un cri ; les mains et la blouse d'Anthime étaient couverts de sang. Chacun courut au pauvre enfant, qui serrait de plus près son oiseau. « Un pigeon, » dit la mère Séraphine ; on lava les mains d'Anthime, on essuya son visage, nulle trace d'écorchure ou de contusion ne se révélait aux yeux inquiets de la mère et de la sœur ; cependant le sang coulait goutte à goutte. « C'est l'oiseau,

ma mère, » s'écria enfin Marie. « C'est l'oiseau! répéta la mère Séraphine, un pigeon blessé, où l'a-t-il trouvé? » On interrogeait en vain l'idiot, il faisait signe que l'oiseau volait au-dessus de sa tête, puis il faisait un geste qui semblait raconter une lutte, un combat acharné et une chute; que voulait-il dire? un oiseau de proie avait-il poursuivi le pauvre pigeon? Le fermier, qui venait de rentrer et qui examina la pauvre petite créature dont Anthime semblait très-inquiet, déclara que l'oiseau avait reçu un coup de feu et avait ensuite été lacéré par les griffes d'un épervier ou d'un milan. « Il est bien malade, s'il se sauve; ce sera un miracle; il faut le laisser soigner par Marie, mon garçon; si tu l'emportais partout dans ta blouse comme tu fais quelquefois des petits poulets, il serait bientôt mort. »

Anthime avait heureusement conservé l'instinct enfantin de l'obéissance envers son père, chef respecté de la famille; lorsque l'influence de sa mère ou celle de Marie échouaient auprès de lui, un mot du père Dupont le faisait toujours céder; il reprit l'oiseau des mains de son père et le déposa sur les genoux de Marie, le tablier de la jeune fille fut aussitôt taché de sang. Elle fit un geste de dégoût qui inquiéta l'idiot, il étendit le bras pour reprendre l'oiseau, mais déjà la compassion l'avait emporté dans le cœur de Marie; elle pansait l'aile blessée, la tête déchirée, la petite patte pendante; le pigeon fut placé dans un nid bien chaud, on lui donna à manger, et Marie retourna à son ouvrage pendant qu'Anthime contemplait le pauvre oiseau. Le lendemain matin, le nid avait disparu avec le pigeon, on questionna Anthime, il ne répondit pas et se mit à grogner. Le père Dupont était parti pour une foire lointaine, emmenant des bestiaux qu'il ne pouvait plus nourrir. Émélina était souffrante, sa mère et sa sœur étaient occupées de la soigner, personne ne pensait plus au pigeon.

Marie traversait la lande pour se rendre au village. Depuis qu'elle avait entendu la voix du solitaire instruisant l'idiot, elle ne redoutait plus le voisinage de sa hutte, elle espérait toujours y rencontrer Anthime. Elle passait donc bravement devant la porte

de la petite demeure, lorsque cette porte, toujours fermée, s'ouvrit et un homme parut sur le seuil : Marie recula d'un pas.

Le solitaire était un vieillard, robuste encore malgré ses cheveux blancs, le visage sombre, les yeux creusés par des émotions vives et des malheurs accablants ; il était vêtu d'habits grossiers, mais chauds et propres ; derrière lui, Anthime tenait le pigeon dans ses mains ; l'homme le prit et, soulevant l'aile maintenant guérie : « Vous n'avez donc pas vu en le pansant? » dit-il à Marie. La jeune fille regardait, mais ne voyait rien encore ; son interlocuteur touchait avec impatience un petit carré de papier taché de sang fixé autour du corps du pigeon. « C'est un voyageur, dit-il, un des messagers lancés des ballons et qu'on renvoyait à Paris ; les Prussiens ou quelque imbécile auront tiré dessus, les éperviers s'en seront mêlés et il est venu tomber ici à demi mort, pendant qu'on se meurt de douleur à Paris en attendant les nouvelles qu'il portait. » La voix de l'homme était creuse, son accent impassible malgré ses poignantes paroles ; Marie étendit vivement les mains pour saisir le pigeon. « Il faut le faire partir tout de suite, dit-elle.

— Non, pas encore, » et l'inconnu retenait l'oiseau, « il ne pourrait pas voler assez vite et assez loin ; dans quelques jours peut-être... seulement, quand il partira, on pourrait lui attacher une petite lettre bien légère au cou, cela arriverait aussi bien que les dépêches. »

L'homme était rentré dans sa maison emportant le pigeon, la porte s'était brusquement refermée sur Anthime et sur sa sœur. Elle restait stupéfaite ; ses joues pourpres, son sein haletant indiquaient seuls qu'une émotion profonde l'agitait ; Dieu avait amené le pigeon à la ferme, tout exprès pour fournir à Marie le moyen d'écrire à Célestin, voilà l'idée qui surnageait dans l'esprit de la pauvre fille : elle écrivit dix lettres pendant la nuit à la lueur vacillante d'une chandelle qu'elle avait cachée derrière son paroissien ouvert de peur de réveiller Émélina encore souffrante. Le lendemain matin, toutes les lettres étaient déchirées, Marie avait songé tout à coup qu'il fallait du papier fin, une lettre légère



Vous n'avez donc pas vu en le pansant ?

pour suspendre au cou du petit blessé déjà chargé de ses dépêches. Elle essaya d'écrire sur le papier de soie qui enveloppait son bonnet des dimanches, mais la lourde main de la pauvre fille échouait dans cette délicate entreprise, la plume perçait le papier, l'encre s'étendait et formait des caractères illisibles ; Marie confia ses chagrins à sa mère. Elle n'avait pas parlé à la mère Leprêtre du messager que le ciel lui avait envoyé. « Je lui donnerai des nouvelles de ses parents, pensait-elle, mais il faut que ce soit une lettre de moi. »

La mère Séraphine embrassa sa fille. « N'aie crainte, lui dit-elle, samedi en allant au marché, je demanderai une feuille du papier dont on se sert pour écrire à Paris, ils sauront bien ce que c'est, et tu écriras tout à ton aise. — Prenez deux feuilles, ma mère, si j'allais avoir un malheur; je paierai cela sur l'argent de mes épingles. » C'était Marie qui soignait les porcs, et quand le père Dupont vendait une truie bien grasse, il disait toujours au charcutier : « Il y a vingt sous pour les épingles de ma fille, » et il rapportait joyeusement la petite pièce à Marie, qui ne dépensait pas souvent son argent en rubans ; elle avait beaucoup donné aux pauvres depuis le départ de Célestin : « Vous prierez Dieu pour ceux qui sont à l'armée, » disait-elle en rougissant. Quelquefois les vieilles femmes la regardaient d'un air malin, mais personne ne voulait faire de la peine à Marie, seulement les pauvres disaient en s'éloignant de la ferme : « C'est pour le fils à la mère Leprêtre qu'il faut prier. » Tout le monde savait que Célestin devait épouser la Marie au père Dupont.

Le mince papier était arrivé, caché au fond du panier de la mère Séraphine, sous les sabots qu'elle avait achetés pour Anthime. « C'est un peu chiffonné, mais tu écriras bien tout de même, n'est-ce pas ? » demanda la mère avec une certaine inquiétude, « c'est que c'est quasi comme une pelure d'oignon. » Marie passait doucement la main sur le petit papier. « Je crois qu'il sera plus chiffonné encore quand il arrivera à son adresse ! » murmurait-elle ; sa mère ne l'entendit pas, Marie s'était sauvée avec le petit rouleau.

Le lendemain, Marie recueillit tout son courage ; la lettre était prête, si petite qu'il semblait qu'un souffle de vent pût l'emporter. En faisant son ouvrage du matin, elle avait tout le temps guetté Anthime de peur qu'il ne s'enfuît à son insu : l'idiot paraissait agité et regardait souvent du côté de la porte. Enfin le dîner achevé, la vaisselle lavée, Marie s'enveloppa dans son manteau : « Viens, Anthime, » dit-elle ; l'idiot avait l'air de comprendre, il la suivit, tous les deux prirent le chemin de la lande ; Anthime marchait en avant comme s'il conduisait sa sœur.

Arrivés à la porte de la hutte solitaire, Marie fit signe à Anthime de frapper ; l'idiot voulait entrer sans cérémonie, sa sœur le retint, le cœur lui battait bien fort. Comme l'autre fois, la porte s'ouvrit d'elle-même ; le propriétaire de la demeure était devant Marie. Il tendait la main : « La lettre, » dit-il ; Marie chercha dans sa robe, la petite missive avait glissé, elle la trouva enfin. « Le pigeon est guéri et partira demain, » ajouta-t-il d'une voix brève, puis il referma la porte sans laisser entrer Anthime qui voulait se glisser derrière lui. Marie était inquiète. « J'aurais voulu voir la lettre attachée au cou du pigeon, se disait-elle à elle-même, j'aurais voulu voir le pigeon monter dans les airs. » Le lendemain matin, au petit jour, Marie était dans la laiterie occupée à battre le beurre, et son messager planait au-dessus de la ferme, tournoyant en cercle, indécis comme s'il cherchait son chemin dans les airs, puis il partit à tire d'ailes et se perdit bientôt dans les nuages. Le solitaire l'avait suivi des yeux ; il rentra dans sa hutte. « S'il ne rencontre ni Prussiens ni éperviers et qu'il aille de ce train-là, il sera dans la journée à Paris, » se disait-il en refermant sa porte.

Au même jour, presque à la même heure, on apportait dans l'ambulance du collége Chaptal, à Paris, un jeune mobile blessé, grand et robuste. Il était terrassé par la souffrance et semblait uniquement occupé à réunir toutes ses forces pour supporter courageusement l'opération qui l'attendait. Le chirurgien était ému à la vue de ce jeune homme, si fort et si beau le matin encore, et maintenant condamné à souffrir longtemps, peut-être à

mourir ; il se pencha vers lui quand le douloureux pansement fut achevé. « Ça va bien, mon brave, dit-il d'une voix encourageante, dans quelques mois vous n'y penserez plus. » La douleur contenue jusqu'alors dans l'âme du pauvre enfant éclata tout à coup : « Je m'en moque bien, s'écria-t-il en rouvrant ses yeux languissants qui se ranimèrent un instant, je m'en moque bien, ils m'ont tué mon capitaine ! » Et, cachant sa tête dans son oreiller, il fondit en larmes. Le chirurgien avait bonne envie d'en faire autant.

Au milieu des douleurs sans nombre qui s'entassaient jour après jour dans les ambulances de Paris, malgré la fatigue et les tristes préoccupations des médecins, des infirmiers et des dames visiteuses, chacun s'intéressait au jeune normand. Sa blessure se guérissait lentement, et il se guérissait plus lentement que sa blessure ; il restait assis mélancoliquement pendant de longues heures, ne se plaignant jamais, mais ne parlant guère et ne souriant plus. Il semblait qu'il eût perdu à la fois l'ardeur militaire et l'espoir de retrouver sa famille. D'autres, plus gravement atteints que lui, avaient déjà quitté l'ambulance, mais il avait toujours la fièvre et on n'osait pas le faire sortir. Enfin, un jour, une des dames qui passait près de lui, causant avec une amie, prononça le nom de *Marie*, sa fille chérie, qu'elle n'avait pas embrassée depuis quatre mois. Le jeune soldat releva la tête. « Marie ! » dit-il à demi-voix. La visiteuse avait entendu. Habituée à soigner les malades, exercée depuis le commencement du siége au soin des blessés, elle comprit que le nom de Marie recélait le charme qui pouvait ranimer le jeune soldat ; elle s'assit auprès de lui, parlant de la Normandie qu'elle connaissait, des vastes prairies, des pommiers, des vaches et des bœufs qui paissaient dans les grands herbages ; elle amena le pauvre enfant à parler de sa famille, de sa mère veuve dont il était le fils aîné. « On n'a pas pu regarder à tout ça cette fois-ci, madame, il fallait bien que tout le monde prît son fusil. » Enfin il prononça lui-même le nom de Marie, et son cœur ouvert se déchargea tout à coup. « Elle m'attend, j'en suis sûr, mais qu'est-ce qu'elle dira quand elle saura

que je suis blessé, peut-être bon à rien pour le reste de mes jours. Elle me prendra bien, j'ai pas crainte de ça, infirme ou non, mais je ne voudrais pas être avec elle comme Anthime. » Et il raconta l'histoire du pauvre idiot. La dame rassurait, consolait, prouvait par l'avis des médecins que le mobile allait mieux, qu'il serait bientôt guéri, surtout s'il y mettait de la bonne volonté, que l'air de la campagne achèverait de le remettre, et le jeune soldat écoutait sans rien dire, soulagé par ces épanchements, mais toujours languissant et triste : « Pour retourner au pays, il faudrait qu'on vînt un peu nous aider de là-bas, disait-il, et ils ne se dépêchent pas ; peut-être qu'ils ne peuvent pas ; » et il secouait la tête. La visiteuse avait le cœur serré. Elle prévoyait une autre issue à la lutte désespérée soutenue depuis cinq mois, elle savait que le pain allait manquer dans Paris.

Un petit mouvement se faisait entendre au bout de la salle ; les infirmiers riaient entre eux, un groupe s'approcha du jeune blessé et de la dame qui causait encore avec lui : « Une lettre par pigeon pour Célestin Leprêtre, mobile au 2e bataillon du Calvados, » dit un des infirmiers d'un ton satisfait, comme s'il apportait un remède infaillible. Tous les malades soulevèrent la tête ; les mobiles ne recevaient pas souvent des lettres par la voie des pigeons, les dépêches coûtaient cher, et les paysans ignoraient la manière de les envoyer. L'infirmier continua : « Le pigeon est arrivé, il y a dix jours, a-t-on dit en apportant la lettre, on achève seulement aujourd'hui de déchiffrer les dernières dépêches, elles sont très-anciennes et tachées de sang ; le pigeon avait été blessé : où l'a-t-on soigné, comment s'est-il guéri ? c'est ce qu'on ne sait pas ; on pense que c'est en Normandie, car la lettre qu'il portait au cou, et que voilà, » il montrait le papier que tenait le jeune mobile, « est datée de Saint-Martin-des-Besaces ; en cherchant dans le Dictionnaire des postes, on a trouvé que c'était dans le Calvados. »

Célestin n'avait rien entendu du discours de l'infirmier ; penché sur le mince papier, sali, froissé, profané par les mains et les yeux qui l'avaient approché déjà, il dévorait les lignes serrées

que Marie avait tracées avec tant de soin de sa plus belle écriture d'école. Là était l'assurance d'une affection constante, là étaient les nouvelles de la famille et du pays, là était le baume des blessures causées par l'absence, par l'inquiétude, par la maladie, par le découragement. Le jeune homme se leva, tenant toujours la lettre; il ne parlait à personne; marchant encore lentement et avec peine, il s'approcha d'une fenêtre et appuya son front contre la vitre. On s'était écarté pour le laisser passer. Les infirmiers retournèrent à leur tâche, les visiteuses étaient penchées sur les lits d'autres blessés, Célestin ne bougeait pas ; lorsque la dame qui avait causé avec lui s'approcha pour lui dire adieu avant de quitter l'ambulance, elle s'aperçut qu'il pleurait, et se retira sans rien dire. Avec les larmes du jeune soldat, un cri de reconnaissance était monté de son cœur vers Dieu.

Les médecins ne se plaignirent plus du découragement et de la langueur de Célestin. « Il mord de nouveau à la vie, » disait l'infirmier qui le soignait. Lorsque les portes de Paris s'ouvrirent enfin, malgré la douleur patriotique qui remplissait son âme, malgré son regret constant pour son pauvre capitaine, « un si brave jeune homme, de chez nous, » Célestin profita du premier jour de liberté, des premières permissions accordées à l'armée prisonnière de Paris pour prendre le chemin du pays. Pâle, maigre, le bras encore en écharpe, les yeux encore caves et ternis par la souffrance, il ne doutait cependant pas du cœur de Marie, et ce fut à la porte de la ferme qu'il alla frapper d'abord. Il était tard, la nuit était tombée. Marie alla ouvrir, elle ne poussa pas un cri, elle n'appela personne; mais, enveloppant Célestin de ses bras robustes, elle le serrait contre son cœur comme si elle défiait tous les ennemis de la patrie de l'arracher à son amour. Célestin, un peu troublé, ne parlait pas non plus; ce fut en silence que tous deux entrèrent dans la cuisine de la ferme.

« Tu laisses la porte ouverte par ce froid! » criait la grand' mère de sa voix cassée ; Anthime poussait déjà son grognement de satisfaction, lui aussi il avait reconnu le jeune soldat.

Depuis deux jours, la maison de la lande avait disparu, subite-

ment renversée comme elle avait été élevée. « Vous voyez bien que c'était un espion prussien, » disaient les connaisseurs. Marie se fâchait. « Quand il reviendra, nous le recevrons chez nous, » disait-elle en regardant Célestin non sans rougir ; « s'il n'avait pas été là, je n'aurais pas su faire partir le pigeon. »

LA

PETITE PANTOUFLE ROUGE

LA

PETITE PANTOUFLE ROUGE

Un homme très-jeune et de bonne mine entra un matin chez un fripier du faubourg Saint-Jacques : c'était évidemment un étudiant, il était également évident qu'il était mieux élevé et appartenait à une autre classe de la société que le commun des étudiants.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda le maître de la boutique en s'adressant au jeune homme.

— J'ai des habits à vendre, des habits dont je ne me sers plus… dit précipitamment l'étudiant, comme s'il était embarrassé et un peu honteux… On m'a dit que vous étiez raisonnable, accommodant… Si vous vouliez venir chez moi… ou envoyer… » Il se troublait en voyant l'air impassible du marchand, fort accoutumé aux embarras pécuniaires des étudiants et qui achetait tout ce qu'on voulait, livres, meubles, ou garde-robe, pourvu que le marché fût avantageux.

« Est-ce loin? demanda le fripier.

— Non, tout près, à deux pas d'ici.

— Allons, alors, dit le marchand ; ma femme, veille à la boutique ; il y a par là deux ou trois vauriens qui n'attendent que le moment pour décrocher un habit ou une paire de souliers. » Et le fripier se préparait à sortir avec son chaland, quand celui-ci s'arrêta devant l'étalage. Au milieu des uniformes à broderies ternies, des vieilles redingotes et des costumes de théâtre, on apercevait une paire de petites pantoufles rouges à talons hauts et pointus, comme on en portait sous l'ancien régime, comme on essaye maintenant d'en ramener la mode au péril des chutes et des jambes cassées.

« Qu'est-ce que cela? » dit le jeune homme, en prenant l'une des pantoufles dans laquelle il plaçait tout juste trois doigts de sa main. « D'où cela vous vient-il?

— Je n'en sais rien : de quelque costume, de quelque actrice. Il y a longtemps qu'elles sont là ; elles sont si petites que personne ne peut les enfiler. C'est comme la pantoufle de Cendrillon. Les voulez-vous? Je ne vous les vendrai pas cher. » Le jeune homme ne répondait pas. Il semblait fasciné par les petites pantoufles, qu'il avait maintenant posées toutes deux sur la paume de sa main. « Je jurerais que c'est la même, » murmurait-il, et il passait doucement les doigts sur sa joue en souriant à ses souvenirs; puis s'arrachant tout à coup à sa rêverie : « Je les emporte, dit-il vivement ; venez, notre marché me permettra toujours bien d'acheter des pantoufles. » Et il entraîna avec lui le fripier.

Une demi-heure plus tard, le marchand descendait l'escalier de l'étudiant, serein, s'il n'était pas aussi satisfait qu'il l'avait espéré d'abord. Le jeune homme s'était refusé à vendre toute sa garde-robe, mais il ne savait pas la valeur des objets et il avait cédé bon marché ce dont il voulait se défaire ; en outre, il avait payé les pantoufles rouges deux ou trois fois plus qu'elles ne valaient. « Je les aurais peut-être gardées dix ans si mon étourdi n'en avait pris fantaisie, » se disait le fripier en prenant le chemin de sa boutique, un paquet sous le bras. « Qui sait? elles ont peut-

être appartenu à sa grand-mère? » Et il riait en rentrant chez lui.

C'était précisément ce que se demandait l'étudiant, les coudes appuyés sur la table, la tête dans les mains, contemplant les petites pantoufles posées devant lui sur un gros livre de droit. Étaient-ce les pantoufles de grand'mère, celles qu'il se rappelait si bien, qu'il avait tant de raisons pour se rappeler? Lui aussi souriait comme le fripier, mais son sourire était troublé, car le remords commençait à se faire jour dans son âme, et les petites pantoufles lui faisaient l'effet d'un frein tout à coup envoyé de Dieu pour l'arrêter dans sa course rapide vers l'abîme. L'heure avançait, le jeune homme aurait dû prendre son chapeau, ses livres et se rendre au cours d'un savant professeur, mais il écoutait une autre leçon plus austère et plus touchante; il remontait le fleuve de ses souvenirs et il repassait silencieusement toutes les années écoulées de sa vie; le cours et le professeur avaient disparu de sa mémoire.

Léon Lavenay avait perdu sa mère lorsqu'il était jeune encore, et il avait été élevé par sa grand'mère paternelle, femme d'un grand et rare mérite, résolue et gaie, passionnément attachée à ses devoirs, à ses principes, à ses amis. Toujours vêtue comme au temps de sa jeunesse, ne sortant jamais de chez elle que pour aller à l'église, embéguinée alors dans ses coiffes de veuve, elle avait coutume de porter au logis de petites pantoufles rouges à hauts talons dont le bruit sec retentissait sur le pavé des corridors, de la cuisine, de la salle à manger. Que de fois le petit garçon, flânant à son travail, comptant les mouches au plafond, ou dessinant sur les marges de son dictionnaire, s'était précipitamment remis à l'ouvrage en entendant de loin le bruit des talons! Que de fois les servantes, bavardant sur leur tâche, avaient repris assidûment l'aiguille ou le battoir en distinguant le pas de leur maîtresse! Et quel souvenir plus personnel encore les petites pantoufles rouges ne rappelaient-elles pas à Léon Lavenay?

Un jour, il était plus paresseux que de coutume. C'était en été,

il était enfermé pour travailler dans une petite salle basse. Son père, magistrat fort occupé, était au tribunal, la grand'mère était plongée dans la lessive, la fameuse lessive de juillet; les amas de linge qu'on ne trouve qu'en France et en province rentraient successivement dans les armoires, blanchis par le soleil, parfumés de lavande et de thym: l'écolier seul, sans encouragement, sans surveillance, aurait dû préparer son devoir pour la classe du soir, mais il avait regardé par la fenêtre, le grand chien était venu poser ses pattes sur le balcon de pierre, frottant sa bonne tête brune contre la joue du petit garçon; un des pots d'œillets de la grand'mère était tombé dans le jardin, il avait fallu le ramasser; les oiseaux recommençaient à chanter après leur sieste de midi et la tâche de l'écolier n'était pas finie, bien que l'heure de la classe fût proche. Il s'en était subitement aperçu.

Une mauvaise pensée avait tout à coup traversé l'esprit de Léon; un matin, en examinant les livres de son père, il avait ouvert un volume de Cicéron et il avait reconnu avec un étonnement mêlé de joie qu'une traduction française était imprimée en regard des pages latines. Il avait lu quelques lignes: comme il était commode de lire du latin lorsqu'on pouvait à chaque mot difficile regarder aussitôt le français! Le souvenir de cette traduction venait de traverser l'esprit de l'écolier en retard. La version, qui n'était pas achevée, était précisément du Cicéron, et il était presque sûr d'avoir fait un contre-sens au commencement, dans le paragraphe qu'il avait écrit, au moment où le chien Turc avait paru à la fenêtre. Un seul bond avait amené Léon près de la bibliothèque; il tenait le volume, et cherchait dans le traité « de la Vieillesse » le passage qu'il avait à traduire. Il tournait rapidement les pages, car le temps pressait, l'heure de la classe allait sonner, il n'entendait pas ce qui se passait autour de lui; de fines nattes recouvraient les carreaux de la salle basse, cabinet de travail du maître de la maison. Tout à coup, Léon se retourna, poussant un cri d'étonnement et d'effroi. Deux coups secs, vigoureusement assénés, avaient retenti sur ses épaules, sa joue gauche avait été effleurée, et déjà une trace rouge indiquait la place du



Il vit sa grand'mère, une pantoufle à la main.

coup. En regardant autour de lui tout effaré, il vit sa grand'-mère, une pantoufle à la main, un éclair d'indignation dans le regard. Léon baissa les yeux ; il ne demanda point d'explication, sa conscience avait assez parlé. La grand'mère s'appuya sur le dos d'un fauteuil ; tout en remettant sa pantoufle, elle clouait devant elle le coupable d'un simple coup d'œil. « Ah ! tu cherches les traductions dans les livres? » dit-elle d'un ton si méprisant, que Léon se sentait prêt à rentrer sous terre, « tu dis des mensonges en action si les lèvres ne les profèrent pas encore? Sois tranquille, elles s'y habitueront ; il n'y a que le premier pas qui coûte ; tu fais tes devoirs avec le travail d'autrui ; tu récites probablement tes leçons en regardant dans un livre ; un de ces jours, tu diras que tu as perdu ton livre ou que tu as été malade quand tu auras joué au lieu de faire ton devoir, et, si tu as le malheur qu'on te croie, tu deviendras un menteur pour jamais ! Non, tu n'iras pas au collége cette après-midi, tu n'as pas besoin de regarder l'heure ; j'enverrai une excuse ; tu es retenu au logis pour cause légitime, car c'est moi qui te retiens. Je ne veux pas que tu oublies si vite ce que tu as fait. C'est la première fois, dis-tu? Je te crois. Tu n'aurais pas pu me regarder en face avec un tel poids sur la conscience. Écoute ce que j'ai risqué plutôt que de dire un mensonge ; je ne te l'ai jamais raconté, j'attendais que tu fusses plus grand. Je suis malade quand je pense à ce que j'ai souffert alors. »

La grand'mère s'était assise ; ses yeux étincelaient, sa voix était forte et brève, mais ses jambes pliaient sous elle, et ses mains délicates, étroitement serrées l'une contre l'autre, tremblaient comme une feuille de saule agitée par le vent. « C'était en 93, j'étais bien jeune alors, j'avais trois ans de plus que toi, quinze ans tout juste, mais j'étais déjà mariée ; j'avais quitté la maison de mon père, cette maison-ci où j'avais été élevée, » et elle jetait autour d'elle un regard attendri, « pour m'établir à Paris dans la famille de mon mari, bons bourgeois de la grande ville et voués au commerce. Les mauvais temps étaient venus : ils s'aggravaient tous les jours. Mon beau-père était mort de chagrin et mon mari,

ton grand-père, cédant aux instances de sa mère et aux miennes, avait consenti à quitter Paris, à se cacher ; il était venu en province, dans ce pays-ci où l'échafaud révolutionnaire ne s'est jamais dressé. On l'avait caché chez les fermiers de mon père ; je ne savais pas où il était, mais je comptais sur la fidélité de nos bons paysans. Je cherchais à consoler ma belle-mère, lorsqu'un matin, avant qu'elle fût levée, la pauvre femme, on vint frapper à la porte ; notre vieille servante ouvrit : « Au nom de la loi, la citoyenne Grandidier ! » cria un commissaire revêtu d'une écharpe et d'un bonnet rouge, escorté de deux bonnets rouges, deux bandits qui portaient des fusils. Tu comprends que je n'étais pas loin. « C'est moi ! dis-je en me présentant. — Toi ! et le commissaire regardait son mandat d'arrêt. — La citoyenne est accusée d'avoir fait évader son fils ! Tu n'as pas de fils ! Tu n'es qu'une enfant. — Je suis la citoyenne Grandidier et j'ai fait évader mon mari ! » dis-je résolument. J'étais décidée à sauver ma belle-mère à tout prix, elle serait morte de peur avant d'avoir mis le pied dans la rue. Les scélérats se mirent à rire, et m'emmenèrent sans pénétrer dans l'appartement, sans demander s'il n'y avait pas une autre citoyenne Grandidier. Je traversai tout le quartier avec eux, vêtue comme je suis là, avec des petits souliers comme ceux-ci, » et la grand'-mère, relevant un peu sa jupe, regardait la petite pantoufle qui avait tout à l'heure servi à châtier l'écolier. « En entrant à la Conciergerie, un des soldats qui me conduisaient me dit très-vite à l'oreille : « Défais-toi de toutes ces nippes et dis que tu t'appelles Joséphine Fouchard, je trouverai moyen de te sauver. » Je n'eus pas le temps de répondre, il me poussa dans le cachot et la porte se referma sur moi ; mais mon parti était pris. Renier mon nom, le nom de mon mari, me mettre à la merci d'un bandit inconnu, mille fois plutôt mourir ! Mon mari était au loin, vivant ou mort, je l'ignorais ; ma belle-mère était en sûreté si je portais à l'échafaud le nom de la citoyenne Grandidier. Je m'assis dans un coin, et je fis semblant de dormir jusqu'au moment où le geôlier m'apporta le livre d'écrou à signer. J'écrivis mon véri-

table nom d'une main qui ne tremblait pas, puis, relevant la tête, je regardai tout autour de moi.

« On a beaucoup dit que les nobles et les prêtres seuls avaient péri par la guillotine sous la grande Révolution ; je savais déjà qu'on se trompait en parlant ainsi, mais un seul coup d'œil dans mon cachot de la Conciergerie aurait suffi pour me détromper, si j'avais cru que le peuple même fût à l'abri des fureurs de nos tyrans. Sans doute, il y avait là des femmes du plus haut rang, conservant sous leurs vêtements en désordre l'élégance de leurs manières et la noblesse de leur race : il y avait des prêtres disant gravement leur bréviaire ou consolant ceux qui voulaient les écouter, mais il y avait aussi des ouvriers, des petits marchands, des femmes fatiguées par le travail ; on était entassé pêle-mêle ; les mains rudes touchaient les doigts effilés et délicats ; les blouses des paysans, arrêtés comme suspects en entrant dans la ville avec leurs marchandises, frôlaient les habits de soie des gentilshommes ou les jupes flottantes des grandes dames. Il me parut que j'appartenais seule à la classe des bourgeois aisés, placés entre la noblesse et le peuple ; mais le malheur rapproche toutes les situations et comble tous les abîmes. J'étais jeune, forte, courageuse, résolue à ne pas me laisser abattre, à ne jamais cacher mon nom ni mes antécédents : j'avais même décidé dans ma sagesse de quinze ans que *rien* ne m'obligerait à laisser pénétrer dans ma toilette le désordre que je voyais régner autour de moi, et je me mis gravement à rétablir avec mes doigts le plissé de linon de mes manchettes froissées par la rude main du commissaire. On me regardait faire avec étonnement. « Pauvre enfant ! disait-on autour de moi, c'est son premier jour ! — Ce sera peut-être le dernier, » dis-je à une dame d'un grand âge et de l'aspect le plus vénérable, accroupie à terre à côté de moi, « et je suis décidée à ne pas monter en charrette avec mes coiffes en désordre. » Elle sourit tristement; mais je m'aperçus bientôt, sans le faire paraître, que mon exemple agissait sur les plus jeunes de mes compagnes. Plus d'une avait relevé les boucles épaisses de ses cheveux, rattaché ses rubans et redressé ses cornettes ; je m'appro-

chai de la vieille dame à laquelle j'avais parlé : « Si vous me le permettiez, dis-je doucement, je pourrais vous arranger un siége plus commode. — Qu'importe, me dit-elle en levant sur moi des yeux bleus limpides encore comme ceux d'un enfant : ne sommes-nous pas à la veille de l'éternité ? — Oui, madame, repris-je, et c'est pourquoi il faut y entrer avec toute la force que le bon Dieu nous a donnée sur la terre, car la porte est rude à franchir ! » Elle ne répondit pas, mais elle se souleva à demi, je la pris dans mes bras, tant elle était petite et maigre, et je la déposai sur un amas de vêtements et de couvertures dont j'avais formé une espèce de couche. Bientôt tout le monde fut à l'œuvre autour de nous, et l'ordre était en partie rétabli dans le cachot, car j'avais été aidée par les ouvriers et les femmes du peuple plus efficacement que par les grandes dames. L'un des prêtres qui était enfermé avec nous levait la main pour nous donner la bénédiction, lorsque la porte s'ouvrit précipitamment : le geôlier entra avec le commissaire qui m'avait arrêtée, le soldat qui m'avait parlé le matin était là aussi. On appelait un certain nombre de prisonniers ; il était si tard que personne ne s'attendait plus pour ce jour-là à comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Je soutins imperturbablement le regard de reproche et de colère de l'homme qui m'avait conseillé de me déguiser et de renier mon nom ; nul ne m'appelait. Comme on disait : « la citoyenne Montagnac ! » la vieille dame que j'avais si soigneusement installée sur mes coussins improvisés se leva péniblement. « Je vous avais bien dit que nous étions à la veille de l'éternité ; pour moi, voici le jour venu ; adieu, mon enfant, » dit-elle très-bas en passant auprès de moi. Je restai pétrifiée ; mais deux heures plus tard j'avais organisé de nouveau des lits pour deux ou trois vieillards, pauvres gens, prêtres ou nobles, et je m'endormis le soir, paisiblement, la tête appuyée contre la muraille. C'est une bonne chose que d'avoir quinze ans.

« Je restai trois jours en prison, sans entendre crier mon nom parmi ceux qui allaient remplir la fatale charrette, puis on n'appela plus personne. Le 9 thermidor était venu. Robespierre et

ses amis étaient tombés, les exécutions se ralentissaient. Un mois plus tard, j'étais libre, et je retrouvais ma belle-mère mourante. Elle m'avait attendu pour rendre le dernier soupir. « Tu as trop risqué pour racheter quelques jours de ma pauvre vie, me dit-elle en me voyant reprendre ma place auprès de son lit. Maintenant que j'étais sauvée, et que j'avais espoir de rejoindre bientôt mon mari dont nous avions reçu des nouvelles, tu comprends combien j'étais heureuse et reconnaissante envers Dieu. J'avais fait mon devoir envers la mère de mon mari, sans qu'un mensonge eût souillé mes lèvres! »

La grand'mère se tut, Léon écoutait encore. L'amour de la vérité, l'indomptable droiture, le courage et le dévouement de cette enfant de quinze ans avaient fait sur lui une impression profonde. Il jeta un coup d'œil résolu sur la bibliothèque de son père : « Je ne toucherai pas une seule traduction, grand'mère, dit-il, et je ne lirai plus jamais mes leçons. » La vieille femme se leva avec effort; le souvenir des terribles épreuves de sa jeunesse l'avait ébranlée, elle posa sa main ridée sur l'épaule de son petit-fils et l'embrassa tendrement. « Dieu t'en fasse la grâce! dit-elle solennellement. Si le fils de ton père, le petit-fils de mon mari, n'était pas en toutes choses un honnête homme, mon cœur serait brisé, et il a résisté à bien des douleurs, » ajouta-t-elle en souriant tristement.

Un honnête homme! La grand'mère dormait depuis quatre ans dans son tombeau, à côté du mari qu'elle avait tant aimé. M. Lavenay, toujours absorbé par les affaires judiciaires, ne venait jamais à Paris, où il avait envoyé son fils. Il se fiait aux bons principes inculqués par son éducation et n'avait jamais eu le loisir d'étudier le caractère de Léon; la grand'mère seule avait distingué la nuance de faiblesse cachée sous une fermeté apparente. « Fais attention, avait dit la vieille mère lorsque son fils parlait d'envoyer Léon à Paris, veille sur lui. — Il est assez grand pour marcher tout seul, disait le père; à son âge vous m'aviez déjà lâché la bride. — Léon ne te ressemble pas, » disait la vieille femme. Elle était morte quand son petit-fils quitta la maison paternelle.

Ses douloureuses prévisions s'étaient réalisées. Léon était en train de descendre la montagne, il allait tout droit à la ruine. La paresse, le laisser-aller dans la conduite, la mauvaise compagnie, de funestes exemples avaient fait leur effet : il était criblé de dettes, il ne travaillait plus, sa conscience semblait endormie. La vue des petites pantoufles l'avait réveillé tout à coup : il se rappelait sa grand'mère, ses leçons, sa vie austère et pure ; il pensait à son père dont il était l'unique enfant ; il pensait au Dieu dont la volonté et la parole avaient toujours régi la vie de ses parents, et il avait honte de lui-même ; il détestait ses égarements ; il pleurait sur ce passé que rien ne pouvait effacer, pas même le repentir.

La nuit se passa ainsi ; au point du jour, la porte de l'étudiant était fermée, et il avait pris le chemin de la maison de son père. Les professeurs ne s'étonnèrent pas de son absence. Hélas ! Léon ne comptait plus parmi les élèves assidus et réguliers. Mais M. Lavenay, en entrant le soir dans sa chambre, en ferma la porte, et, selon l'expression de l'Écriture, il rendit grâces à Dieu pour le retour de son fils, qui était mort et qui était revenu à la vie, qui était perdu et qu'il avait retrouvé.

SEULS

1870-187

SEULS !

1870-1871

C'était vers la fin du jour, en été ; le petit port de Courseulles, doré par les feux du soleil couchant, laissait flotter au vent les voiles à demi repliées de ses barques ; les marins causaient par petits groupes, ils parlaient tous de la guerre qui venait de commencer, signalée déjà par des revers imprévus. Le paisible bon sens des Normands ne les entraînait pas vers les chances de la lutte ; ils n'avaient pas désiré la guerre, la paix leur était propice, ils vendaient bien leur poisson, le commerce des huîtres était prospère, et c'était la grande richesse de Courseulles. Les marins secouaient la tête en parlant des batailles de Forbach et de Reichsoffen. « C'est un jour, disaient les jeunes ; l'Empereur a été trahi, Mac-Mahon a eu du malheur, le tour des Prussiens va venir. » — « Si on pouvait en finir et faire la paix ! » commençaient les gens prudents; mais ils étaient étouffés sous les cris du public : « Faire la paix après une défaite ! tu n'es donc pas

Français! » La fierté nationale commençait déjà à s'exalter aux premières atteintes du malheur, mais chacun était triste. Peu d'enfants de Courseulles appartenaient à l'armée, ils étaient tous portés sur l'inscription maritime, mais on s'attendait à voir la flotte donner à son tour; les mères partaient en masse pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande.

Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture et le trot pressé des chevaux. On promettait un chemin de fer au petit port de Courseulles, mais la diligence seule y amenait encore les voyageurs. On leva la tête dans tous les groupes : l'arrivée de la diligence avait pris depuis quelques jours un intérêt inaccoutumé; les femmes, les enfants fuyant les provinces envahies, ou Paris, qui prévoyait un siége, venaient se réfugier dans les régions lointaines; les plus sûres, croyait-on, la Normandie et la Bretagne, étaient particulièrement favorisées par ces émigrants effrayés. « Il sera toujours facile de gagner la mer, pensait-on, et alors on passera en Angleterre. » L'hôtel unique, gloire du bourg de Courseulles, regorgeait de voyageurs, quelques personnes avaient déjà été obligées de se loger dans des maisons particulières.

Courseulles n'a pas encore été envahi par les baigneurs; malgré la beauté de sa plage et la bonne volonté de ses habitants, cinq ou six cabanes de bains seulement se dressent au sommet d'une petite dune, et l'amour de l'argent naturel aux Normands n'a pas été développé par cette source de gain annuel : c'était donc une nouveauté que de recevoir des étrangers dans sa maison, d'évacuer pour eux les bonnes chambres, les lits commodes, la salle du rez-de-chaussée, en se réfugiant momentanément dans un coin obscur ou humide; mais l'instinct tient lieu d'habitude, et dix personnes entouraient déjà la diligence avant que les chevaux fussent dételés dans la cour de l'*Aigle d'Or*.

Plusieurs hommes descendirent, mais ils portaient des blouses, un bâton noueux à la main; on les laissa passer sans les regarder. Ceux qui rencontrèrent un ami échangèrent quelques paroles sans reculer d'un pouce, de peur de perdre leur place auprès de

la diligence : on avait vu des femmes et des enfants à l'intérieur et dans le coupé.

Une jeune femme sauta légèrement de la lourde machine ; nous avons perdu l'habitude des diligences, et deux heures de prison dans le coupé paraissent déjà longues ; mais elle ne s'occupait pas d'étirer ses bras ou ses jambes fatigués, elle tendait les mains aux petits enfants entassés dans la voiture. Un, deux, trois, une jeune fille les suivit, puis deux bonnes ; la diligence était vide. Les curieux intéressés se rapprochèrent.

« Avez-vous des chambres ici ? » demanda la mère au maître de l'auberge qui se prélassait sur sa porte.

C'était un gros homme, marchand de bœufs à ses heures, et qui sentait son hôtel plein derrière lui. Il fit un signe de tête négatif. « Pas un trou, » dit-il d'un air satisfait.

La jeune femme se retourna avec inquiétude vers le groupe d'enfants et de bonnes qui se pressait derrière elle ; les enfants étaient fatigués, le plus petit pleurait.

« Que faire ? » pensait-elle.

Un homme se détacha de la masse de curieux qui entouraient la voiture sans oser avancer.

« J'ai une maison à louer, » dit-il. « Et moi ! Et moi ! » Cinq ou six demeures s'offraient à la fois, l'embarras était presque aussi grand qu'un instant auparavant. La jeune fille aux yeux noirs, au teint coloré, qui s'était jusqu'alors occupée des enfants, passa son bras sous celui de sa sœur. « Allons voir, Clémence, dit-elle à demi-voix, les bonnes peuvent attendre ici dans une des salles de l'auberge. » La pauvre petite mère jeta sur elle un regard reconnaissant : « Tu as toujours de bonnes idées, murmura-t-elle ; moi, quand Édouard n'est pas là, je perds la tête. » Paule riait, elle entraîna sa sœur à la suite des propriétaires qui célébraient, chacun de son côté, les louanges de leurs maisons. Les petits enfants criaient, rappelant leur mère et leur tante. « Il faut en finir, Clémence, le jour tombera et nous ne saurons où coucher. » Mme de Lavigne consentit à hâter le pas.

Quatre ou cinq maisons sentaient le poisson d'une manière in-

supportable, toutes étaient bâties dans des rues étroites, tournant obstinément le dos à la mer. Il semble que les marins, lassés de leurs luttes avec l'océan, le fuient lorsqu'ils sont à terre, et ne veulent même plus le voir. Dans les villages de pêcheurs, aucune chaumière ne donne sur la mer.

Une petite maison, une seule, placée un peu plus haut que les autres, au milieu d'un jardin, restait encore à visiter. Mme de Lavigne succombait sous la fatigue; sa sœur elle-même, lasse de monter les petits escaliers en colimaçon, d'ouvrir les grandes armoires remplies de linge et de tâter les lits de plume ou les matelas, allait proposer de prendre à l'aventure une des maisons qu'on avait visitées « pour s'asseoir quelque part », lorsqu'elle leva les yeux sur le logis nouveau vers lequel elle se dirigeait machinalement. La troupe qui les suivait avait diminué ; les propriétaires étaient restés dans leurs maisons, mécontents des défauts qu'on avait trouvés, attendant le retour des « voyageuses ».

« Elles ne trouveront nulle part si bien qu'ici, « se disait chacun d'eux.

Paule poussa un cri de joie. Une bouffé d'air de mer venait d'enlever son chapeau et de rafraîchir son visage échauffé. « Ici au moins on voit la mer, » s'écria-t-elle en se tournant vers la vaste étendue qui scintillait sous les rayons du soleil couchant. La maison ressemblait à toutes les autres, mais la situation ne permettait pas d'hésiter ; avec l'aide de sa sœur, Mme de Lavigne acheva son marché, et l'on descendit jusqu'au port pour chercher les enfants.

Le 1er septembre, pendant que la France haletante attendait le choc des grandes armées dans le Nord, les deux sœurs s'endormirent paisiblement sous leur nouveau toit, dans le petit bourg de Courseulles. Chaque fois que Paule se réveillait, à travers les étroits rideaux qui voilaient sa fenêtre, elle voyait le reflet des vagues se brisant à la clarté vague de la lune et elle refermait les yeux avec un sentiment de repos et de sécurité.

Hélas! le repos et la sécurité allaient disparaître de toutes les

âmes et de toutes les vies. Les coups pressés de la main de Dieu avaient renversé le gouvernement après les espérances de la victoire, et les fautes s'expiaient par les revers. La stupeur régnait dans la petite maison de Courseulles comme dans chaque demeure de la France entière. Mais déjà se manifestaient les sentiments divers; M[me] de Lavigne ne songeait qu'à son mari, secrétaire d'ambassade, momentanément à Paris, en congé. « Il viendra nous chercher, disait-elle, et nous retournerons chez nous. — Tu ne peux pas aller à l'étranger en ce moment, disait Paule, la place des Français est en France. — Mais qu'est-ce que je puis faire pour la France? murmurait la pauvre petite mère en regardant ses enfants qui jouaient autour d'elle, les petits et moi nous ne sommes bons à rien! — Non, mais Édouard est bon à quelque chose; il ne peut pas, tu ne voudrais pas l'empêcher de faire son devoir. » M[me] de Lavigne se mettait à pleurer; il lui semblait que le premier devoir de son mari était auprès de sa femme et de ses enfants.

L'agitation des deux sœurs allait croissant; Paule la contenait de son mieux dans son âme, mais, à dix-sept ans, quelque énergique que soit naturellement le cœur, on fléchit vite sous le fardeau; elle éclatait parfois en colères patriotiques, en inquiétudes, en lamentations. Sa sœur se lamentait toujours, et sa terreur ne connut plus de bornes lorsque son mari lui écrivit qu'il était inscrit dans la garde nationale, presque seule alors à Paris, en face des Prussiens qui s'avançaient; les troupes étaient appelées de toutes parts à la défense de la grande ville, elles arrivaient avec ardeur; le courage n'était pas éteint par les défaites, mais les connaissances militaires manquaient aux officiers, la discipline militaire manquait aux soldats, il fallait faire une armée sous les yeux de l'ennemi, en combattant; la garde nationale devait être au premier rang. Voilà ce que M. de Lavigne écrivait chaque jour à sa femme.

La tête de la pauvre enfant se perdit : « Il faut que je le revoie, disait-elle à chaque instant du jour, je ne puis le laisser mourir sans moi; qu'est-ce que je deviendrais si Édouard était

tué ! » La pensée de ses enfants la retenait seule, mais Paule faisait la brave : « Va passer quelques jours à Paris, disait-elle, tu reviendras avant que le siége soit commencé ; on passe toujours par quelqu'une des portes, on n'entoure pas une ville comme Paris, il n'y aura pas des Prussiens partout. Tu nous rapporteras de l'argent et des habits un peu plus chauds que ceux-ci. — Mais nous n'avons rien, objectait Mme de Lavigne, nous n'étions venus que pour l'été, nos affaires sont à Munich, ah ! Édouard pourra bien dire ce qu'il voudra, je ne retournerai jamais là-bas, je ne pourrais pas supporter de voir un Allemand ! » Sa sœur ne riait pas des variations subites de la petite mère. « Non, certes, nous ne pourrions pas supporter d'être chez eux, d'écouter leurs vanteries ; mais achète seulement une robe chaude pour les petits et un manteau pour nous, l'air de la mer est frais le matin. »

Pendant qu'on discutait les question de toilette dans la petite maison de Courseulles, les Prussiens avançaient lentement, mais sûrement ; chaque jour on voyait passer des troupeaux de vaches ou de moutons, des charrettes chargées de femmes et d'enfants, de meubles et d'instruments agricoles : c'étaient les habitants des environs de Paris qui fuyaient devant l'ennemi, pendant que la banlieue proprement dite venait s'enfermer dans les fortifications, ajoutant ainsi au nombre des bouches inutiles. Lorsqu'on demandait aux pauvres voyageurs où ils se rendaient: « Nous n'en savons rien, disaient-ils, nous allons devant nous, nous nous sauvons. » Le quai du port était chaque soir encombré de voitures et de bestiaux.

Ce fut au milieu de ces témoignages vivants de la désolation publique que passèrent Mme de Lavigne et sa sœur pour aller retrouver la diligence dans la cour de l'*Aigle d'Or*. Timide et accoutumée aux soins de son mari, Clémence, dans un moment ordinaire, n'eût pas cru possible de voyager seule ; dans l'angoisse et le trouble de son âme, elle n'y pensait peut-être même pas.

« Je serai bientôt en chemin de fer, disait-elle, et au bout du chemin de fer je trouverai Édouard.

— Peut-être sera-t-il trop occupé, suggérait Paule.

— Il ne fait pas l'exercice toute la journée; il doit être très-bien en uniforme, seulement ce n'est pas aussi joli que celui de secrétaire d'ambassade. »

La gaieté revenait à Mme de Lavigne avec l'espoir de revoir son mari. Paule, qui restait, sentait au contraire son cœur défaillir.

« Reviens bientôt, » cria-t-elle à sa sœur en regardant la diligence qui s'ébranlait. Clémence fit un signe de tête triomphant, et la jeune fille prit la main d'un des petits enfants qui se pressaient autour d'elle.

« C'est vous qui êtes maman maintenant, ma tante, » disait l'aîné en riant; un triste pressentiment lui disait, en effet, qu'elle allait être leur mère pour bien des jours.

Au premier abord, les lettres succédèrent aux lettres.

« Les Prussiens avancent, mais je reste ici le plus longtemps possible, écrivait Mme de Lavigne. Je ne voulais pas quitter Édouard, mais il dit que je suis une bouche inutile, comme si mon dîner de plus ou de moins pouvait affamer Paris! Alors je partirai par une porte quand on fermera l'autre; j'étais bien méchante pour toi, ma pauvre Paule, en voulant rester à Paris; tu dois être terriblement seule avec la mer et les petits pour toute compagnie; j'espère que Renée et Églantine ne te donnent pas trop de peine. J'ai toujours peur qu'un beau jour Églantine veuille retourner dans son Midi, par peur des Prussiens!

Les portes de Paris se fermèrent plus vite et plus complétement que ne l'avaient prévu le mari et la femme dans leur inexpérience. Elle devait partir le 18 septembre; elle n'était pas prête, on ne trouvait pas de voiture, elle manqua le train de Normandie, le dernier qui s'éloigna de Paris, emportant une foule pressée, confuse, sans bagages, souvent sans ressources, les grilles se fermèrent, les ponts se levèrent, les Prussiens s'étendirent autour des remparts et le silence commença.

Paule attendait à Courseulles; elle attendit longtemps avec patience; elle était à la fois courageuse et raisonnable, son imagination lui représentait les obstacles que pouvait rencontrer la

correspondance de sa sœur, l'arrivée de sa sœur, et elle cherchait à calmer les deux bonnes qui se voyaient déjà abandonnées sans protection aux mains de l'ennemi.

« Et si les Prussiens viennent jusqu'ici, mademoiselle Paule? disait Renée, brave paysanne bourguignonne, qui avait nourri le petit Henri et que Mme de Lavigne avait gardée à son service.

— Si les Prussiens viennent jusqu'ici, c'est qu'il n'y aura plus de résistance nulle part, ma bonne Renée, disait Paule, et une maison pleine de femmes et de petits enfants n'excitera guère leur colère.

— Mais s'il pillent tout?

— Nous n'avons pas grand'chose à piller. »

Et Paule souriait un peu tristement en regardant les enfants encore vêtus de leurs blouses de toile grise, que les froides bises du commencement d'octobre traversaient aisément.

« Nous avons tout juste de quoi manger, se disait-elle, comment pourrais-je habiller chaudement les enfants? »

Puis avec la persévérante espérance de la jeunesse, elle se répétait une fois de plus :

« Clémence viendra à bout de sortir de Paris, et alors elle arrivera ici tout droit. »

Clémence ne venait pas, elle ne donnait aucun signe de vie, et les bonnes rapportaient que les familles étrangères réfugiées à Courseulles étaient toutes dans la même situation. Personne n'avait aucune nouvelle des bien-aimés renfermés dans Paris.

« Ce ne sera pas long, disait-on sans cesse, Paris a des vivres pour trois semaines, un mois tout au plus; d'ailleurs les Prussiens se lasseront si cela dure plus longtemps, et les armées qui s'organisent en province iront bientôt les prendre par derrière. »

Les jeunes gens partaient de toutes les maisons appelées par les nécessités de la patrie : marins, soldats, mobiles, tous avaient rejoint les drapeaux, sans grand enthousiasme, mais avec une prompte obéissance.

« Il le faut, » disaient les mères, et elles se contentaient de pleurer.



Reviens bientôt, cria-t-elle à sa sœur.

Paule n'osait pas se promener seule sur la plage; elle emmenait avec elle les enfants, qui ne se baignaient plus; il faisait trop froid : quelquefois les bonnes accompagnaient la petite bande, et on allait au loin sur les rochers, à la mer basse, pour détacher les moules qui couvraient chaque pierre, on remplissait les paniers. Depuis quelques semaines, Paule avait renvoyé la Normande qu'on avait prise comme cuisinière; Renée s'était chargée de préparer la nourriture.

« Dame, mes enfants, disait-elle aux petits, très-amusés de voir la nourrice, comme ils l'appelaient, toujours occupée à éplucher les légumes ou à écumer le pot-au-feu, je ferai de mon mieux, mais ça ne sera peut-être pas fameux, je n'ai jamais fait à manger que pour mon pauvre homme. »

Et elle racontait en pleurant, pour la centième fois, comment son mari, couvreur en chaume, s'était tué en tombant d'un toit.

« Ma pauvre petite Marie, elle n'avait que trois mois, je n'avais jamais songé à me placer, mon homme n'avait pas voulu; mais il a bien fallu pour avoir de quoi élever Marie, je suis venue à Paris et je n'étais pas partie depuis deux mois qu'elle était morte. »

Alors Henri se pressait contre sa nourrice :

« C'est moi qui suis ton enfant! » disait-il.

Et les deux autres, grimpés sur les genoux de la brave femme, l'embrassaient tous à la fois.

« Nous sommes tous tes enfants, » disaient-ils.

Renée s'essuyait les yeux.

« Quand je devrais mourir de faim avec eux, pensait-elle, je ne les quitterai jamais! »

L'inquiétude qui traversait parfois l'esprit de la paysanne était constamment présente à l'esprit de Paule. A l'angoisse que lui causaient le silence prolongé de sa sœur et les mauvaises nouvelles qui circulaient sourdement en dépit des rassurantes dépêches du gouvernement, s'ajoutait la crainte d'une difficulté terrible. L'argent baissait chaque jour dans sa bourse, la jeune fille ne

connaissait personne à Courseulles, qu'allait-on devenir? L'hiver approchait, les enfants avaient déjà froid; Paule ne s'inquiétait guère de ses robes légères ni de son mince pardessus, elle regardait les jambes violettes et les bras glacés de ses petits neveux; elle serrait contre son cœur la petite Constance comme pour la réchauffer, et elle ne trouvait de force et de calme dans ses perplexités qu'en priant Dieu le soir près de sa fenêtre, en face de la mer phosphorescente ou le dimanche dans la petite église. Quelques familles étrangères s'y trouvaient comme elle; mais Paule n'y comptait pas un ami; seulement parfois les bonnes paysannes sortant de l'église et rencontrant les petits enfants encore vêtus de leurs robes de toile comme en été, se disaient entre elles : « Ces enfants doivent être gelés; on voit bien qu'ils n'ont avec eux qu'une jeune fille, » car tout le monde à Courseulles avait su le départ de Mme de Lavigne, et tout le monde pensait qu'elle avait été prise quelque part dans les lignes ennemies; on regardait Paule et ses petits neveux avec une silencieuse compassion.

Elle prit enfin un grand parti; une seule robe chaude avait été placée dans les malles, pour les jours froids au bord de la mer; jusque-là, on l'avait gardée avec soin : c'était l'unique ressource de l'avenir, les enfants n'avaient rien. Un soir, la robe grise fut coupée ; après bien des efforts et des tâtonnements, la jeune fille parvint à tailler la veste, le pantalon et le gilet d'Albert; la robe de Constance et la blouse du petit Henri ne lui donnèrent pas tant de peine. Elle travailla d'abord toute la nuit; le lendemain, Églantine, la bonne, se mit à l'œuvre avec elle ; quand le dimanche vint, les trois enfants sautèrent de joie en mettant leurs habits neufs; tout le jour ils venaient se presser contre leur tante en la caressant de leurs petites mains pleines de sable humide : « Nous sommes si bien, nous avons chaud maintenant, » disaient-ils.

Un grand bonheur attendait Paule au sortir de l'église ; la poste désorganisée comme tout le reste, arrivait à des heures variables, selon les retards que subissaient les diverses lignes

de chemin de fer, encombrées par les mouvements de troupes. Paule ne recevait point de lettres et ne s'inquiétait guère de l'heure de la poste ; en revenant chez elle après le service, elle aperçut sur la table une petite lettre mince, chiffonnée, salie, presque transparente, portant au coin ces mots sacramentels que Paule entendait répéter depuis un mois sans les avoir jamais vus à elle adressés : « Par ballon monté. » Elle ouvrit la lettre brusquement, déchirant dans sa précipitation le léger tissu :

« Ma Paule, écrivait Clémence, j'espère que tu as reçu toutes mes lettres, Édouard dit que non ; j'essaye donc du ballon aujourd'hui ; nous sommes bien décidés à nous défendre jusqu'au bout ; nous avons des provisions, j'ai un jambon et deux sacs de farine dans mon armoire, comme les ménagères de Munich. Édouard ne veut pas que je parle de Munich, cela le met trop en colère de penser que nous avons vécu au milieu des Allemands ; il ne veut pas non plus que je te dise ce qu'on fait ici pour l'armée et les canons ; j'espère que vous allez bientôt arriver de province pour prendre les Prussiens par derrière et nous délivrer. Mes bons petits, vous portez-vous bien ? J'espère que vous avez encore de l'argent. Édouard dit que je ne peux pas vous en envoyer. Dieu vous bénisse, adieu ! »

Un poids immense avait disparu du cœur de Paule, elle sentait sa sœur en santé, gaie comme de coutume, pleine d'espérances patriotiques, et, malgré toutes les défenses d'Édouard sur la correspondance, elle serrait sa petite lettre contre son cœur, comme un trésor de nouvelles et de renseignements. Ce ne fut que plus tard, dans la nuit, lorsque Paule se prit à réfléchir, que l'étourderie ordinaire de sa sœur la frappa douloureusement. Elle savait bien qu'on n'avait presque plus d'argent au moment de son départ ; la jeune fille s'étonnait d'avoir encore quelques pièces de monnaie dans sa bourse. Deux jours de plus, et il faudrait tenter de vendre les modestes bijoux apportés au bord de la mer. Paule était décidée à ne garder que sa montre. La difficulté de la vente était grande ; qui pouvait maintenant songer à acheter une bague ou un médaillon ?

Au milieu de ses perplexités, Paule pensa tout à coup au vieux curé. « On doit apporter quelquefois des bijoux aux prêtres, se dit-elle, on les charge de les vendre pour des aumônes. » Elle se dirigea lentement vers le petit presbytère. La porte en était ouverte comme pour attendre ceux qui avaient besoin de secours ou de conseils. « Monsieur le curé est dans l'église, » dit la vieille servante. Paule l'y suivit. Le curé, pauvre et préoccupé de maintenir l'ordre et le soin dans son église, tenait un balai à la main ; il époussetait les bancs des familles riches qui se trouvaient dans le chœur. Paule s'avança vers lui, le vieux prêtre posa tranquillement son plumeau, et fit signe à la jeune fille d'entrer dans la sacristie.

Sans se plaindre, sans demander un secours, Paule exposa en quelques mots sa petite histoire. « J'ai besoin de vos conseils, monsieur le curé, » dit-elle.

La réserve modeste de la jeune fille toucha le pasteur ; hélas ! tout le long de la côte, dans les petits villages, comme dans la ville de Caen, se cachaient une foule de souffrances semblables ; le curé pesait dans sa main le petit paquet de bijoux.

« Tout cela sera vendu comme du vieil or, dit-il enfin, et ce n'est pas bien lourd. » Paule fit un mouvement instinctif comme pour reprendre son paquet ; son imagination lui représentait les souvenirs de sa famille et de ses amies brisés sous le marteau du joaillier ; il n'y avait pas d'autre ressource, elle retira sa main.

Le dimanche suivant, elle reçut une petite boîte cachetée des mains du chantre de l'église. Cinq pièces d'or y étaient contenues, cinq pièces de vingt francs. Paule acheta des bas de laine pour les trois enfants.

Les ballons passaient et repassaient, aucune lettre n'arrivait à la petite maison de Courseulles ; enfin un jour, au mois de décembre, pendant que la neige couvrait la terre, et que la résistance prolongée de Paris étonnait l'Europe, la jeune fille, maintenant maigre et pâle, enveloppée de châles et grelottant auprès du petit feu de la cuisine, vit la porte s'ouvrir lentement ; un des plus gros marchands d'huîtres de Courseulles,



Un des plus gros marchands d'huîtres se tenait sur le seuil.

grand, fort, résolu, se tenait sur le seuil, dans un embarras visible.

« Mademoiselle Paule de Sirvens, je crois? » dit-il pour se donner du temps.

Tout le monde à Courseulles savait le nom de Paule ; elle s'était levée et fit un signe de tête sans parler.

« J'ai reçu une lettre par ballon, de M. Lenoir, » continua-t-il.

Paule ouvrait les yeux, elle ne voyait pas pourquoi M. Bénazet venait l'entretenir de sa correspondance avec M. Lenoir.

Le brave commerçant reprit :

« Il paraît que Lenoir est là-bas, et il étendait le bras dans la direction de Paris, dans la même compagnie de la garde nationale que votre beau-frère, un gentil garçon, à ce que me dit Lenoir. Lenoir est restaurateur de son état, et prend toutes ses huîtres chez moi : c'est comme ça que nous nous connaissons. Et il a dit à Lenoir (votre beau-frère, je ne sais pas comment il s'appelle) qu'il avait peur que ses enfants et vous ne mourussiez de faim à Courseulles ; n'y avait pas de danger de ça tout de même, si quelqu'un avait voulu parler ; et Lenoir lui a dit : « Ayez pas crainte, je vas dire à Bénazet de leur donner cent francs, et vous me les rendrez ici, je les revaudrai à Bénazet quand nous aurons passé sur le ventre aux Prussiens, puisque l'armée de la Loire va arriver. » S'ils savaient où elle est, leur armée de la Loire ! J'en arrive, moi, j'ai été voir mon garçon, et c'est une pitié. »

La voix de M. Bénazet s'altérait ; il prit dans la poche de son gilet la lettre de M. Lenoir, qu'il tendit à Paule comme la preuve de la vérité de ses paroles, mais elle la repoussa du geste ; alors un billet de cent francs remplaça la lettre dans la main tendue du bon marchand d'huîtres : cette fois Paule ne refusa pas ; rougissante, mortifiée, elle tendit la main à son tour et prit le billet ; depuis plus de quinze jours les enfants mangeaient encore de la soupe, parfois un peu de viande ; Paule et les deux femmes vivaient de légumes et de poisson grossier, les ressources allaient s'épuiser même pour ces minces repas ; le bois manquait pour la

cuisine, on n'allumait pas de feu ailleurs; bien des fois Paule avait envié les petits mendiants qu'elle voyait revenir chargés de fagots de bois mort qu'ils avaient ramassé le long des haies, et lorsque la mer, après une tempête, avait jeté sur la plage du bois d'épaves, elle avait silencieusement encouragé ses petits neveux à le ramasser. Albert commençait à comprendre les embarras de la situation avec la fine observation d'un enfant; il voyait les repas devenir chaque jour plus maigres, le feu plus petit et plus vite éteint; il se rendait compte que sa tante vivait de pain et de pommes de terre pour leur laisser les mets plus nourrissants.

« C'est comme à Paris, disait-il de temps en temps tout bas. Papa et maman non plus n'ont pas à manger, et papa se bat; il est la nuit sur le bastion à monter sa garde, il doit avoir bien froid. »

Les trois enfants sautaient de joie en rapportant à Renée les copeaux humides qu'ils avaient ramassés sur la plage; la fidèle nourrice avait les larmes aux yeux, mais les deux femmes étaient inspirées par la patience généreuse de Paule; comme elle, elles se confiaient en Dieu, chaque matin elles allaient à l'église. Églantine, la méridionale, avait fait vœu d'un cierge à Notre-Dame de la Délivrande.

« Quand nous aurons de quoi le payer! disait Renée.

— Notre-Dame sait bien que nous n'avons seulement pas de quoi manger, » répondait Églantine.

Depuis longtemps les deux servantes avaient versé dans le fonds commun l'argent que contenaient leurs petites bourses. La souffrance mutuelle qui couvait dans la petite maison unissait les cœurs comme la grande souffrance de la patrie unissait tous les efforts et toutes les sympathies.

Paule, étrangère dans Courseulles, ne pouvait s'empêcher de demander des nouvelles dans la rue aux groupes qui se formaient aussitôt autour des dépêches télégraphiques; pas une lettre n'arrivait d'un mobile de l'armée de la Loire que tout le bourg n'en fût aussitôt instruit.

Lorsqu'un père partait avec son cabriolet et son bon petit cheval

pour faire quarante lieues à la recherche du bataillon de son fils, il emportait ses poches pleines de lettres et d'argent pour les autres enfants du pays; les plus pauvres se privaient de tout pour le soulagement de leurs fils à l'armée, abîme de souffrances que toute la tendresse humaine ne pouvait combler.

Paule enviait ceux qui pouvaient envoyer de leurs nouvelles à quelqu'un, quelque part. Aucun renseignement sur ceux qu'elle aimait ne lui était arrivé depuis la bienheureuse lettre de M. Lenoir; les lettres qu'elle écrivait sans cesse arrivaient-elles? Le bruit public disait que non. Paris restait seul dans sa lutte héroïque : tous les efforts du dehors étaient impuissants à le soulager ou même à l'avertir.

Paule ne pouvait recourir aux dispendieux messages des pigeons; il fallait faire vivre les enfants, et la tâche devenait plus difficile chaque jour; tous les soirs, on raccommodait les précieuses robes grises. Paule avait vieilli de dix ans, mais son courage ranimait toujours celui des deux servantes.

« C'est notre siége à nous, disait-elle ; grâce à Dieu, les enfants ne sont pas malades. »

Jamais la pauvre enfant n'avait si vivement senti l'impuissance féminine; elle souffrait toutes les angoisses de la misère et ne pouvait gagner un sou pour y subvenir. Un soir, M. Bénazet reparut devant sa porte, plus gros et plus embarrassé que jamais :

« Avez-vous encore reçu une lettre de M. Lenoir? dit Paule vivement, son anxiété l'emportant sur la timidité.

— Non, et le brave commerçant se mit à rire; nous ne nous écrivons pas si souvent que ça, Lenoir et moi, excepté quand le commerce des huîtres va bien, et ce n'est pas cette année, tous les parcs sont pleins; mais ma femme a dit comme ça : Puisque la maîtresse d'école est malade, peut-être que la demoiselle de Paris voudrait bien prendre sa place en attendant, et ça serait toujours quelque chose, » ajouta-t-il en baissant la voix avec embarras.

Paule s'approcha du bon marchand et lui tendit la main :

« Qu'est-ce que deviendra votre maîtresse d'école pendant que je serai à sa place et... que j'aurai son traitement? demanda-t-elle avec un mélange de confusion et de franchise.

— Ça nous regarde, dit M. Bénazet toujours plus embarrassé, nous autres du conseil municipal, nous nous chargeons de la faire soigner. »

Paule n'en demanda pas davantage : le soulagement était trop grand, le secours venait trop évidemment de la main de Dieu pour disputer les conditions; le lendemain, à huit heures du matin, Paule était installée sur la petite estrade de la maîtresse d'école, rouge et troublée, mais résolue à faire bonne contenance en face des yeux curieux des petits pêcheurs, des petits marchands d'huîtres, des futurs marins assis sur les bancs. Ses regards se reportaient souvent avec complaisance sur ses neveux qui avaient absolument voulu l'accompagner à l'école. De temps en temps, Constance sortait des rangs des petites filles pour venir embrasser sa tante, et celle-ci ne la grondait pas bien fort.

Sa classe prospérait, et le petit salaire payé par les soins de M. Bénazet suffisait à donner du pain au ménage : du pain, pas davantage; on en était venu là, et les enfants eux-mêmes ne se plaignaient pas; seulement à l'école, où les enfants aisés ouvraient pour le dîner leurs paniers bien garnis, les trois petits se glissaient dans un coin, tout près de leur tante, pour manger leur pain sans être vus, et ils refusaient obstinément les pommes ou les bribes de viande que leur offraient quelquefois leurs camarades. Albert exerçait une surveillance exacte sur son petit frère.

« Tu ne peux rien rendre aux autres, il ne faut rien prendre, » disait-il.

Constance n'avait pas besoin qu'on l'avertît.

Depuis quelques jours, Paule était bien inquiète; elle ne recevait toujours aucune nouvelle; elle ne savait pas que son beau-frère, uniquement préoccupé des besoins de la défense de Paris, avait interdit à sa femme d'écrire au dehors.

« Toutes les fois que vous envoyez une lettre, avait-il dit, vous

donnez des renseignements qui seraient utiles aux Prussiens si le ballon tombait entre leurs mains, comme on dit que cela est arrivé; je ne veux plus que vous écriviez; les enfants sont en sûreté avec Paule, aucune attaque ne se dirige du côté de la Normandie, dit-on, et Courseulles est au bout du monde. »

Madame de Lavigne s'était soumise, sa vie se passait maintenant dans les ambulances; le cœur avait triomphé des petites faiblesses, de la légèreté de caractère, des timidités d'autrefois; les blessés qu'elle soignait souriaient à travers leurs souffrances lorsqu'ils voyaient la jeune femme s'approcher de leurs lits. La fin venait, la résistance touchait à son terme, mais personne ne le voulait croire ni au dedans ni au dehors. Ce qui inquiétait Paule, c'est qu'elle sentait ses forces défaillir; les jambes lui manquaient souvent en marchant, un nuage passait souvent devant ses yeux pendant qu'elle était en classe; elle avait peur de tomber malade, de rester dans son lit; et alors que deviendraient les enfants?

Constance avait maigri, les deux petits garçons supportaient à merveille le sévère régime auquel ils étaient soumis.

« Nous apprenons à être soldats, » disait Albert.

Un long cri de douleur s'éleva enfin dans la France entière. Paris, à bout de ressources, sans espoir d'un secours extrême, avait été réduit à capituler. Chaque jour, malgré les difficultés du voyage, les obstacles multipliés à la sortie, on apprenait quelque détail de plus sur la souffrance et le courage des habitants de la grande ville; quelques fugitifs commençaient à arriver, pâles et maigres, mais avec le reflet de leur résolution encore dans les yeux. Paule regardait sans cesse sur la route dans l'espoir de voir paraître son beau-frère; elle ne se soutenait plus que par un effort de volonté.

Elle était en classe, au milieu du jour; les enfants groupés autour d'elle récitaient une leçon; Henri s'était glissé à côté de sa tante et la tenait par sa robe; il était trop petit pour lire couramment, et il avait bien de la peine à apprendre par cœur; une porte s'ouvrit, Paule leva les yeux; sous le paletot grossier, le

chapeau enfoncé sur des cheveux coupés, sous la maigreur inaccoutumée du visage, elle reconnut les yeux brillants, le sourire cordial de l'élégant secrétaire d'ambassade : c'était Édouard, le brave défenseur de Paris, sorti sain et sauf de tous les dangers, qui venait retrouver ses enfants, protégés par la main de Dieu à travers tant d'épreuves ; elle fit un pas pour s'avancer vers lui.

« Clémence ? » murmura-t-elle en s'appuyant sur l'épaule d'un enfant. Il lui sembla qu'elle entendait ces mots : « Elle est bien, elle viendra. »

Puis un bourdonnement passa dans ses oreilles, la chambre tourna devant ses yeux, et elle tomba aux pieds de son beau-frère. Ses forces et son courage avaient duré autant que la nécessité, tout lui faisait défaut dans la joie. Édouard avait les larmes aux yeux lorsqu'il la déposa sur son lit dans la petite maison où le conduisirent ses enfants.

Huit jours après, Clémence avait rejoint son mari, ses enfants, sa sœur, ses fidèles servantes, et Paule, faible encore, mais souriante, échangeait avec ceux qu'elle avait retrouvés les confidences des amertumes passées. Édouard avait caché sa tête dans ses mains.

« Tout cela est fini pour nous, dit-il enfin en relevant les yeux, mais notre pays ! »

Et l'angoisse de son âme se trahissait dans sa voix.

« Notre pays se relèvera, dit doucement Clémence, et sa sœur tressaillit, tant son accent était devenu grave et pénétrant, car il a combattu vaillamment en priant Dieu. »

HISTOIRE

D'UN PETIT LIVRE

HISTOIRE

D'UN PETIT LIVRE

« Maman, racontez-moi une histoire ! » répétait tristement le petit André Chevalier ; il était malade, il avait la rougeole, il s'ennuyait dans son lit, le médecin lui avait défendu de sortir ses bras, et sa mère avait prudemment attaché ses couvertures. Mme Chevalier, debout à côté de la cheminée, préparait une tasse de tisane.

« Tout à l'heure, mon garçon, quand tu auras bu ton tilleul.

— Je ne veux pas de tilleul ! » grognait l'enfant.

Mais la tasse était rose et blanche, toute petite et très-jolie, la tisane était bien sucrée, et par-dessus tout la mère avait coutume de se faire obéir. A peine André avait-il bu qu'il recommença sa requête accoutumée :

« Maman ! racontez-moi une histoire. »

Et comme sa mère entamait la *Chatte blanche :*

« Non, non, pas une de ces vieilles histoires qui ont servi à tout le monde ; dites-moi quelque chose de votre invention, maman, une histoire toute neuve ; ce soir, j'ai si chaud, je voudrais oublier ma fièvre! »

Et le petit garçon tournait ses yeux ardents sur sa mère, se soulevant à demi dans son lit. Elle le replaça sur ses oreillers ; elle était fatiguée, elle aussi, elle veillait son enfant depuis trois nuits, et elle n'avait pas quitté sa chambre depuis quatre jours ; elle ne sentait pas son imagination très-fertile en récits nouveaux ; cependant elle se pencha vers André et, retrouvant au fond de sa mémoire un amusant souvenir de son enfance, elle vit bientôt l'agitation du petit malade se calmer, ses regards devenir doux et gais ; il riait, et lorsque l'histoire fut finie, il se retourna avec un soupir de satisfaction.

« Je n'ai plus chaud, maman, je vais dormir, » dit-il.

« Tu es la reine des histoires, et voilà ton triomphe, » dit une voix tout près du chevet du petit malade.

Mme Chevalier tressaillit ; l'obscurité était venue pendant qu'elle parlait, elle s'était elle-même amusée au récit et au souvenir des jeux de son enfance ; elle n'avait pas entendu son père qui entrait doucement.

« Vous étiez là? dit-elle en souriant, vous avez entendu? Vous souvenez-vous, comme moi, de ce jour où Albert avait imaginé de construire dans votre cabinet une forteresse avec vos in-folios? Vous rappelez-vous notre consternation lorsque vous êtes rentré du Collége de France plus tôt que nous ne vous attendions, au beau milieu de l'attaque des remparts? »

Le vieux savant regardait sa fille avec tendresse.

« Je me souviens de tout ce que vous avez fait, Albert et toi, depuis votre naissance, dit-il.

— Mais vous avez certainement oublié combien vous avez été bon pour nous ce jour-là, reprit Mme Chevalier, vous nous avez aidés à remettre les livres à leur place. Si ma mère les avait trouvés en désordre, elle nous aurait mis tous les deux au pain sec.

— Pauvre Albert! » murmurait le père.

L'ardeur de son fils unique s'était depuis longtemps éteinte sur un champ de bataille obscur, dans une escarmouche contre les Arabes, au fond de l'Algérie. Sa fille seule lui restait des trois enfants qu'il avait vus naguère rire autour de son foyer.

« J'ai bien envie de dire comme André : Maman, racontez-moi une histoire, » reprit M. Dasnière appuyé sur le dossier d'un fauteuil dans le crépuscule d'une chambre de malade, tandis que la mère écoutait la respiration égale et paisible du petit endormi.

« Je comprends la passion de tes enfants. Cette pauvre petite Noémi, qui ne se console pas d'être exilée de tes bras dans ce moment-ci, me demande des histoires toute la journée ; je n'ai à lui raconter que les aventures des momies d'Égypte; son père lui parle des accidents de chemins de fer, mais tout cela ne l'amuse pas ; elle ouvre ses grands yeux et tâche de nous comprendre, et puis quelquefois elle pleure. J'aime mieux les histoires de maman! dit-elle. Tu devrais écrire ce que tu leur racontes, nous aurions, ton mari et moi, la ressource de lire tes histoires quand tu ne serais pas là. »

André dormait toujours, M. Dasnière ne voyait pas sa fille rougir dans l'ombre. Elle se leva doucement et passa sans bruit à côté de son père, elle ouvrit un secrétaire et y prit un cahier.

« Voilà ce que vous me demandez, dit-elle très-bas et en souriant un peu. J'ai quelquefois écrit ce que je raconte si souvent. »

M. Dasnière riait tout à fait.

« Ton mari connaît-il cela? disait-il en feuilletant les jolies pages du petit livre écrit avec amour, comme un premier essai.

— Henri est trop occupé pour lire de semblables fadaises, dit Mme Chevalier ; seulement, quand il est très-fatigué, il me dit quelquefois le soir : Lisez-moi donc un de vos contes pour les enfants ! Et il ne s'endort pas toujours, ajouta-t-elle.

— Quel triomphe ! »

Et M. Dasnière emporta dans son cabinet le petit manuscrit.

Malgré toutes les précautions maternelles, Noémi prit à son tour la rougeole, comme les enfants prennent toujours les maladies contagieuses, pour faire enrager leurs parents. André était à peu près guéri lorsque la petite fille tomba malade, et lorsqu'ils furent remis tous les deux, pâles encore, mais gais, joyeux, dormant comme des marmottes et mangeant comme de petits ogres, leur mère était si fatiguée qu'elle fut obligée de rester huit jours dans son lit. Les deux enfants venaient chaque matin dans sa chambre, ils examinaient attentivement ses mains et son visage.

« Vous n'êtes pas encore rouge, maman, disaient-ils d'un ton désappointé, vous êtes plus blanche qu'à l'ordinaire. »

On n'avait jamais pu les convaincre que leur mère n'avait pas la rougeole. Elle fut obligée de leur raconter l'histoire de sa rougeole à elle, prise en compagnie de son frère et de sa sœur. Tant que ses enfants avaient été malades, elle avait écarté ce souvenir de son esprit. La petite Sara ne s'était jamais remise de sa rougeole, elle avait langui, elle était morte bientôt. Mme Chevalier regardait André, qui grimpait sur les chaises en riant; Noémi, assise sur le tapis devant la cheminée, roulait comme une petite boule en contemplant les sauts de son frère; la mère remerciait Dieu dans son cœur.

La vie ordinaire avait recommencé, tout le monde se portait bien, l'été était venu, ce temps de voyages et de plaisirs pour les gens riches qui quittent Paris, le temps des beaux jours et des amusements faciles pour les heureux enfants qui vivent à la campagne, qui courent dans les bois, qui secouent le foin dans les prés ou qui aident les moissonneurs à compter les gerbes. M. Dasnière et sa fille restaient à Paris, dans leur petit appartement de la rue de Sèvres. M. Chevalier était ingénieur, très-occupé, il voyageait souvent, ses enfants lui enviaient ses courses en chemin de fer; ils ne pouvaient sortir qu'à la fin du jour, lorsque la chaleur venait à tomber, ils étaient encore trop petits pour prendre beaucoup de leçons, ils s'ennuyaient parfois, et les journées étaient longues.

« Maman, racontez-nous une histoire, » recommençait-on à dire.

Un jour, Mme Chevalier était fatiguée :

« Je ne sais plus rien inventer, mes petits, dit-elle ; la chaleur me fait le même effet qu'à l'eau sur le feu ; je m'évapore, je n'ai plus une seule idée dans la tête. »

Les enfants insistaient.

« Une toute petite histoire, une seule, maman! Marianne va sortir tout à l'heure, elle nous emmènera avec elle chez l'épicier. »

Mme Chevalier cherchait dans son secrétaire :

« Je ne sais pas ce qu'est devenu mon petit cahier, murmurait-elle, je ne l'ai pas revu depuis longtemps. »

Elle bouleversait ses tiroirs; les deux enfants, debout à côté d'elle, ne pensaient plus à leur histoire ; des trésors inconnus ou négligés depuis bien des mois paraissaient successivement à leurs yeux :

« Voilà ma balle que maman a retrouvée, » disait Noémi en s'emparant du jouet qu'elle avait oublié.

André contemplait un vieux couteau, bien petit, bien usé.

« Maman, dit-il à demi-voix, est-ce que ce petit couteau vous sert beaucoup? »

Mme Chevalier sourit.

« C'est un souvenir, dit-elle ; quand j'étais petite, j'ai perdu ce couteau pendant deux mois, ma mère l'avait retrouvé en déménageant et j'étais si contente de le revoir que je n'ai fait qu'un saut sur l'escalier dans le nouvel appartement que nous allions habiter ; je suis tombée, j'ai roulé, et on m'a ramassée au second étage, la figure en sang, tout étourdie et meurtrie, mais tenant toujours à la main mon précieux couteau. Ma mère m'en avait donné un autre pour garder celui-là en souvenir de ma chute. »

André regardait toujours le petit couteau.

« Je ne le perdrais pas, » répétait-il tout bas.

Noémi s'était arrêtée dans les sauts qu'elle faisait à la poursuite de sa balle.

« André ne perdrait pas le couteau ! » criait la petite fille.

La mère riait, elle prit dans sa main l'objet de tant de désirs.

« Ne te coupe pas les doigts, » dit-elle.

André ne pouvait réprimer sa joie, il se jeta au cou de sa mère qu'il embrassait de toutes ses forces.

« Vous êtes bonne, bonne, maman, disait-il. Je ferai comme grand'mère, je me souviendrai toujours que vous aimiez ce couteau quand vous étiez petite », et l'enfant, ouvrant la vieille lame, l'essayait déjà sur ses doigts, au grand danger de sa peau. Noémi avait trouvé dans un coin un petit morceau de bois qu'elle apportait en triomphe.

« Fais-moi une canne ! » demandait-elle à son frère d'une voix suppliante.

Les enfants avaient oublié la chaleur, la promenade, leur histoire ; leur mère cherchait toujours son petit cahier.

Les tiroirs étaient encore ouverts lorsque M. Dasnière entra dans la chambre de sa fille. Un souvenir traversa l'esprit de Mme Chevalier.

« Mon père, dit-elle vivement, est-ce que je ne vous ai pas prêté, un jour, pendant qu'André était malade, un petit cahier... rouge... comme celui-ci ? » Et elle touchait un des livres de comptes entassés dans son bureau.

M. Dasnière riait.

« Ton livre d'histoires? demanda-t-il avec un peu de malice. Je crois bien que oui. Il est quelque part, au milieu de mes bouquins », et, tout en parlant, il regardait en souriant le visage un peu inquiet de sa fille.

Il cherchait dans ses poches comme si le précieux petit manuscrit pouvait se trouver caché dans leurs profondeurs.

Il tira un petit paquet, un mince volume soigneusement enveloppé dans un papier rose.

« Voilà précisément ce que je t'apportais, » dit-il.

La jeune femme ouvrit le paquet, sans comprendre ; c'était un livre fraîchement imprimé, encore humide au sortir de la presse, joliment broché d'un papier blanc glacé aux élégants

dessins, et pour titre : « Mère et enfants! » Elle l'ouvrit machinalement au milieu des pages, et le sang monta tout à coup à ses joues; elle rougit si violemment qu'elle en eut honte et qu'elle porta instantanément la main à son visage.

Elle tournait les feuillets en silence, reconnaissant, l'un après l'autre, les récits.

« Mon père! s'écria-t-elle enfin, dites-moi ce que cela veut dire? »

M. Dasnière était resté debout devant sa fille, amusé et ému.

« Je voulais garder un exemplaire de ton magasin d'histoires, j'en voulais donner un à ton mari, dit-il gaiement; il aurait été trop long de copier, j'ai fait imprimer ton petit cahier à cinquante exemplaires. Si tu as dix enfants et cinquante petits-enfants, ils pourront tous s'amuser des contes de leur grand'mère. Voilà, ma Claire! Ton manuscrit est dans mon tiroir, revenu en sûreté après l'impression, je te le rendrai. »

Mme Chevalier baisait doucement les mains et les cheveux de son père.

« Vous êtes toujours trop bon pour moi, vous me gâtez. Cela n'est pas raisonnable. » Et elle ajouta en hésitant un peu : « Je suis sûre que cela vous a coûté très-cher!... »

Le vieux savant se leva.

« Oh! nous nous entendons, mon ami Guibout et moi : il fait mes affaires au rabais! Viens voir le paquet des exemplaires. »

Il se gardait bien de dire à sa fille que, pour satisfaire cette fantaisie et lui donner un plaisir, il avait vendu deux vieux livres, précieux et rares.

« Je ne m'en vanterai jamais, » se répétait-il à lui-même.

Mme Chevalier s'amusait comme un enfant en contemplant les piles de jolis volumes étalés à terre dans le cabinet de son père.

« Je les garde pour moi, disait M. Dasnière, je les enfermerai dans mes armoires particulières.

— Et vous ne les donnerez à personne, n'est-ce pas, mon père? implorait la jeune femme.

— A personne, sauf à Henri; il aura un exemplaire à lui, je

t'ai déjà dit qu'il en restait quarante-sept exemplaires pour tes petits-enfants. »

M. Dasnière avait bien gardé son secret : la surprise fut aussi grande pour M. Chevalier que pour sa femme ; père et mari taquinaient gaiement la jeune mère qui riait et rougissait.

« As-tu écrit quelque chose de nouveau ? demandait M. Dasnière.

— Presque rien, j'ai été trop occupée, trop fatiguée...

— Cherchez bien, Henri, » criait le vieux savant, car M. Chevalier s'était emparé des clefs de sa femme.

« C'est dans le secrétaire, un tiroir à droite... »

Trois ou quatre petits récits remplissaient les premières pages d'un nouveau cahier.

« Je serai obligé de faire imprimer un appendice, disait gravement M. Dasnière.

— Non, non, je me charge du second volume, » répondait Henri.

Au milieu des plaisanteries et de la satisfaction de son mari, aussi touché qu'elle de la tendre surprise de son beau-père, Mme Chevalier saisissait sur le visage de l'ingénieur les traces d'une préoccupation profonde ; elle était pressée de se trouver seule avec lui.

M. Dasnière se couchait de bonne heure ; accoutumé pendant de longues années au travail le plus assidu et le plus nécessaire, il avait pris l'habitude de se trouver dans son cabinet chaque matin avant six heures ; il était vieux maintenant, il avait sa retraite, mais il travaillait encore, et il ajoutait souvent le produit de quelque savant article aux modestes revenus de sa pension de professeur. Il se leva donc bientôt de son fauteuil.

« Bonsoir, mon enfant, dit-il ; adieu, Henri. » Et il ouvrait doucement la porte de la petite chambre où dormait André, le berceau de Noémi se trouvait au pied du lit de sa mère. Un regard jeté sur les deux enfants endormis, et le grand'père rentra chez lui, serein et l'âme joyeuse de cette paix profonde des vieillards qui, ayant patiemment travaillé ici-bas, attendent doucement le repos éternel.



Elle tournait les feuillets en silence, reconnaissant l'un après l'autre les récits.

Mme Chevalier allait et venait du petit salon dans sa chambre; son mari s'était appuyé au chambranle de la fenêtre ouverte, elle le regardait sans rien dire, espérant toujours qu'il allait parler.

Elle s'approcha enfin de lui par derrière, et posant la main sur son épaule :

« A quoi pensez-vous? dit-elle bien bas, vous semblez triste et préoccupé. »

Il se retourna vivement et la prenant dans ses bras :

« Je me demande si cela vaut la peine de quitter tout ce que j'aime au monde pour gagner un peu d'argent! » s'écria-t-il brusquement.

La jeune femme pâlit, elle s'appuyait sur le dossier d'une chaise, son mari avait tout à coup déversé sur elle le souci qui le dévorait depuis quelques jours.

« Nous quitter ? » murmurait-elle.

Henri se promenait à grands pas dans la petite chambre.

« Il y a bientôt une semaine, le ministre du Chili est venu trouver M. Salibert. « Vous êtes le directeur d'une grande entre-» prise, lui a-t-il dit, vous devez connaître des ingénieurs distin-» gués, donnez-m'en un qui puisse construire le chemin de fer » que mon gouvernement veut établir d'un bout à l'autre de notre » territoire; s'il est long, il n'est pas large, a-t-il ajouté, et l'affaire » serait avantageuse, nous savons ce que valent l'habileté et la » probité des ingénieurs français.» M. Salibert lui a promis d'y penser, il m'a fait venir, il m'a proposé d'accepter, il assure que ce serait pour moi le commencement de la fortune, un bonheur inespéré; il m'a dit d'y réfléchir, je ne fais que cela depuis lors, je voulais refuser sans vous en parler : à quoi bon vous faire souffrir ce que je souffrais? J'ai essayé ce matin de faire accepter mon refus à M. Salibert, il n'a pas voulu m'écouter : « Parlez-en » à votre femme, a-t-il dit, elle aura plus de courage que vous. » Pour le moment ce n'est pas bien difficile. » Et le jeune homme se laissait tomber sur la chaise contre laquelle s'appuyait toujours sa femme; elle n'avait pas parlé, elle n'avait pas bougé.

« Je ne comprends pas bien, murmurait-elle ; expliquez-moi. »

C'était tout ce que demandait son mari, contraint depuis huit jours à renfermer dans son cœur ses préoccupations et ses combats. Il développait vivement les avantages qu'un homme jeune, entreprenant, mais peu connu encore, pouvait trouver dans une grande entreprise qui lui assurerait des bénéfices immédiats en même temps qu'une carrière occupée et lucrative par la suite.

« Si je ne vous avais pas épousée, disait-il enfin, si je n'avais pas pour vous et les enfants une affection aussi profonde, je n'aurais pas hésité un instant, j'aurais signé des deux mains avant de sortir du cabinet de M. Salibert. »

Sa femme se releva toute droite ; la petite lampe oubliée de tous deux pendant la conversation ne jetait plus qu'une faible lumière, un reflet du gaz brûlant dans la rue éclairait son pâle visage.

« Allez, Henri, dit-elle ; ni moi ni les enfants, nous ne devons être un boulet à vos pieds. »

Le jeune homme la regardait avec une émotion reconnaissante sous laquelle perçait déjà une espèce de soulagement.

« C'est bien loin et ce sera bien long, disait-il à demi-voix.

— Combien de temps?

— Deux ans au moins sans revenir ; le Chili est loin, et les voyages chers.

— Et les bénéfices ?

— Énormes, à ce que m'assure M. Salibert.

— Et maintenant vous gagnez tout juste de quoi suffire à la vie de tous les jours... »

Elle s'était assise, ne se soutenant plus ; bientôt elle se trouva à genoux, elle attirait son mari auprès d'elle ; le jeune homme s'inclinait en silence, tous deux prièrent un moment dans leur cœur : Claire se releva la première.

« Vous êtes libre, » dit-elle en entr'ouvrant les bras comme pour délier une chaîne, « allez, vous assurerez peut-être l'avenir des enfants, et quoi qu'il arrive, bonheur ou malheur, ne l'ou-

bliez pas, Henri, je ne vous reprocherai jamais rien, pas même dans mon cœur. »

Elle était petite, délicate et frêle, mais l'âme énergique, le ferme courage qui brillaient dans son regard semblaient communiquer leur force au jeune homme vigoureux qui se tenait debout devant elle; il hésitait encore, parce qu'il connaissait mieux que sa femme les hasards de l'entreprise et les chances amères de la vie, mais, dans son cœur, il était ardemment entraîné vers les perspectives enchantées d'une carrière aventureuse et brillante.

« Je verrai demain M. Salibert, » dit-il enfin.

Claire frissonna, elle savait d'avance quel serait le résultat de cet entretien.

« Je ne vous reprocherai rien, rien, » murmurait-elle.

Son mari était retombé dans ses rêveries. Il ne l'entendait plus.

Deux mois plus tard, l'ingénieur était parti, sans pouvoir attendre que sa femme fût complétement remise après la naissance de sa seconde fille, une petite Élisabeth. Noémi contemplait gravement la sœur qui l'avait remplacée dans son berceau.

« Mon petit lit est plus joli, disait l'enfant, maman a ôté son bureau de sa chambre pour me faire de la place, une grande place; depuis que papa est parti, maintenant maman écrit dans son lit; quand elle marchera, elle dit qu'elle écrira sur ses genoux; je ne sais pas comment elle fera, mais puisqu'elle n'a plus de bureau. »

Sauf les lettres qui s'écrivaient chaque jour pour le Chili, ajoutant page après page aux journaux qu'emportaient tous les courriers, Claire n'avait point de temps pour écrire, elle ne racontait plus d'histoires; André et Noémi jouaient à ses pieds pendant qu'elle soignait la petite Élisabeth; lorsque les enfants réclamaient leur passe-temps favori. « Je ne sais plus que des histoires d'Amérique, » disait gravement la mère, mais elle n'essayait pas de les raconter.

Les premières lettres du voyageur commençaient à arriver ré-

gulières, tendres, remplies de détails et d'intérêt. Mme Chevalier les lisait, les relisait, les apprenait par cœur.

« Ce sera mon viatique pour le temps où il sera trop loin pour écrire par chaque courrier, » disait-elle.

M. Dasnière s'inquiétait parfois, car il se sentait vieilli et faible.

« Je ne demande qu'une chose à Dieu, disait-il, c'est de vivre jusqu'au retour d'Henri. »

Dieu n'exauce pas toujours les vœux qui sembleraient d'accord avec sa volonté. Le vieux savant s'enrhuma, il restait dans son cabinet, n'essayant plus de sortir, lisant toujours et fidèle à ses livres chéris, plus fidèle encore à celle qu'il aimait mieux que tous ses livres, content et paisible dès que sa fille était assise auprès de lui. Elle ne le quittait presque plus, les enfants avaient compris la nécessité du silence; les mouvements impétueux d'André, le babil incessant de Noémi, tout s'apaisait et se calmait dans la chambre du grand-père; la petite Élisabeth elle-même le regardait sans crier, avec le doux regard limpide et profond des petits enfants.

« C'est à vous qu'elle a souri d'abord, mon père, disait la jeune femme feignant d'être jalouse.

— Elle sait qu'il faut se hâter de me sourire, » dit le vieillard qui caressait la joue ronde de l'enfant, « qui sait si je me réveillerai demain? »

Le jour vint où le vieux savant se réveilla dans la patrie céleste, il avait causé avec sa fille la veille au soir.

« Ma pension te manquera, disait-il; je laisse dans mon tiroir quelques centaines de francs qui suffiront à m'enterrer; j'ai toujours pensé à cela, comme ma bonne grand-mère à la campagne, quand j'étais petit; mais c'est tout ton héritage avec mes vieux livres qui ne valent pas grand'chose, les meilleurs sont partis pendant la maladie de ta mère... et plus tard.... Tu feras bien de garder ce qui reste, tu auras toujours besoin de livres pour André. Tu ne seras pas embarrassée, j'y compte; le gouvernement chilien est assez régulier dans ses payements, à ce qu'on

dit; il ne fait pas tant de révolutions que les autres. Tu as déjà un petit fond, tu as touché la lettre de change que ton mari t'a envoyée? »

Mme Chevalier ne répondait pas, un mot seulement de temps à autre pour satisfaire son père ; les larmes l'étouffaient.

« Tu seras bien seule, ma pauvre fille, reprenait le vieillard, mes vieux amis sont morts, et je n'ai jamais connu personne ayant moins de parents que nous... si ce n'est ton mari. Enfin tu as tes enfants, et puis Henri reviendra, vous êtes jeunes tous les deux ; Dieu vous gardera et nous nous retrouverons auprès de lui. »

C'était la seule pensée qui donnât du courage à Claire, lorsqu'elle eût fermé les yeux chéris qui l'avaient regardée avec tendresse jusqu'au dernier instant.

« Seule ! » se disait-elle.

C'était de l'ingratitude, et la pauvre femme le sentait. La solitude n'existe pas pour les cœurs pleins, et le ciel et la terre contenaient beaucoup de trésors pour Claire.

« Je ne sais lequel est le plus près de moi, mon père ou mon mari, » disait-elle quelquefois, lorsqu'à la chute du jour, sa petite Élisabeth dans les bras, elle causait à demi-voix avec l'enfant presque assoupie, ouvrant tout à coup ses grands yeux, comme si elle essayait de comprendre.

André et Noémi quittaient leurs joujoux, ils se glissaient sans bruit à côté de leur mère, cachant leurs petits visages dans les longs plis de sa robe noire.

« Quand papa reviendra-t-il? » demandait la petite fille.

André lui imposait vite silence.

« Il ne faut pas faire pleurer maman, murmurait-il, papa reviendra dès qu'il pourra. »

« Dès qu'il pourra! » Ce retour, objet de toutes les pensées, de tous les désirs passionnés de la jeune femme, semblait s'éloigner au lieu de se rapprocher.

Élisabeth commençait à se soutenir sur ses pieds débiles, elle marchait de chaise en chaise avec un air de triomphe, poussant

devant elle un léger fauteuil donné naguère à André par son grand-père et dont le dossier se trouvait à la portée des petites mains. Un jour, comme la mère était assise dans sa chambre devant ce secrétaire où reposaient encore les volumes des contes, imprimés ou inachevés, un cri de joie des enfants la fit tressaillir, elle se retourna vivement. Élisabeth venait à elle, les mains tendues et frémissantes, chancelant parfois, puis se redressant d'elle-même ; enfin, rouge et fière de peur et de satisfaction, elle se laissa tomber contre les genoux de sa mère.

« Elle marche ! maman, elle marche ! » criait André.

Mme Chevalier embrassait sa petite fille, André et Noémi se cramponnaient à ses mains pour saisir à leur tour la petite héroïne ; mais une pensée traversait le cœur de la mère.

« Elle marche, elle a onze mois, son père l'a quittée quand elle avait quinze jours, et il parle de deux ans encore, trois peut-être, comme si les longs jours passés et l'amertume endurée déjà n'existaient pas pour lui ! »

Les craintes qu'éprouvait l'ingénieur au moment du départ, sans oser les exprimer, s'étaient promptement réalisées ; des difficultés sans nombre entravaient une entreprise longue et compliquée en elle-même ; les ouvriers manquaient, les outils perfectionnés venaient de loin et se faisaient attendre ; la bonne volonté du gouvernement chilien était souvent trompée par les jalousies locales à l'égard du jeune ingénieur français ; l'argent n'avait pas encore manqué, et les lettres de change se succédaient avec une régularité irréprochable, mais le travail était rude, ingrat parfois, et la séparation menaçait de se prolonger beaucoup. Les terrassiers commençaient à s'éloigner des villes et à s'avancer dans l'intérieur des terres. La correspondance devait nécessairement devenir inégale et livrée aux aventures.

« Armez-vous de courage, ma Claire, et confiez-vous en Dieu qui m'a gardé jusqu'ici, écrivait M. Chevalier, nos jours pénibles sont venus. »

La pauvre femme avait espéré qu'ils seraient bientôt passés.

Lorsque son mari lui écrivait ainsi, il ignorait encore que



Ils se glissaient sans bruit à côté de leur mère.

Claire fût seule, privée de cette protection grave et douce que donne la présence d'un père. La lettre qui lui annonçait la mort de M. Dasnière parvint au Chili dans le milieu d'un désert; seul un petit hameau s'y dressait, de pauvres chaumières improvisées à la hâte pour les ouvriers et pour ceux qui dirigeaient leurs travaux. A la paroi de roseaux de sa modeste cabane, l'ingénieur avait suspendu les portraits de sa femme et de ses enfants; il avait laissé dans sa malle un portrait de son beau-père, il se leva et l'accrocha à côté de l'image de sa femme.

« Ensemble ici, du moins! » se dit-il.

La pensée ne lui vint même pas de renoncer à son entreprise : le grand chemin de fer national du Chili était devenu le but de toutes ses pensées; la libéralité du gouvernement chilien, la régularité des payements lui ôtaient d'ailleurs tout prétexte de plainte.

« Claire ne manquera de rien, » se disait-il au fond de son cœur.

Dans ces replis de la conscience qu'on évite parfois de consulter, il savait bien que tout manquait à sa femme lorsqu'elle était séparée de lui.

« Elle l'a voulu ! » se répétait-il parfois.

Claire le voulait encore dans sa tristesse et dans son isolement, car les lettres de son mari témoignaient d'une ambition satisfaite et de la satisfaction qu'éprouve un homme distingué dans le plein et libre exercice de ses facultés. Elle gardait pour elle ses heures de faiblesse; elle les confiait parfois à Elisabeth, elle les répandait toutes devant Dieu, elle ne les écrivait pas en Amérique. M. Chevalier attribuait à la perte de son père la teinte de tristesse qui s'était répandue dans les lettres de Claire. « Elle l'aimait tant ! » se disait-il.

Pendant que l'ingénieur travaillait dans sa hutte, ou qu'il dirigeait ses ouvriers sous le ciel ardent du Chili, envoyant parfois une pensée à la rue de Sèvres, Mme Chevalier vivait avec ses enfants, attendant toujours avec impatience les lettres lointaines, chaque jour plus irrégulières dans leur arrivée, mais tou-

jours tendres et confiantes, toujours chargées de ressources nouvelles, plus abondantes que par le passé, et suffisant amplement à combler le vide qu'avait laissé dans le modeste ménage la perte de la pension que touchait M. Dasnière. Tout à coup, huit ou dix mois après la mort du vieux savant, ces lettres qui faisaient la vie de la jeune femme cessèrent brusquement. Le silence se fit entre elle et son mari; elle écrivait, mais ses longues épîtres restaient sans réponse. Désespérée, elle alla trouver M. Salibert. Elle ne le connaissait pas; peut-être le grand industriel, constamment engagé dans des affaires nouvelles, aurait-il même oublié son nom et le chemin de fer du Chili. Claire se fit annoncer en tremblant, mais M. Salibert possédait l'imperturbable mémoire qu'on attribue d'ordinaire aux princes et qui appartient presque toujours aux hommes chargés par Dieu de gouverner leurs semblables :

« Madame Chevalier? dit-il en s'avançant vers la jeune femme hésitante, avez-vous reçu des lettres de votre mari ces jours-ci ? »

Les larmes vinrent aux yeux de Claire.

« Non, monsieur, je venais vous demander si vous aviez des nouvelles.

— De lui, non ; de son entreprise, oui ! Il réussit à merveille, je le savais d'avance. Le ministre du Chili est venu me voir ce matin, ils sont enchantés, leurs travaux marchent plus vite qu'ils n'auraient osé espérer. »

Claire s'était appuyée sur le dossier de son fauteuil : le passage de l'angoisse à une joie comparative lui enlevait ses forces.

« Il vit, il travaille, se disait-elle, ce n'est pas un voyageur obscur qui pourrait périr dans un coin du désert sans que nul le sût ou s'en inquiétât ; il est le centre et l'âme d'une grande entreprise, c'est par accident que je ne reçois pas ses lettres, mais il se porte bien ; puisqu'il réussit, il est heureux, j'attendrai. J'ai promis de ne lui rien reprocher. »

Son visage s'était illuminé pendant que ces pensées traversaient son esprit.

M. Salibert examinait une carte ; Claire se leva tremblante encore d'émotion, elle s'approcha du célèbre industriel.

« Vous m'avez rendu courage, Monsieur, et je vous en remercie, » dit-elle simplement.

M. Salibert indiquait un point sur la carte. « Votre mari doit être à peu près là, dit-il, ce n'est pas précisément dans la région des bureaux, les lettres doivent souvent rester en route... Sans compter les ennemis qu'il doit s'être faits parmi tous ces voleurs, » pensait-il, mais il n'exprima pas tout haut sa pensée. Mme Chevalier fermait déjà la porte de son cabinet.

Une conviction consolante avait pris possession de l'âme de la jeune femme. « Henri ne périra pas, il ne sera même pas malade sans que je le sache, se dit-elle, les hommes intéressés à son entreprise en seraient instruits, les lettres m'arriveront peut-être bientôt toutes ensemble ; seulement il faut vivre et je n'ai presque plus d'argent. Pourrais-je donner des leçons ? » Elle repassait dans son esprit les faibles ressources d'une éducation plus solide que brillante : elle jouait du piano pour amuser ses enfants, elle n'avait jamais dessiné que les briques chaldéennes chargées d'hiéroglyphes que déchiffrait son père, elle savait mieux les langues mortes que les langues vivantes.

« Tout cela sera très-bon pour l'éducation d'André, disait-elle, mais ce n'est pas un bagage qui puisse suffire à gagner la vie des enfants. »

Tout en réfléchissant, elle mettait en ordre quelques papiers et de vieux livres dans l'armoire de M. Dasnière. Au premier abord, et dans cet élan de courage qui soutient à travers les tâches les plus douloureuses, elle avait réglé les affaires de son père, rangé ses manuscrits, et classé ses livres. Par un oubli un peu volontaire, elle n'avait pas ouvert l'armoire où les souvenirs d'un passé lointain avaient été conservés par le vieux savant. Prenant enfin sa résolution, elle retrouvait dans un touchant mélange les cahiers raturés d'Albert lorsqu'il se préparait pour les examens de Saint-Cyr, quelques jouets brisés par la petite Sara et les derniers ouvrages abandonnés par les mains défail-

lantes de la mère de famille. Les souvenirs de l'enfance de Claire avaient été enfermés à part; le vieux savant avait séparé la mort et la vie : à côté de quelques mèches de cheveux et des traductions offertes aux jours de fête, Mme Chevalier trouva un gros paquet, caché au fond de l'armoire avec cette adresse :

« Pour mes arrière-petits-enfants. »

Elle avait oublié le volume des contes; tout à coup la pensée lui revint de la tendre admiration de son père, de son aimable surprise; troublée et remuée jusqu'au fond de l'âme, elle s'assit par terre devant l'armoire et se prit à pleurer.

« Qui m'aimera désormais comme lui? » se disait-elle.

Claire était courageuse, et ne se laissait pas volontiers aller aux larmes; elle essuya ses yeux, une pensée lui était venue à l'esprit : ce petit livre ne pourrait-il pas être utile aux enfants?

« On vend les livres quelquefois, il en faut pour amuser les petits comme les grands; André et Noémi s'en amusaient autrefois, Henri lui-même... Je vais les relire, nous verrons... » et elle portait déjà la main sur le premier paquet lorsque la servante qu'elle avait conservée jusqu'alors lui apporta une lettre.

Un éclair de joie passa dans les yeux de la jeune femme, pour s'éteindre bientôt; le timbre était bleu, la lettre ne portait pas les traces d'un long voyage.

Mme Chevalier se leva lentement, elle devenait indifférente à tout ce qui ne touchait pas les grandes préoccupations de son âme.

« Une lettre d'affaires, » pensait-elle.

Une lettre d'affaires en effet, et qui amena bientôt de nouveaux plis sur le front de Claire; le notaire d'une petite ville de Normandie où son mari possédait une vieille maison, seul héritage de ses parents, écrivait pour annoncer que l'ancien locataire était mort.

C'était un officier en retraite âgé et infirme, ne sortant guère de sa maison, ne demandant aucune réparation; l'homme d'affaires de M. Chevalier le savait peu riche, il avait laissé aller les choses.

« A cette heure, l'état de l'immeuble est tel qu'on ne saurait trouver à le louer sans y faire des frais assez considérables, écrivait le notaire ; à première vue et sans consulter les ouvriers, je crois qu'on pourrait s'en tirer avec 900 ou 1,000 francs. »

Mme Chevalier replia la lettre. « 900 ou 1,000 francs, répétait-elle... Si je savais où les prendre, je ne m'en servirais pas pour réparer un *immeuble !* »

André était entré dans la chambre, il s'appuyait sur les genoux de sa mère. « Qu'est-ce que c'est qu'un immeuble, maman ? » demanda-t-il. Claire se mit à rire, elle s'apercevait qu'elle avait parlé tout haut.

« Un immeuble est un meuble qu'on ne peut pas remuer, répondit-elle.

— Alors la grande console de marbre est un immeuble?

— Non. »

Et la mère s'amusait malgré elle.

« Une maison est un immeuble, un bien immeuble ; cinq ou six hommes pourraient enlever la console de marbre, mais il faudrait démolir la maison de ton grand-père à Pont pour la faire bouger de sa place.

— Je voudrais bien voir cet immeuble ! répétait André comme un enfant qui a appris un mot nouveau ; nous qui sommes des meubles qu'on peut remuer, nous devrions aller là-bas, maman ; il y a un jardin, papa me l'a dit autrefois, ce serait plus joli que la rue de Sèvres. »

La mère écoutait le babil de son petit garçon, à moitié distraite, absorbée par les pensées et les soucis de tout genre qui se croisaient dans son esprit ; les dernières paroles de l'enfant arrêtèrent son attention.

Elle était depuis deux jours aux prises avec son propriétaire : le bail de son appartement allait expirer ; dans son ignorance de femme accoutumée à laisser les soins du dehors à son mari ou à son père, elle n'avait pas annoncé le désir de conserver son appartement ; le propriétaire en avait profité pour mettre un écriteau et pour demander une augmentation de loyer. La

perspective d'un déménagement avait ajouté de nouvelles terreurs aux inquiétudes de tout genre qui assiégeaient la pauvre Claire.

« Pont doit être bien joli maintenant; au printemps, il y a des fleurs, » répétait André qui poursuivait son idée.

Sa mère s'était levée, elle s'avança vers son bureau.

« Je vais écrire au notaire de Pont, » dit-elle à André.

« Nous allons à Pont! criait l'enfant s'élançant vers la petite salle à manger où jouaient ses sœurs, nous allons à Pont; il y a un immeuble, cela veut dire une maison, et il y a un jardin. Maman, est-ce qu'un jardin est un immeuble? » Et il rentrait en courant dans la chambre de sa mère.

« Bien certainement, » et Mme Chevalier distraite relisait la dernière phrase de sa lettre.

« Une femme et trois enfants tiennent-ils plus de place qu'un vieil officier infirme, et le toit de la vieille maison peut-il les abriter comme lui sans faire actuellement des réparations coûteuses? »

Le notaire de Pont se mit à rire en lisant la lettre de Mme Chevalier.

« Vraies questions de femme ! Une dame de Paris ici ! disait-il à son clerc, assis dans un coin obscur, le plus loin possible de la fenêtre. Ces jeunes gens regardent toujours dans la rue, disait le notaire, et ils font des erreurs dans les actes. »

Le jeune clerc releva la tête.

« Une dame de Paris ! » pensait-il, et il se promettait d'avance quelque distraction dans sa vie monotone.

Le notaire réfléchissait.

« Il n'y a pas de trous dans la toiture, se disait-il, c'est la seule partie de la maison où il n'y ait rien à faire. Le papier tombe des murs, les boiseries sont fendues ou moisies par l'humidité, les portes ne ferment guère, les fenêtres non plus... On ne peut pas louer cela..., mais on pourrait y habiter si l'on n'est pas sujet à s'enrhumer... Dame, il ne faut pas craindre les courants d'air! » Et il écrivit dans ce sens à Mme Chevalier.

« L'immeuble se trouvera bien d'être habité, ajoutait-il, la

dégradation deviendrait bientôt complète si la maison restait fermée. »

Quelque restreintes qu'elles fussent devenues, les dépenses de Mme Chevalier à Paris dépassaient de plus en plus ses ressources. Elle n'osait pas épuiser les petites réserves qui lui restaient encore ; combien de temps le silence de son mari pouvait-il se prolonger? M. Salibert assurait toujours que les nouvelles du chemin de fer chilien étaient excellentes, mais personne n'avait reçu des lettres de l'ingénieur en chef. A Pont, l'économie serait plus facile, le voyage n'était ni long ni coûteux, on serait débarrassé du loyer, Claire se proposait de se passer de servante ; mais pour quitter Paris, pour opérer un déménagement, il fallait de l'argent : où en trouver?

La jeune femme n'avait jamais possédé de bijoux, le mobilier qu'elle tenait de son père était vieux et sans valeur ; d'ailleurs il faudrait des lits, des chaises, des tables dans la petite maison de Pont.

Le souvenir du petit volume de contes lui revint tout d'un coup à l'esprit.

« Mon père m'avait dit, lorsque je m'inquiétais de la dépense que lui avait causée cette fantaisie, que son ami Guibout lui faisait ses affaires à bon compte. Je vais aller trouver M. Guibout, il m'accueillera en souvenir de mon père, je l'espère..., j'en suis sûre, » ajouta Claire qui cherchait à se rassurer. Accoutumée pendant toute sa vie à rester dans son intérieur, presque sans contact avec le monde du dehors, heureuse de se laisser diriger et protéger par ceux qui l'aimaient et qu'elle aimait, Mme Chevalier, ferme et résolue dans le fond de l'âme, était timide en ce qui regardait les démarches extérieures ; elle resta cinq minutes devant la porte de M. Guibout, regardant sans bouger les commis qui entraient et sortaient, les charrettes chargées de papier dirigées vers l'imprimerie, les porteurs avec leurs ballots de livres ; elle n'osait pas sonner à cette porte constamment ouverte, un élan de prière poussé vers Dieu lui donna seul le courage d'entrer.

M. Guibout était vieux, presque aussi âgé que M. Dasnière, mais ses cheveux blancs étaient encore abondants, il se tenait droit et paraissait aussi robuste de corps que d'esprit.

« Vous êtes madame Chevalier? dit-il lorsque la jeune femme lui eût envoyé sa carte, la fille de mon vieil ami Dasnière? » Et sur un signe de tête de Claire, encore tout émue : « Étiez-vous l'auteur d'un petit volume de contes qu'il m'avait chargé de faire imprimer, il y a quelques années? »

Mme Chevalier poussa un soupir de soulagement. De lui-même et sans effort, M. Guibout arrivait à la grande question.

« Oui, monsieur, » murmura Claire.

M. Guibout souriait avec ce tendre souvenir que rappelle toujours le nom de ceux qui nous ont quittés.

« Il m'avait recommandé le secret, comme si le sort de l'État en dépendait; deux ou trois fois même, il était venu s'assurer que je n'avais pas livré les épreuves aux journaux. Sa discrétion et ses inquiétudes m'amusaient tant que j'ai lu ce petit livre, et si je vous avais connue alors, madame, je vous aurais fait mon compliment. C'était, je m'en souviens bien, exactement le langage qu'il faut parler aux enfants, si l'on veut être compris d'eux; les auteurs n'y tiennent pas toujours, à ce qu'il paraît.... »

Claire s'était levée, elle s'appuyait sur la cheminée; dans son trouble, elle ne voyait pas que l'éditeur s'était levé aussi, étonné de son mouvement et de l'émotion qu'elle cherchait en vain à réprimer.

« Monsieur..., dit-elle enfin en réunissant tout son courage, le petit livre que vous voulez bien trouver approprié aux enfants, voudriez-vous l'acheter? le publier? »

Un imperceptible voile de réserve enveloppa tout à coup M. Guibout, il ne causait plus, il faisait une affaire; mais sa bonté naturelle et l'affectueux souvenir qu'il avait conservé pour son vieil ami ne l'abandonnèrent cependant pas.

« A quelles conditions, madame? » demanda-t-il.

Et il faisait un geste courtois pour engager Claire à se rasseoir.

« Aux conditions que vous voudrez, monsieur, » reprit-elle avec la résolution désespérée d'une personne qui n'aperçoit à ses embarras qu'une seule issue. « Mon père est mort, vous le savez ; il n'avait pas de fortune, vous le savez aussi ; il vivait de sa pension. Mon mari est parti pour le Chili, il est à la tête d'une grande entreprise de chemin de fer ; mais depuis six mois je n'ai reçu ni lettres ni argent, j'ai trois petits enfants, je voudrais quitter Paris pour aller vivre à la campagne dans une petite maison qui nous appartient et....

— Et les déménagements coûtent cher, dit vivement M. Guibout. Je comprends. Ma foi, madame, j'ai un peu oublié ces petits contes qui m'avaient amusé naguère. Si vouliez me permettre de les relire, je pourrais plus aisément vous donner une réponse. »

Claire rougit ; elle avait la main dans sa poche, le volume était bien petit et tenait peu de place ; elle le tendit modestement à l'éditeur.

Celui-ci le pesait dans sa main et l'ouvrit au dernier feuillet :

« 150 pages. C'est bien peu, c'est trop peu ! Vous n'avez pas continué à écrire, madame, pour amuser vos enfants ?

— J'ai eu beaucoup de chagrin et beaucoup de peine, monsieur. »

Et la jeune femme semblait se défendre contre une accusation de paresse.

« Je n'ai guère de temps pour écrire, cependant je crois bien avoir à la maison autant de contes qu'il y en a là. »

Le front de M. Guibout s'éclairait.

« Un de nos hommes passera chez vous ce soir avec un mot de moi ; vous lui remettrez le manuscrit, et avant la fin de la semaine vous aurez une réponse. »

L'éditeur se levait ; dix personnes l'attendaient pour lui parler, d'autres auteurs aussi pauvres, aussi inquiets que Claire, sans autre recommandation que le jugement sûr et la largesse de cœur du grand libraire.

A peine la pauvre femme avait-elle levé les yeux en traversant

le salon d'attente; les assistants la regardaient, curieux et un peu jaloux : M. Guibout avait causé longtemps avec elle.

« Ce soir, madame, » répéta-t-il en fermant la porte de son cabinet.

Et il entama aussitôt une discussion animée avec l'agent d'un éditeur étranger qui venait lui proposer une affaire importante entraînant une dépense d'une centaine de mille francs.

En attendant la réponse qui devait soulever en partie le fardeau qui l'accablait ou la condamner à des embarras dont elle ne prévoyait pas la fin, Claire avait pris un grand parti : depuis la mort de son père, l'appartement de la rue de Sèvres, tout petit et tout modeste qu'il fût, pesait sur ses épaules d'un poids trop lourd; les prétentions du propriétaire avaient décidément fait pencher la balance : dût-on vendre tous les livres et ne conserver que les meubles indispensables pour camper dans la vieille petite maison de Pont, c'était là que Claire voulait transporter ses pénates ; Paris était trop dispendieux et trop bruyant pour y habiter seule; à Pont, elle verrait des arbres, des prés et des fleurs, elle ferait la cuisine, elle blanchirait, elle tiendrait la maison en ordre; avec les leçons d'André, la vie serait si pleine qu'elle n'aurait pas le temps de souffrir aussi amèrement. Instinctivement, Claire cherchait ce grand remède du travail qui, sous toutes ses formes, a allégé tant de souffrances. L'existence active qu'elle avait toujours menée ne lui suffisait plus.

« Il me faut une vie absorbée, se disait-elle; mais quand j'aurai tout vendu pour y arriver, comment vivrons-nous à Pont? »

M. Guibout ne se pressait pas; exact comme le sont les hommes accoutumés aux affaires, il tenait ses promesses sans devancer le terme indiqué : le dernier jour de la semaine n'était pas à moitié écoulé qu'une lettre était apportée à Mme Chevalier :

« J'ai lu avec un vif intérêt les contes que je ne connaissais pas, madame, et j'ai relu ceux que je connaissais. J'ai voulu m'éclairer, j'ai pris pour auditeurs mes petits-enfants, et j'ai fait



Elle le tendit modestement à l'éditeur.

sur eux l'essai de vos histoires. Le succès a été complet. Je publierai donc volontiers votre petit volume, *Contes anciens et nouveaux*, sous ce titre même, s'il vous convient. Mon habitude est, en général, de traiter d'avance toutes les affaires de l'année suivante, mes cadres étaient donc remplis pour cette année; mais en souvenir de mon vieil ami, je ferai infraction à cette règle comme à celle de ne payer les droits qu'au moment de la publication; j'ai donc l'honneur de joindre ici pour droits d'auteur sur le premier et le second tirage une somme de deux mille francs, dont je vous prie de m'accuser réception, en me renvoyant, signé, l'un des exemplaires du traité ci-joint.

« Agréez.... »

Claire restait stupéfaite, les deux mains jointes, regardant les deux billets de mille francs encore à demi enveloppés dans le papier qui les contenait. Elle avait grandi au milieu des travaux littéraires, elle savait que les œuvres les plus consciencieuses, les recherches pénibles et laborieuses rapportent souvent bien peu à leurs auteurs; elle avait écrit en se jouant, pour amuser ses enfants, pour satisfaire son propre esprit, pour fixer un souvenir ou une fantaisie d'imagination. Ce qui lui avait donné tant de plaisir et coûté si peu de peine devenait tout à coup une ressource inespérée. Il était possible de partir pour Pont, possible d'y vivre... en attendant le retour d'Henri... Non, cela n'était pas possible, car M. Guibout s'était trompé; il avait cru pouvoir la tromper, il lui donnait cet argent; c'était une bonté, une grande bonté de sa part, inacceptable cependant.... Claire s'était levée, elle avait mis son chapeau, elle était déjà dans la rue, les deux billets de mille francs dans sa poche, lorsque les enfants, stupéfaits, regardaient encore la porte de l'escalier qui s'était fermée si vite. André courut à la fenêtre. Il fallait monter sur une chaise pour voir le trottoir. Noémi grimpait à grand'peine. Élisabeth, toute ronde et blanche, la *petite boule de neige*, comme l'appelait sa mère, cherchait en vain à s'élever jusqu'au tabouret qui faisait constamment le but de son ambition.

« Ce n'est pas la peine, criait André, tu ne verrais pas maman; elle marche si vite, si vite, elle ne regarde ni à droite ni à gauche; ah! la voilà qui traverse la rue, elle a passé sous le nez des chevaux d'un omnibus, on ne la voit plus, elle a tourné le trottoir. »

Au même instant, Noémi roulait de sa chaise. Elisabeth effrayée s'asseyait brusquement par terre. André eut bien de la peine à les consoler toutes les deux.

Leur mère ne rentrait pas.

M. Guibout avait souri aux vives réclamations de la jeune femme.

« Ce n'est pas un genre de plaintes auquel je sois accoutumé, avait-il dit.

— Ce n'est pas un genre de procédés que vous employiez souvent, je suppose, » reprit Claire.

L'éditeur la regarda, non sans émotion.

« Plus souvent que vous ne pensez, dit-il ; dans notre métier nous apprenons à connaître les hommes comme les livres... Je ne perdrai rien ni avec votre livre ni avec vous.... »

Claire fut obligée de rentrer chez elle emportant l'argent dans sa poche.

« En souvenir de mon père et pour mes enfants, j'accepte, » avait-elle dit enfin.

André et ses sœurs l'attendaient avec impatience.

Par un de ces instincts curieux qui font souvent deviner aux enfants ce qu'on voudrait leur cacher, le petit garçon avait uni à la pensée du départ pour Pont l'étonnement de la course précipitée de sa mère.

« Partons-nous, maman ? » cria-t-il, dès que la porte s'ouvrit.

Et les petites sœurs répétaient : « Partons-nous?

— Nous partons, » répondit Mme Chevalier.

Que de travail, que de poussière, que de fatigue dans les quinze jours qui s'écoulèrent avant le départ pour Pont!

Le propriétaire s'était adouci, il avait trouvé un locataire pressé de prendre possession et disposé à payer un demi-terme si Mme Chevalier voulait quitter son appartement.

Elle avait accepté avec empressement.

L'*immeuble* de Pont attendait ses hôtes.

« Je fais ouvrir les fenêtres quand il y a du soleil, avait écrit le notaire, il n'y a point d'autres préparatifs à faire puisque vous ne voulez pas de réparations. »

Claire frémissait à ce seul mot, elle serrait d'avance les cordons de sa bourse, une bonne partie des vieux livres était vendue ; quelques efforts personnels qu'elle eût pu faire, le déménagement coûtait cher.

« Là-bas nous pourrons vivre de pain et de lait, » pensait la pauvre femme.

On arrivait à Pont, les enfants étaient fatigués, et par conséquent grognons.

Un seul omnibus transportait les voyageurs d'une station lointaine jusqu'à la petite ville paisiblement assoupie au milieu des prés verdoyants.

Le temps était beau, les arbres en fleurs ; Claire reposait ses yeux et son cœur en contemplant cette beauté sereine qu'elle n'avait, à vrai dire, jamais connue ; les environs de Paris, tout charmants qu'ils sont, ne donnent pas l'idée de la solitude paisible et riante de la véritable campagne.

Les inquiétudes de la vie présente lui semblaient moins amères, les réalités éternelles et invisibles plus rapprochées et plus saisissantes, mais elle se sentait séparée du passé, du monde des humains, et comme jetée dans un désert souriant.

Elle avait peur de son expérience et de la vie nouvelle qu'elle allait tenter.

« J'ai tant prié Dieu, se disait-elle, il me soutiendra et nous gardera tous. »

L'omnibus roulait déjà sur les pavés inégaux de la petite ville, quelques têtes paraissaient aux fenêtres, quelques marchandes à leur porte regardaient passer la lourde voiture qui, seule, reliait les habitants de Pont avec les villes voisines, avec Paris lui-même.

Les chevaux s'arrêtèrent dans une rue étroite, devant une

vieille maison de construction normande, aux solives peintes en noir, entrelacées sur un fond d'argile ; la peinture des bois avait pâli, des morceaux d'argile tombaient sur bien des points ; le notaire, occupé ce jour-là, avait envoyé sa servante pour ouvrir la maison aux voyageurs ; la porte de la salle laissait voir un plafond bas, traversé par une longue poutre, naguère peinte en blanc, noircie maintenant par la fumée, deux vieilles armoires dans le mur, des papiers déchirés et rattachés par des épingles. Même par ce beau jour de printemps, la petite maison était sombre, les fenêtres étaient étroites, les carreaux verdâtres et irréguliers.

« Oh ! la vilaine chambre, » disait Noémi. André la faisait taire, son tact d'enfant lui laissait comprendre l'émotion de sa mère.

« Allons voir le jardin, » disait-il ; les petites filles étaient trop fatiguées pour s'amuser, elles se laissèrent tomber par terre sur les dalles de la cuisine, et elles se mirent toutes les deux à pleurer.

Les mères ne pleurent pas lorsque les enfants ont besoin de leur courage et de leurs soins.

Claire se détourna résolument du triste aspect de la petite rue.

« Il y a un lit tout prêt en haut, n'est-ce pas ? dit-elle en se tournant vers la servante ; M. Desprès me l'a écrit. »

La bonne paysanne, qu'on appelait Armide chez le notaire, grimpait déjà l'escalier, tenant Élisabeth dans ses bras.

« Par ici, madame, par ici, » criait-elle.

Claire entra dans une grande chambre, celle où son vieux locataire avait vécu et était mort ; un grand lit, deux berceaux, et, dans un cabinet voisin, un petit lit blanc, tout prêts, moelleux, parfumés des odeurs des champs.

« M. Desprès m'avait dit de tout préparer et j'ai mis des draps de chez nous, dit la brave normande. Vous ouvrirez vous-même vos caisses. »

Un quart d'heure plus tard les deux petites têtes blondes reposaient sur leurs oreillers, n'attendant plus qu'un baiser pour s'endormir. André avait conjuré sa mère de ne le pas coucher.

« Je puis vous servir, maman, avait-il dit, les larmes aux yeux; mes sœurs sont si petites, elles sont fatiguées, je pourrais bien courir encore deux heures, » et le pauvre enfant faisait des sauts dans la chambre pour prouver à sa mère combien il était ingambe et dispos.

Mme Chevalier sourit; André n'en demanda pas davantage, sa cause était gagnée.

Tout était déballé, les meubles et les livres; les rideaux étaient suspendus, les tableaux accrochés; la vieille maison était transformée, au dire du notaire et d'Armide. Celle-ci avait trouvé une brave femme qui venait le matin apporter l'eau et le bois, et qui accomplissait la plus rude partie des soins du ménage; à midi, elle rentrait chez elle ou portait ses services dans une autre demeure; Mme Chevalier restait seule avec ses enfants.

Certes, elle menait une vie active; tous les travaux de l'intérieur reposaient sur ses mains adroites, plusieurs heures étaient réclamées par les leçons d'André qui commençait à apprendre le latin, mais qui ne savait pas encore travailler seul, et par les promenades des enfants en dehors des murailles et des jardins de la petite ville, dans la campagne libre et solitaire. Claire se couchait bien fatiguée, épuisée même; bien souvent, lorsqu'elle avait achevé de réparer les habits déchirés qu'elle ne voulait pas remplacer ou de raccommoder le linge qu'elle avait elle-même blanchi et repassé, elle s'endormait, car la tâche devait recommencer le lendemain également impérieuse, également lourde et monotone, mais son âme et son esprit ne s'endormaient pas: à travers les occupations incessantes de la journée comme au milieu des rêves fatigants de la nuit, une même pensée revenait sans cesse:

« Combien de temps cela durera-t-il? »

Claire n'avait pas su ce qu'elle entreprenait; elle n'avait pas prévu les amertumes, elle n'avait pas deviné les douceurs de la vie nouvelle et inconnue qu'elle avait embrassée. Ses enfants se fortifiaient et grandissaient à vue d'œil, heureux et libres, indifférents à leur grossière nourriture, toujours affamés, tou-

jours gais, trouvant dans les champs, dans les bois et même dans l'étroit jardin qui s'étendait derrière la maison, une source inépuisable d'amusements et de distractions. Elle jouissait passionnément de leur santé et de leur gaieté ; elle puisait aux mêmes sources une force physique dont elle n'avait jamais eu conscience à Paris ; le beau pays, la paix de la nature et l'active uniformité de la vie extérieure lui procuraient un certain apaisement de ses inquiétudes et de ses chagrins ; mais elle se sentait seule, jetée par la tourmente dans une île déserte, loin du mouvement des idées et de la vie commune de l'humanité ; elle n'avait point d'intérêts à Pont en dehors de sa petite maison, point d'autres connaissances que le notaire, qui était veuf. A Paris, dans un dénûment presque aussi complet d'amis véritables, elle avait pu dans un jour d'angoisse s'adresser à M. Salibert ou à M. Guibout ; elle était maintenant isolée, abandonnée ; grâces à Dieu, ses ressources diminuaient plus lentement qu'à Paris, elles diminuaient cependant.

Assise à côté de la fenêtre de sa chambre, travaillant sans cesse à l'aiguille, lorsque des devoirs plus actifs ne l'appelaient pas ailleurs, Claire pensait souvent aux questions qui avaient naguère traversé son esprit, lorsqu'en passant dans les rues d'un village, elle s'était demandé comment vivaient les femmes constamment courbées sur leur ouvrage dans les petites maisons qui bordaient la route.

« Je sais maintenant comment on vit lorsqu'on végète, se disait-elle parfois, tout en se reprochant bientôt son ingratitude. J'ai mes enfants, et bientôt Henri reviendra. »

Depuis le jour où elle avait vu M. Salibert, un ferme espoir n'était jamais sorti de son cœur. Le grand ingénieur lui avait promis de l'avertir s'il recevait quelques nouvelles de son mari.

« Tant que nous ne savons rien, c'est qu'il se porte aussi bien que le chemin de fer chilien, » avait-il assuré. Claire vivait de cette pensée et de cette confiance.

Un soir cependant, ses enfants étaient couchés et endormis, sa petite lampe était allumée, l'automne était venu et les longues

soirées d'hiver approchaient; la jeune femme prit une plume et se mit à écrire. Ses lettres se succédaient toujours par les courriers du Chili, tristes, inquiètes, mais persévérantes dans leur patiente confiance, sans un mot de ces reproches qu'elle avait promis à son mari de lui épargner. Ce n'était pourtant pas au Chili qu'elle écrivait ce soir-là.

Tout en tirant l'aiguille dans la journée, le plan d'un petit conte s'était présenté à son esprit, elle écrivit longtemps sans s'apercevoir que les heures s'écoulaient et que les pages se succédaient sous sa main. Lorsque le récit fut achevé, elle sourit.

« Ce n'est plus la même chose, » pensa-t-elle, mais elle continua d'écrire; d'autres idées surgirent dans son imagination; elle était devenue moins triste. Les distractions que le monde extérieur ne lui offrait pas, elle les avait trouvées dans le monde intérieur; la fatigue qu'elle éprouvait souvent à ne voir jamais que des enfants, à donner toujours sans jamais recevoir, cédait au plaisir de créer des êtres nouveaux avec lesquels elle s'entretenait dans sa pensée.

Elle s'était remise à l'œuvre depuis plusieurs mois lorsqu'elle écrivit à M. Guibout.

« Vous avez eu confiance en moi, monsieur, et j'ai si fort à cœur de la mériter que j'y ai travaillé dans ma solitude. Peut-être les petites histoires que je vous envoie aujourd'hui pourront-elles diminuer les pertes que vous avez dû subir en publiant leurs devancières. Dites-moi ce que vous en pensez. Je vis ici dans un désert. »

Claire ne voyait pas les journaux, elle ne recevait pas de lettres, elle relisait les vieux livres qui lui étaient restés. M. Guibout n'avait pas même conçu la pensée qu'elle pût ignorer le succès de ses petits contes, il jeta un coup d'œil rapide sur la page du grand livre consacrée à cette affaire.

« Je n'ai rien perdu dans le passé, et j'espère bien gagner dans l'avenir, écrivit-il brièvement à Pont. Je vous envoie un à-compte sur le nouveau volume. »

Puis, parcourant le petit manuscrit, il passa une ou deux fois la main sur ses yeux.

« Ses récits grandissent comme ses enfants, » se disait-il.

M. Guibout ne savait pas et n'était pas obligé de savoir qu'André avait huit ans, Noémi six ans et la petite Élisabeth trois ans seulement. Ce qui grandissait chez Claire, c'était l'expérience de la vie et de la souffrance, la faculté de réfléchir, d'observer et ce mouvement de l'imagination qui ne trouvait d'autre aliment et d'autre satisfaction que dans les petits récits qui s'entassaient successivement sur son bureau. Le grand éditeur ne les avait pas tous vus. Quelques-uns attendaient le retour de M. Chevalier.

« Ceux-là seront pour Henri tout seul, » pensait quelquefois a jeune femme lorsqu'elle avait pleuré en écrivant.

Elle vivait ainsi, moins abattue, plus soumise à la volonté mystérieuse de Dieu, toujours confiante dans l'avenir; elle ne s'apercevait plus que sa petite maison était vieille et sombre, elle s'était accoutumée à sa solitude et les joies que lui causaient ses enfants devenaient chaque jour plus vives.

Un matin cependant, le facteur, passant devant sa porte à pas lents, sans se hâter comme c'était la coutume à Pont, souleva le marteau et le laissa retomber pesamment.

André était assis aux pieds de sa mère, il lisait la vie de Cyrus dans l'*Histoire ancienne* de Rollin, il courut à la porte.

« Une lettre, maman, » cria-t-il; puis, comme le facteur s'éloignait et que la porte se refermait, la voix de l'enfant changea subitement. « Oh! maman..., et il balbutiait dans son étonnement et sa joie, c'est l'écriture de papa. »

Claire s'était levée, elle tendait la main sans parler; André attendait, les yeux fixés sur le visage de sa mère, qui tournait rapidement les pages, absorbée dans une pensée unique; l'enfant ne pouvait plus longtemps supporter son attente, il tira doucement la robe qu'il tenait encore dans sa main.

« Papa? » murmura-t-il.

— Il arrive! il arrive! Loué soit Dieu! » s'écria-t-elle en étendant les deux bras au-dessus de sa tête avec l'expression d'une

si ardente reconnaissance que le petit garçon se laissa glisser à genoux auprès de sa chaise, joignant les mains comme pour faire sa prière. Ses deux sœurs qui venaient d'entrer dans la chambre l'imitèrent sans comprendre. Lorsque Mme Chevalier, s'arrachant enfin à cette extase de joie, ramena son regard sur ses enfants, elle les vit tous les trois agenouillés ; ils semblaient attendre et bientôt la voix de la mère, guidant toutes les voix enfantines, s'éleva vers Dieu en ferventes actions de grâces. Elle finissait lorsqu'André toucha doucement sa main.

« Puis-je dire : Notre Père? moi-même? » demanda-t-il.

Claire fit un signe, et les enfants remercièrent leur Père qui était aux cieux de leur avoir rendu leur père sur la terre.

La lettre de M. Chevalier le devançait à peine.

« Je vous raconterai tout lorsque nous serons ensemble, disait-il. Je ne recevais pas vos lettres, mais je vous ai constamment écrit. Je pars sans avoir complétement achevé mon œuvre ; j'ai maintenant l'explication du mystère, et je ne puis supporter la pensée de ce que vous avez souffert en mon absence. Le Chili finira tout seul son chemin de fer. Je serai avec vous deux jours après ma lettre. »

Deux jours passés entre le ciel et la terre, sans manger, sans dormir, sans un moment de repos. Les petites-filles, naturellement calmes et sereines, contemplaient avec un peu d'effroi les mouvements continuels de leur mère, rangeant, lavant, raccommodant, quittant cent fois sa chaise pour écouter à la porte ou pour regarder dans la rue ; André la conjurait de se reposer.

« Quand papa viendra, maman, vous serez malade, » disait-il.

Elle prenait entre ses mains la tête du petit garçon.

« Je suis malade depuis plus de trois ans, mon André, je commence à apercevoir la convalescence. Bientôt je serai guérie. »

L'omnibus était parti pour la station, on ne pouvait l'attendre avant deux heures ; dans sa lettre, M. Chevalier n'avait pas touché les questions d'argent, mais avec le retour de son protecteur, de son soutien naturel, Claire avait rejeté loin d'elle l'étroite éco-

nomie qui lui avait été absolument nécessaire et dont elle avait bien des fois souffert. Elle avait vécu dix-huit mois à Pont sans acheter une volaille. Aujourd'hui un beau poulet rôtissait doucement devant le feu de la cuisine.

Élisabeth, assise à terre, contemplait avec admiration ce spectacle inaccoutumé ; André et Noémi étaient dans le jardin coupant solennellement les salades qu'ils cultivaient avec tant de soin depuis deux mois.

« Papa n'aura pas mangé de laitues au Chili, » se disaient-ils.

Un cabriolet s'arrêtait devant la porte. Élisabeth ne bougeait pas ; les petits jardiniers, absorbés par leurs opérations, n'avaient pas entendu les pas du cheval ; seule Claire avait compris. Franchissant en deux bonds les marches vieillies du petit escalier, elle ouvrit la porte avant que le voyageur eût le temps de frapper, et ce fut le visage rayonnant de sa femme transfigurée par la joie qui salua l'entrée de M. Chevalier dans cette petite maison, qu'il avait tant de fois cherché à se rappeler pendant ses veilles solitaires, sans jamais ramener dans son esprit un autre souvenir que celui du grand-père qui habitait naguère cette modeste demeure, assis au coin du feu, ses lunettes sur le nez et lisant la gazette.

Claire n'avait poussé qu'un seul cri :

« Enfants ! »

Et déjà André, accourant du jardin, s'accrochait aux jambes de son père. Noémi avait semé sa salade par les chemins, et ses petites mains terreuses caressaient doucement les gants du voyageur. Élisabeth s'était retournée, elle regardait de tous ses yeux sans comprendre les larmes qui brillaient dans les yeux de sa mère, ni les regards rayonnants du nouvel arrivant. Il s'était penché vers elle et la tenait dans ses bras :

« Tu ne me connais pas, ma petite fille, disait-il en la caressant ; sais-tu comment je m'appelle ? »

L'enfant cachait sa tête dans la longue barbe qui avait un moment dérouté les souvenirs de Noémi.

« Je crois que vous êtes papa, » dit-elle tout bas.



Il s'était penché sur elle et la tenait dans ses bras.

Les enfants étaient couchés et endormis à grand'peine. André avait demandé à faire sa prière avec papa; Noémi s'était formellement refusée à accepter le même privilége.

« Non! non! » disait-elle.

M. Chevalier contemplait les doux visages calmés par le sommeil, frais et roses sous leurs cheveux blonds.

« Ils ont moins souffert que vous, » dit-il après un long silence en se tournant vers sa femme.

Elle rougit vivement.

« Je redeviendrai jeune, maintenant que tu es là, » murmurait-elle.

Puis attirant son mari auprès d'elle :

« Je ne suis pas comme Noémi, lui dit-elle, je veux bien faire ma prière avec vous. »

Le mari et la femme s'étaient relevés, ils jouissaient en silence de leur profond bonheur. Claire s'écria tout à coup :

« Et pourquoi ai-je vécu si longtemps sans vos lettres? si tant est que j'aie vécu, » ajouta-t-elle tout bas.

Les yeux de M. Chevalier brillèrent d'un feu sombre.

« Celui qui en a été cause est mort, » dit-il.

Claire se redressa avec effroi.

« Vous ne vous êtes pas vengé ? dit-elle.

— Non. »

Et son mari la regardait avec reproche. « Dieu s'est chargé du châtiment. »

Le regard de Claire était interrogateur.

« Cette fois seulement et à vous seule, je parlerai de lui, dit l'ingénieur. A mon arrivée au Chili, le gouvernement avait placé sous moi un homme d'une intelligence rare, d'une instruction inégale, mais très-développée sur certains points, actif, entreprenant et qui m'a rendu pour les travaux les plus éminents services. Habile et rusé, du reste, avec les haines et les passions d'un sauvage. Il me détestait autant qu'il aimait l'entreprise que nous poursuivions ensemble, et qu'il regardait comme destinée à civiliser son pays. S'il ne m'a pas poignardé ou empoisonné

dix fois, je le dois au chemin de fer national du Chili. Pendant bien des mois, je n'ai pu pénétrer le masque dont il couvrait sa jalousie à mon égard. Quand je l'ai compris, j'ai été obligé de dissimuler. Dès le début, il s'était chargé de tous les voyages à la capitale, de toutes les correspondances; mes lettres et les vôtres passaient par ses mains; aussi bientôt n'arrivèrent-elles pas. Je n'ai jamais soupçonné cette perfidie gratuite, il voulait me faire souffrir, me dégoûter, s'il était possible; il ne voulait en rien entraver mes travaux, qu'il savait utiles à sa patrie. Un jour, on est venu m'appeler : il arrivait de Santiago, il était porté par des Indiens, car il se mourait; les uns disaient qu'il avait été empoisonné, d'autres qu'un mal subit l'avait frappé. On cherchait un prêtre en toute hâte; le malheureux était égaré par la souffrance et par le désespoir, il était étendu sur son lit, c'était un spectacle hideux. « Là! là! » répétait-il en fixant sur moi ses yeux hagards, et il montrait un coin de sa hutte. Je me suis approché, j'ai dérangé les roseaux de la paroi, et dans un coin, soigneusement enveloppées dans un morceau d'étoffe, j'ai trouvé vos lettres et les miennes, ma Claire; vous aviez souffert comme moi depuis un an!... »

La jeune femme releva la tête, qu'elle avait appuyée sur l'épaule de son mari.

« Vous ne l'avez pas laissé mourir sans pardon? » demanda-t-elle.

Henri la sentait trembler.

« Par la grâce de Dieu! »

Et M. Chevalier baissa les yeux comme au souvenir d'un rude combat.

« Le prêtre était enfin arrivé, je crois qu'il se repentait, il avait peur.... Ce qui lui restait de conscience s'était réveillé, j'ai aidé le vieux moine à l'ensevelir. »

Claire embrassait son mari avec un soupir de soulagement.

« Vous voilà! vous voilà! répétait-elle; vous ne me quitterez plus; où vous irez, j'irai, Henri, je n'ai plus la force de souffrir.

— Vous ne souffrirez plus, s'il plaît à Dieu, ma carrière est faite, et le prix que nous avons payé, plus amer que nous ne l'avions prévu, a cependant conquis l'avenir. Je reviens riche, ma Claire, plus riche que je n'aurais voulu ; ce malheureux n'avait pu toucher mes traites; j'ai retrouvé à Santiago tout l'argent qui devait vous être envoyé. Comment avez-vous vécu, sans ressources de moi, sans la pension de votre père? Je n'ose pas y penser. »

Et il serrait sa femme dans ses bras.

Claire étendit la main vers un paquet d'épreuves qui se trouvait sur la table.

« Vous souvenez-vous du pauvre petit livre que mon père avait fait imprimer naguère? dit-elle en souriant pour la première fois depuis le retour de son mari; nous avons trouvé là du pain, des habits, un toit. Je me préparais à lui donner un frère. Maintenant ils attendront mes petits-enfants, comme le disait mon pauvre père.

— C'est encore votre père qui vous a gardée et protégée en mon absence, dit l'ingénieur qui ne comprenait pas bien toutes les souffrances cachées sous les simples paroles de sa femme. Je savais bien que vivant ou mort sa tendresse ne vous ferait jamais défaut. »

Sans répondre, Claire se serrait contre le cœur de son mari

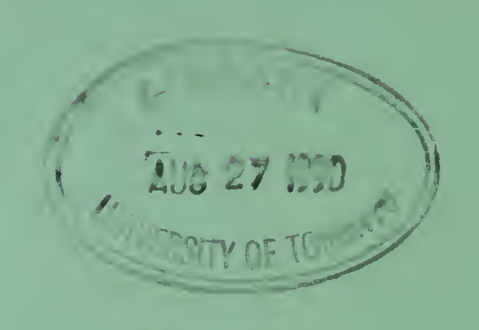
« Avec l'aide de Dieu, » murmurait-elle.

TABLE DES MATIÈRES

LÉGENDES

RÉCITS

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


AUG 27 1990
UNIVERSITY OF TO

PQ
2479
W9L4
1876
c.1
ROBA

